PRUNELLE, C. F. V. G.

DE L'INFLUENCE EXERCÉE PAR LA MÉDECINE SUR LA RENAISSANCE DES LETTRES.

DISCOURS

Prononcé dans la salle des actes de la Faculté de Médecine de Montpellier, le 20 novembre 1809, jour de l'inauguration du buste de S. M. I. et R.

Par M. PRUNELLE,

Professeur de Médecine légale et d'Histoire de la médecine, Médecin de la Maison centrale de répression de Montpellier, ex-Commissaire du Gouvernement Français pour les Sciences et les Beaux-Arts, ancien Médecin de l'Hôpital militaire de Paris au Val-de-Grâce, etc.



A MONTPELLIER,

CHEZ JEAN MARTEL AÎNÉ, IMPRIMEUR DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE; PRÈS L'HÔTEL DE LA PRÉFECTURE, N.° 62.

1809.


WELLCOME
LIBRARY
INSTITUTE

A

MONSIEUR

J. P. BARBIER DE NEUVILLE,

MEMBRE DE LA LÉGION D'HONNEUR.

COMME UN FAIBLE TÉMOIGNAGE

DE MA RECONNAISSANCE

ET DE MON INALTÉRABLE AMITIÉ.

Je publie ce Discours tel qu'il a été prononcé ; les changemens à faire pour le rendre moins défectueux m'eussent entraîné beaucoup trop loin, et n'eussent d'ailleurs déguisé que bien faiblement la précipitation avec laquelle il a été composé. J'y ai seulement ajouté quelques notes qui m'ont paru nécessaires pour l'intelligence ou pour la justification de plusieurs passages du texte. Je crois devoir remarquer aussi, pour répondre à l'objection qui m'a été faite par un personnage aussi distingué par ses qualités personnelles que par ses fonctions éminentes, qu'il ne pouvait entrer dans mon plan, de parler des beaux temps de l'Église grecque et latine, et qu'il était au contraire indispensable, pour mon objet, d'examiner, dans les IX, X, XI et XII siècles, l'état où les connaissances se sont trouvées à la fois, chez les Chrétiens grecs et latins, chez les Arabes orientaux et occidentaux ; intention que je n'aurai point sans doute suffisamment exprimée, puisqu'elle n'a pas été sentie par quelques-unes des personnes qui ont bien voulu me faire l'honneur de m'entendre.

DE

L'INFLUENCE EXERCÉE PAR LA MÉDECINE SUR LA RENAISSANCE DES LETTRES.

MESSIEURS,

C'EST pour la première fois que l'ordre du plus grand des Monarques place son image révérée dans un de ces établissemens qui, se bornant à être utiles, négligent tout autre moyen d'exciter l'étonnement et l'admiration des hommes. Mais, plus la faveur que nous venons de recevoir est grande, plus elle est inouïe, plus aussi nous impose-t-elle de devoirs et de reconnaissance. La plus noble est de chercher à mériter le bienfait; peut-être même n'en paraîtrions-nous pas tout-à-fait indignes, aux yeux de ceux qui connaissant l'histoire de cette École antique, savent de quelle nature sont les services qu'elle a rendus à la plus utile des sciences et à l'humanité.

N'attendez pas cependant de moi, que remontant à l'époque où l'Université de médecine de Montpellier (1) prit naissance,

(1) L'Ecole de médecine de Montpellier a porté jusqu'en 1792, le titre d'Université de médecine, qui lui était donné constamment tant dans les bulles des Papes que dans les diverses ordonnances de nos Souverains. Établie à une époque où la ville de Montpellier ne présentait aucun autre enseignement, elle ne s'est jamais unie aux trois Facultés fondées plus ou moins long-temps

je ramène successivement devant vous et les succès qu'elle obtint dès son origine, et les révolutions qu'elle éprouva; ces évènemens tiennent de trop près à l'histoire civile de nos contrées, à celle de notre art en lui-même, pour pouvoir être resserrés dans les bornes d'un simple discours. Qu'il me suffise d'arrêter un instant vos regards sur ces temps malheureux et obscurs, où l'occident après avoir perdu jusqu'aux derniers vestiges des connaissances des Romains (2), gémissait sous le joug des préjugés et des superstitions les plus absurdes. Je ferai voir quelle était alors la situation déplorable des lettres; je

---

après elle. Elle avait son chef et ses officiers à part, et jouissait isolément des priviléges qui n'étaient accordés qu'au corps de l'Université lui-même. Les Facultés de théologie et des arts, celle de droit surtout, qui composaient proprement l'Université de Montpellier, avaient proposé plusieurs fois les conditions les plus avantageuses pour ne former qu'un même corps avec l'Université de médecine; mais celle-ci, qui aurait perdu par-là une partie de ses prérogatives, et surtout sa prééminence, s'était constamment refusée à cette réunion.

(2) Les Écoles d'Arles, de Lyon, de Vienne, de Bordeaux et quelques autres, existaient encore vers la fin du IV siècle, quoique bien déchues de leur ancienne splendeur. (*Bordeu*) *Recherches sur quelques points d'histoire de la médecine. Liège.* 1764. *in*-12. 468. *Ausonii opera. Amst.* 1671. 8.° *passim.* Les Ostrogoths avaient conservé, en Italie, les Écoles de Pavie et de Milan, quoiqu'ils ne connussent pas le prix de l'instruction, et qu'ils ne l'encourageassent en aucune manière. *Tiraboschi*, *Storia della Letterat. italiana. Modena.* 1787. *III.* 39. *et suiv.* Les Ecclésiastiques qui, dans le siècle précédent, avaient employé les lettres pour combattre les opinions des Donatistes, des Ariens, etc., sentaient le besoin de les conserver; et ils s'en servirent encore pour s'opposer aux Pélasgiens du V siècle. Mais les efforts du Clergé, pour maintenir les lumières, étaient une barrière bien faible contre la barbarie que devaient nécessairement introduire les irruptions des diverses nations Franques. Au milieu des troubles et des ravages produits par ces peuples barbares, il était bien difficile que les lettres subsistassent; aussi, long-temps avant que Charlemagne fût monté sur le trône, les Français n'avaient plus que du mépris pour les sciences et pour les beaux-arts. *Hist. litt. de la France, par les Bénéd. Paris.* 1738. *II. III.*

montrerai comment la médecine les ramena parmi nous. Si je parviens ensuite à prouver, que ce ne fut point à quelques Grecs fugitifs que leur renaissance fut due, mais bien aux écoles que l'exemple des Arabes fit établir dans les contrées méridionales de la France et de l'Italie; j'aurai fixé la part glorieuse que nos devanciers eurent aux progrès des lumières et de la civilisation dans les temps antérieurs au quinzième siécle; j'aurai justifié en quelque sorte le bienfait que nous venons de recevoir.

Charlemagne n'était plus; et l'impulsion que ce grand homme avait donnée à son siècle, s'était complètement arrêtée sous le règne de ses débiles successeurs. La plupart des chaires qu'il avait établies, et si richement dotées auprès des Abbayes et des Cathédrales, s'étaient transformées en canonicats, dont les titulaires ignorans ne remplissaient plus aucune des fonctions qu'on leur avait primitivement imposées (3). Il ne restait aucune trace, de cette société savante qui s'était formée au milieu de la cour de l'Empereur, et où lui-même ne voulut jamais

---

(3) *Hegewischs Geschichte der Regierung Kaisers Karls des Grossen.* 1791. 8.° 204. La dignité de Scholastique qui existait encore dans quelques chapitres, avant l'époque de leur destruction, avait été affectée dans son origine à l'enseignement des belles-lettres et de la théologie. Mais depuis long-temps ceux qui étaient pourvus de cette charge se dispensaient d'en remplir les devoirs. Le XVIII canon du Concile tenu à Londres, en 1138, leur défendait déjà de salarier d'autres personnes pour se faire remplacer. *Harduini*, *acta Concil. Paris.* 1714. *VI P. II. circa med.* 1206. Le Concile de Latran renouvela les mêmes défenses, en 1179. *Harduin. l. c. VI. P. II.* 1724. *circa finem.* Celui de Tours en 1513, imposait encore aux Scholastiques des églises cathédrales et collégiales, l'obligation d'enseigner le plain chant. *Hard. l. c. X.* 1417. Les Scholastiques en France, les *Schulmeister* en Allemagne, ont joui d'une grande considération dans le moyen âge, et ces places conduisirent souvent ceux qui en étaient pourvus, aux premières dignités ecclésiastiques. *Heumann*, *præf. ad Tribbochov. de doct. schol. Jenæ.* 1719.

d'autre rang que celui de simple Académicien (4). Les hommes les plus éclairés du temps faisaient partie de ce cercle littéraire qui concourut pour beaucoup, à répandre le goût des lettres parmi les Francs. Les écrivains du neuvième siècle, tant en Allemagne qu'en France; les Rabanus Maurus, les Hincmar, les Loup de Ferrières, les Paschase, les Nithard et plusieurs autres peuvent être regardés en quelque sorte comme les élèves de l'Académie de Charlemage. Il ne faut pas cependant, croire que cette Académie fût un corps enseignant; la plupart de ses membres étaient pourvus des premières dignités ecclésiastiques et civiles ; ils accompagnaient le Monarque dans ses voyages, ou résidaient dans leurs Gouvernemens, leurs Evêchés ou leurs Abbayes respectives. C'est donc une erreur évidente, que celle des historiens qui ont cru trouver dans cet établissement l'origine de l'Université de Paris, qui est d'une date bien postérieure (5). Mais les droits de Charlemagne à

---

(4) Daniel rapporte, dans son histoire de France, que les membres de cette académie étaient désignés par des noms particuliers, ainsi que cela a encore lieu dans quelques corporations savantes de l'Allemagne et de l'Italie. D'après ce jésuite, Alcuin aurait porté le nom d'Horace, Charlemagne celui de David, Angilbert se serait appelé Homère, Eginhart Calliopius, etc. Plusieurs historiens, entr'autres Hegewisch et tout récemment encore Henri Card, *the Reign of the Emperor Carolus magnus. Lond.* 1807. 8.°, ont répété la même chose ; mais comme Daniel ne cite pas ses autorités, que je ne retrouve le fait qu'il raconte, dans aucun auteur contemporain, il me semble qu'on ne peut l'admettre qu'avec la plus grande défiance. Paschase Radbert, dans son histoire de Wala, abbé de Corbie, a caché, il est vrai, sous des noms empruntés, les personnages qu'il met en scène ; il donne à l'Empereur Louis le nom de Justinien, à Lothaire celui d'Honorius, à l'Abbé Wala celui d'Arsenne, etc. *Mabill. act. ord. S. Bened. Paris.* 1668. *Sæc. IV. præfat.* Mais il faut faire attention que le grand nombre des ennemis de Wala put obliger Radbert à parler de la sorte ; et ce qui semblerait le prouver, c'est que tout l'ouvrage de ce dernier est écrit d'une manière assez énigmatique, et que l'auteur paraît avoir fait ses efforts pour n'être pas entendu de tout le monde.

(5) Voyez note I.

la reconnaissance des lettres n'en sont pas moins assurés ; les efforts qu'il fit pour les retirer de l'état d'engourdissement où elles étaient plongées, l'ont fait regarder quelquefois comme le restaurateur des lumières en Occident ; titre que sans doute il eut mérité, si le siècle barbare où il a vécu lui eut offert plus de ressources pour l'accomplissement de ses vastes desseins (6). La voix des Princes est toujours puissante ; ils sont la cause des productions et des succès ; mais s'ils sèment, il faut que le sol soit fertile ou ne soit pas complètement épuisé.

Ce n'était pas déjà un mérite ordinaire, que d'avoir senti, comme ce grand Empereur, l'influence que l'instruction exercerait sur la civilisation des peuples; une piété éclairée lui faisait vivement désirer de voir les ecclésiastiques sortir de l'ignorance et de l'espèce d'abrutissement où ils étaient plongés (7); il crut, ainsi qu'il le dit lui-même dans une de ses circulaires, « ramener » les cloîtres et les évêchés à une destination plus utile, en y assi- » gnant la demeure, non-seulement de ceux qui se sont consacrés » au service de Dieu, mais de tous ceux encore qui aimeraient à » cultiver les lettres. Bien faire, selon ses propres expressions, va- » lait mieux que savoir; mais plus on était riche en connaissances,

(6) Les Capitulaires de Charlemagne, sa lettre à Baugolfe, Abbé de Fulde, ses circulaires aux Évêques et aux Abbés de ses états, sont des témoignages authentiques de tout ce qu'il avait fait pour rétablir l'étude des lettres. On peut voir dans Alcuin, *Epist. X*, que le désir constant de l'Empereur était, *ut Athenæ novæ perficerentur in Franciâ*. Charlemagne, à l'exemple des Khalifes de Bagdad, ne crut point déshonorer le trône, en devenant le disciple des savans qu'il avait attirés auprès de lui. Il sut inspirer de l'émulation à toutes les personnes de sa cour ; les Princesses ses filles suivaient elles-mêmes les leçons d'Alcuin. Les enfans de la plupart des grands de l'Empire, attachés de bonne heure au service de leur Souverain, recevaient leur instruction dans le palais impérial, et le Monarque lui-même veillait aux progrès de leurs études. Voyez note I.

(7) *Epist. Caroli magn. ad Baugulfum. Baluzii Capit. Reg. Franc. Paris.* 1677. *I.* 200-204.

» plus on était capable de se bien conduire (8) » : aussi dans tous les lieux où il y avait une église, il fit en même-temps établir une école. Les plus célèbres d'entre ces dernières, étaient celles de Fulde, d'Hirschau, de Reichenau, d'Osnabruck, de Padernborn (9), de Metz et de Lyon. On y enseignait l'écriture, la grammaire latine, l'arithmétique et le plain-chant, connaissances dont la réunion formait ce qu'on appelait alors le *trivium*; le *quadrivium* qui se composait d'études plus relevées, renfermait la dialectique qui était la science par excellence (10), la géométrie et l'astronomie, auxquelles le capitulaire donné à Thionville en 805 (11), adjoignit ensuite la médecine qui fut enseignée sous le nom de physique (12). Les membres de l'Académie de Charlemagne ne dédaignaient même pas l'exercice de notre profession (13); il existait à sa cour une pharmacie dont parle Alcuin sous le nom *d'Hippocratica tecta*, et qui devait être assez bien pourvue, si l'on doit en croire le Moine de S. Gall, lors-

---

(8) *Hegewisch*, *l. c.* 210. *Epist. Caroli magn. ad Baugulfum apud Hard. act. Conc. III.* 2024-25. *Baluz. l. c.* 200-204.

(9) *Ruhkopfs Geschichte des Schul-und Erziehungs-Wesens in Deutschland. Bremen.* 1794. *I.* 14. *Asts Grundriss einer Geschichte der Philosophie. Landshut* 1807. 214.

(10) *Alcuini Opera. Paris.* 1617. *Epist. VIII. col.* 1492. Toutes ces connaissances réunies formaient ce que l'on a appelé pendant long-temps les sept arts libéraux. Un homme instruit devait avoir fait tous les cours du *trivium*; mais il n'appartenait qu'aux savans du premier ordre, d'avoir terminé le *quadrivium*. La distribution de ces études est indiquée, au reste, par ces deux vers qui ont été fameux dans le temps :

Gram *loquitur*, Dia *vera docet*, Rhet *verba colorat*,
Mus *canit*, Ar *numerat*, Geo *ponderat*, Ast *colit astra*.

(11) *Baluz. l. c. I.* 421.

(12) *Leibnitz Scriptores Brunwisc. Hannov.* 1707. *in vita Meinwerci. I.* 546.

(13) *Accurrunt medici mox Hippocratica tecta;*
Hic venas fundit, herbas hic miscet in olla,
Ille coquit pultes, alter sed pocula præfert.
Alcuin. Oper. 222.

qu'il a dit : que les Persans envoyés en ambassade à Charlemagne, apportèrent avec eux des baumes et des médicamens en telle quantité, qu'ils semblaient avoir épuisé l'Orient pour enrichir la partie occidentale du monde (14). Cependant la médecine ne jouissait pas encore d'une considération bien grande, ainsi que le témoignent quelques passages d'Éginhart et sur-tout plusieurs lois du code Théodoric, qui fut généralement suivi jusques vers le onzième siècle (15). Il faut avouer aussi qu'à cette époque, la médecine ne méritait guères d'être mieux traitée. Depuis long-temps, les moines l'exerçaient presque exclusivement, et ne voyant dans ce ministère qu'une œuvre de miséricorde et de charité, la chose dont ils s'occupaient le moins, était l'étude de la science elle-même (16). Les plus habiles d'entr'eux, c'est-à-dire, ceux qui savaient lire, se servaient, pour diriger leur conduite, de quelques-unes des compilations informes que Marcellus, Sextus Placidus et Apuleius avaient rédigées sur les ouvrages d'Oribase et d'Alexandre de Tralles, et qui publiées d'abord dans un grec barbare, n'étaient connues en Occident, que dans un latin plus barbare encore (17). Les moines,

---

(14) *Monachi Sancti Galli de gestis Caroli magni*, *apud Bouquet Script. rerum gall. Paris* 1738. *V.* 106.

(15) Voyez note II.

(16) *Sprengels Versuch einer pragmatischen Geschichte der Arzneikunde. Halle.* 1800. *II.* 451 *et suiv.*

(17) Il n'est pas étonnant que le plus grand nombre des médecins se trouvassent alors parmi les ecclésiastiques ; car ceux-ci, qui par état étaient obligés d'apprendre un peu de latin, étaient en outre à peu près les seuls qui sussent lire et écrire. Théodore, archevêque de Cantorbery, l'évêque Tobie de Rofa, Wibald, abbé de Corbie, Thieddey, moine de Prague et médecin du Roi Boleslas, Hugues, abbé de St. Denis, Dudon, abbé de Sens, Sigoald, abbé d'Epiernac, Jean de Ravenne, abbé de St.-Bénigne de Dijon, Milon, archevêque de Bénévent, Dominique, abbé de Pescara et Campo, moine de Farfa, sont avec plusieurs Bénédictins de Salerne et du Mont-Cassin, les médecins latins les plus célèbres dont l'histoire nous ait conservé les noms, depuis le VIII jusqu'au XI siècle.

à l'exemple des thérapeutes juifs, considéraient en général les maladies, ou comme des punitions que la justice divine infligeait aux hommes en expiation de leurs fautes, ou comme des bienfaits avec lesquels Dieu cherchait à éprouver leur patience. Il était donc assez naturel que les pratiques religieuses composassent presque toute la thérapeutique de ces temps d'ignorance (18).

La médecine fut à peu près sous Charlemagne, ce qu'elle était à l'époque où il monta sur le trône, et ce qu'elle fut encore sous le règne de plusieurs de ses successeurs. On vit à la vérité paraître de temps à autre auprès des souverains, quelques médecins plus instruits que ceux des monastères ; mais ces médecins étaient étrangers, ou possédaient au moins une instruction étrangère au pays qu'ils habitaient. Alors les Juifs furent presque les seuls qui traitassent les maladies avec quelque méthode (19) ; Farraguth et Bengesta étaient les médecins de Charlemagne ; Zedekias fut celui de Charles-le-Chauve ; les Papes même, malgré leur répugnance naturelle, furent souvent obligés de donner leur confiance à des médecins juifs. Les autres connaissances ne furent guères plus avancées que la médecine. La grammaire latine était l'étude favorite, ou du moins, celle qui était le plus recommandée. Les Francs avaient adopté le latin pour toutes leurs transactions ; il était indispensable aux ecclésiastiques ; mais cette langue, si noble et si harmonieuse, ne se reconnaissait plus dans l'étrange alliance qu'elle avait contractée avec l'idiome grossier des Teutons. Le grec, depuis la division des empires d'Orient et d'Occident, était totalement ignoré dans cette dernière partie de l'Europe, où les livres de Martianus Capella, de Cassiodore,

---

(18) Voyez note III.

(19) *Nemo Judæos vel in morbis accersat, vel ab eis medicinas accipiat. Can. XI. Concilii Quinisesti sive in Trullo, ann. 706. Hard. act. Conc. III.* 1663 ; ce qui prouve que, même dans l'empire grec où l'instruction devait être plus répandue, les Juifs jouissaient, comme médecins, d'une grande considération.

de Boëce, de S. Isidore et de S. Augustin, avaient remplacé ceux de Platon, d'Aristote, d'Hippocrate, d'Archimède et d'Euclide. Alcuin, à en juger du moins par ses ouvrages, ignorait la langue grecque, ainsi que tous ses contemporains, et j'ai peine à croire, sur le seul témoignage d'Eginhart, que Charlemagne l'ait jamais entendue; car toutes les apparences déposent également contre l'un et contre l'autre de ces faits (20). Les productions des membres de l'Académie Caroline sont remplies de barbarismes et de fautes contre la grammaire; leur poésie vaut peut-être encore moins que leur prose. Théodulfe, Angilbert, Alcuin étaient cependant regardés comme de grands poètes, mais il est difficile de lire quelque chose de plus dur et de plus incorrect que ce qui nous reste de leurs compositions : on y voit à chaque instant des syllabes longues prises pour des brèves, des brèves pour des longues; le plus souvent les élisions ne sont pas observées; et avec de tels défauts, doit-on être surpris de n'y retrouver rien de ce feu, de cette élévation, de cette noblesse qui caractérisent la véritable poésie (21). Alcuin lui-même qui passait alors pour un génie extraordinaire, n'eut point assez de force pour s'élever au-dessus du mauvais goût de son siècle; il avait de la subtilité et nulle profondeur dans les idées; ses écrits annoncent une certaine étendue de connaissances et aucune critique; son style est sec et entièrement dépourvu de tous ces traits qui élèvent l'esprit et le frappent comme par un éclat de lumière. Rappelons-nous cependant, que nous ne devons point juger les écrivains des VIII, IX et X siècles, comme nous jugerions ceux du nôtre, et que dans ces temps de ténèbres, c'était déjà beaucoup que de savoir lire et écrire. Charlemagne qui se trouve placé à une élévation prodigieuse de tout ce qui existait alors, ne put jamais parvenir à former des carac-

(20) Voyez note IV.

(21) Hist. littér. de la France. IV. 22. Le Bœuf, de l'état des sciences sous Charlemagne. Paris. 1734. in-12. 34.

tères d'une manière courante. L'écriture fut aussi l'un des objets dont il voulait qu'on s'occupât le plus (22). Les lettres mérovingiennes prirent sous son règne une forme plus agréable (23); l'ancienne écriture romaine minuscule se trouva comme ressuscitée (24); et c'est à cette simple réforme que nous devons

(22) *Alcuin. Op. Epist. XV.*

(23) *Mabillon, de re diplomat. Paris.* 1681. 50.

(24) L'Abbaye de Fontenelle, surtout, travailla efficacement à réformer les caractères de l'écriture, et ce fut elle peut-être, qui s'en occupa la première. Avant la fin du VIII siècle, Hardouin, moine de Fontenelle, avait transcrit plusieurs volumes en petits caractères romains. *Mabillon, act. Sanct. ord. S. Bened. III.* 360. Avant Hardouin, Ovon, moine du même monastère, excellait également comme Calligraphe. L'église de Saint-Remi de Rheims possédait aussi d'habiles copistes, qui s'occupaient de la transcription des livres. *Mabill. de re dipl. I. c.* 11. *n.* 10. Les moines de Corbie ne contribuèrent pas moins que ceux de Fontenelle, à perfectionner l'anciene écriture. *Mabill. de re dipl. ibid.* Le monogramme de Charlemagne, les monnaies frappées à son coin, les manuscrits qui nous restent encore de cette époque, prouvent que le grand caractère romain, tel qu'il était en usage dans les beaux temps de la littérature, ne tarda pas non plus à être employé en France. La réforme que les caractères d'écriture éprouvèrent alors, fut même entièrement due aux Français; car les Italiens employèrent encore pendant long-temps les caractères lombards, et les Romains eux-mêmes les avaient adoptés, comme les autres peuples de la péninsule. La copie des livres devint une des occupations principales des moines; Abbon de Fleury prescrivait à ceux de son abbaye la transcription des auteurs anciens. *Mabillon, annales ordinis S. Benedicti. Paris.* 1703. *IV.* 49. L'abbaye de St Benoît-sur-Loire comptait au X siècle cinq cents écoliers, tant religieux qu'externes, qui devaient deux volumes à leur maître, par forme d'honoraires. *Floriacensis vetus bibliotheca. Lugd.* 1605. *I.* 302. Dans un grand monastère de l'Italie, on donnait à copier aux moines, l'histoire de Tite-Live, pour leur tâche de tout un carême. *Mab. ann. ord. S. Ben. IV.* 309. On s'attachait surtout à transcrire les Pères de l'église latine et les interprètes de l'Ecriture Sainte, qui fourmillèrent dans le IX siècle; l'on s'occupait en général très-peu des Classiques qui n'étaient pas même entendus par ceux qui se mêlaient de les lire. *Gunzon. Epist. ad monachos,*

la conservation d'une grande partie des trésors littéraires de l'ancienne Rome.

Les ecclésiastiques qui copiaient les livres étaient les seuls savans de ces temps d'ignorance : pour être considéré comme tel, il suffisait alors de savoir lire, écrire et chanter au lutrin (25). Charlemagne, dans un de ses capitulaires, recommande aux évêques de ne choisir les curés que parmi les membres du clergé qui peuvent réciter convenablement les psaumes, et expliquer l'oraison dominicale (26). On voit, en effet, par les actes du

---

apud Martenne, *collect. ampliss. veter. Script. Paris.* 1724. *III.* 304. Dans les VIII, IX et X siècles, les manuscrits des anciens auteurs sont donc extrêmement rares. Loup de Ferrières s'était vu forcé d'emprunter du Pape Benoît III, les livres de Ciceron *de Oratore.* Sous le règne de Robert, les moines de St.-Bénigne de Dijon, prêtèrent un exemplaire d'Horace aux chanoines de Langres. *Mss. Carmel. excalc. Paris. nunc in Bibl. imp. Paris.* L'inventaire de la bibliothèque de l'abbaye de St. Riquier, fait en 831; celui qui fut rédigé, en 990, des livres du monastère de Montirender, au diocèse de Chaalons-sur-Marne, montrent quelle était la pauvreté de ces établissemens.

(25) A cette époque les transactions se faisaient de vive voix ou étaient confiées aux seuls ecclésiastiques. Les nobles mettaient leur honneur à mépriser toute espèce de connaissances, et le peuple était trop misérable pour songer à en acquérir. Il s'en fallait, cependant, que tous les moines sussent lire; les actes du Concile de Trosly près Soissons, font mention de plusieurs abbés qui, lorsqu'on leur présentait la règle de leur monastère, répondaient : *nescio litteras*, n'étant pas capables d'y lire une seule ligne. On exigeait d'ailleurs si peu de connaissances pour être admis à recevoir la prêtrise, qu'on trouve dans les capitulaires de Rodolphe, évêque de Bourges, la question suivante, comme une des plus difficiles de celles que l'on faisait aux candidats : *Quomodo in baptisma discernis sexum masculinum et femininum ? vel numerum pluralem et singularem ?* Mss. 4439 de la Bibl. imp. de Paris. Les actes des Conciles du temps sont remplis de faits de ce genre. On lit dans le VIII canon de celui de Tolède : *sollicite decernitur, ut nullus cujuscumque dignitatis ecclesiasticæ deinceps percipiat gradum, qui non totum psalterium, vel canticorum usualium, et hymnorum, sive baptizandi perfecte noverit supplementum. Hard. act. Conc. III.* 963.

(26) *Baluz. l. c. I.* 236.

Concile tenu à Francfort en 794, qu'il y avait alors un grand nombre de prêtres qui n'étaient même pas en état d'entendre les prières de la messe. Leidrade, archevêque de Lyon, voulant donner à l'Empereur une idée avantageuse de l'instruction de son diocèse, lui écrivait que son église avait des lecteurs capables de lire sans faire de fautes, et de comprendre les Évangiles et le Pseautier (27). Mais c'était surtout le chant ecclésiastique qui formait l'étude principale de cette époque. Aucun clerc n'aurait osé se présenter devant Charlemagne sans le savoir; cet Empereur mettait lui-même la plus grande importance à bien psalmodier. Ce fut à sa sollicitation, que le Pape Hadrien envoya en France deux des chantres italiens les plus habiles, pour rétablir le plain-chant dans sa pureté primitive. Ces chantres furent établis à Soissons et à Metz. Tout le monde y courut pour faire corriger ses antiphonaires, ou, en parlant plus exactement, pour recevoir les leçons des maîtres romains; car les signes du chant étaient alors trop équivoques pour pouvoir le transmettre (28). La théologie, qui aurait dû être traitée d'une manière au moins aussi sérieuse que le plain-chant, ne consistait que dans la connaissance confuse de quelques-uns des dogmes de la religion. Les disputes des Grecs sur le culte des images, et l'hérésie de Félix, évêque d'Urgel, furent le prétexte dont Charlemagne se servit pour réveiller un peu l'étude de cette science. On composa par son ordre et sous ses yeux, les livres qui portent son nom, et qui servirent ensuite de base aux décisions du Concile de Francfort. La controverse était encore à peu près ignorée; mais Alcuin n'eut pas plutôt appliqué la dialectique à la théologie, que l'on vit naître une foule de questions plus futiles les unes que les autres : Gothescalc demandait à Loup de Ferrières, si la vision béatifique serait corporelle ou purement spirituelle; on attaquait et on défendait tour-à-tour avec la même

---

(27) *Leidradi Opera inter Op. Agobarti. Paris.* 1666. 8.° 125.
(28) Voyez note V.

véhémence, l'unité, l'identité de l'âme chez tous les hommes, et une foule de questions de la même importance. Les grandes disputes sur la prédestination et sur l'eucharistie, s'élevèrent parmi les disciples d'Alcuin; et leurs ouvrages ne firent que répandre de nouvelles ténèbres sur les points contestés (29). On se servait de la théologie pour prédire l'avenir (30), ou pour disputer gravement sur l'excellence ou sur la sainteté de certains nombres. Alcuin nous présente dans ses lettres (31),

(29) La controverse théologique paraît avoir été négligée dans les premières années du règne de Charlemagne. Il n'en fut pas de même sous Louis-le-Débonnaire, époque à laquelle Claude de Turin renouvela la dispute sur le culte des Images, qui avait ébranlé tant de fois l'empire d'Orient. Ce fut à peu près dans le même temps, que Paschase Radbert, par son traité de l'eucharistie, excita de vives altercations entre les théologiens. On disputa, peut-être plus vivement encore, sur la grâce et sur la prédestination; Hincmar de Rheims et le moine Gothescalc furent les deux champions principaux de cette dispute. Charlemagne qui n'était point entré dans toutes ces discussions, s'était contenté de faire faire une révision générale des Livres Saints. Il ordonna, par un capitulaire de l'année 789, que la transcription des Évangiles et du Pseautier, ne fut confiée qu'à des hommes faits, *Baluz. lib. cit.* 203-204. Alcuin fit un nouveau recueil des homélies des Pères. *Mabillon, de re dipl. 5. Idem, act. Sanct. ord. S. Bened. Sæc. V. I.* 767. Il rédigea par ordre de l'Empereur une collection des passages de la Bible que l'on lisait à l'office divin; il la revit même toute entière, corrigea les fautes qui pouvaient s'y être glissées par l'ignorance des copistes, et donna à cette Bible, ainsi revue, le nom de Pandecte et de Bibliothèque. *Alcuini Op. col.* 686. Le même auteur veilla ensuite soigneusement à ce que les copistes se conformassent à son exemplaire, et s'attachassent surtout à la ponctuation, ainsi qu'il paraît par l'inscription suivante, qu'il fit placer dans le lieu où les moines d'un célèbre monastère s'occupaient à copier les livres.

Hic sedeant sacræ scribentes famina legis,
Per cola distinguant proprios et commata sensus,
Et punctosa ponant ordine quisque suo.

(30) *Alcuin. Op.* 1213-1214. *Theodulfi carmina VI.* 14. *inter Jac. Sirmondi Opera varia. Paris.* 1696. *II.*

(31) *Epist. CIV.*

un calcul mystérieux des préceptes de la Loi et des sept dons du Saint-Esprit, joints ensemble. Glaber, au commencement de son histoire, s'étend longuement sur les mystères du nombre quatre; Raban, disciple d'Alcuin, vante beaucoup l'arithmétique, parce que Dieu, en créant l'univers, a tout fait avec ordre; selon lui, le nombre six est parfait, parce qu'il figure les six jours de la création; la géométrie est une des connaissances les plus essentielles, à cause des cercles employés tant dans la construction de l'arche de Noë, que dans celle du temple de Salomon; il donne des raisons mystiques de ces figures, ainsi que des nombres trois, sept, dix (32); et c'était tout ce fatras que l'on osait enseigner dans le *quadrivium* sous le nom de mathématiques. Les Canons et les Capitulaires recommandaient l'étude de l'astronomie, comme indispensable à la célébration des offices divins et à la formation des martyrologes. Cette science se trouvait donc bornée au comput, c'est-à-dire à la supputation des temps suivant le cours du soleil et de la lune, parce que de cette connaissance dépend celle des Épactes, des Kalendes, des Ides et surtout du jour de Pâques (33). On croyait généralement que l'apparition des éclipses et des comètes présageait toujours quelque grand malheur. L'analyste des trois premiers rois de la seconde race, qui était un des grands astronomes du temps, regardait ces derniers météores comme formés par l'embrasement d'une portion détachée de Mercure (34). La comète qui parut en 837 dans le signe de la Vierge, causa une grande frayeur à la cour de Louis-le-Débonnaire. Ce prince avait toujours un astrologue à sa suite; tous les seigneurs français réglaient leur conduite, d'après les calculs de l'astrologie judiciaire (35); erreur

(32) *Rhabani Mauri. Opera Colon.* 1627. *VI. de institution. Clericorum. III. c.* 18. *passim.*

(33) *Ruhkopf.* ouv. cit. 30.

(34) *Spicilegium veterum Script. ed. a L. Dacherio. Paris.* 1723. *III.*

(35) Gouget, de l'état des sciences en France, depuis la mort de Charlemagne jusqu'à celui du Roi Robert. Paris. 1737. in-12. 57.

que nous retrouvons au reste, à toutes les époques où les hommes ignorans et malheureux ont senti le besoin de croire ce qui flattait leurs espérances.

Les détails dans lesquels nous venons d'entrer, suffisent pour faire sentir jusqu'à quel point il est raisonnable de mettre cette période de notre histoire, au rang de celles qui ont été marquées par le progrès des lumières (36). Cependant les institutions conçues par le génie de Charlemagne eussent pu conduire à des résultats utiles, si l'on n'eût pas été forcé d'y renoncer, au milieu des troubles qui suivirent son règne. Alors les Grands ne songèrent qu'à s'arroger de nouveaux droits; le clergé devenu maître du gouvernement, commença à juger les souverains, et ne s'occupa que des moyens d'augmenter son autorité (37).

---

(36) Le célèbre Herder paraît l'avoir parfaitement caractérisée, en disant: *Wissenschaften und Kuenste waren dahin; denn unter den Gebeinen der Maertyrer, dem Gelaeute der Glocken und Orgeln, dem Dampfe des Weihrauchs und den Fegefeuergebethen wohnten keine Musen; die Hierarchie erstickte mit ihren Blitzen alles freyere Denken und laehmte mit ihrem Joche jede edlere Betriebsamkeit. Dem Dulder wurde Belohnung und Entschaedigung in jener Welt gepredigt: die Unterdrücker waren gegen Vermaechtnisse, ihrer Lossprechung in der Todesstunde gewiss: das Reich Gottes auf Erden war verpachtet. Herders, Ideen. IV.* 269.

(37) On vit alors les Évêques prendre les armes pour augmenter leurs domaines et se former des États indépendans. *Labbe, nova Bibliotheca Manuscriptorum librorum. Paris.* 1657. *I.* 429. Tout le clergé partagea les prétentions de ses chefs. La victoire remportée par Charles-Martel sur les Sarrasins, dans les plaines de Poitiers, avait sauvé la France et préservé toute la chrétienté du joug de l'Islamisme; mais le Héros Français s'était vu obligé, pour fournir aux dépenses de cette campagne, d'affecter au payement des troupes, une partie des revenus des évêques et des abbés. A toute autre époque, Charles eut été proclamé le défenseur de la foi, alors il ne fut que sacrilège. Le Concile de 858 le déclara condamné aux peines éternelles, et ce Concile poussa l'audace jusqu'à adresser à Louis-le-Germanique, l'un des descendans de Charles, la lettre qui renfermait cette étrange déclaration. On est fâché d'avoir à en reprocher la rédaction au laborieux et savant Hincmar, et d'y voir comment il raconte qu'à l'ouver-

Le besoin de s'instruire était donc celui qui se faisait le moins apercevoir. Au IX siècle, la barbarie était telle, que les Conciles recommandaient aux Évêques de n'élever au sacerdoce que les personnes qui savaient lire. Malgré les efforts d'Alfred le grand, et des Othon, les ténèbres s'accrurent encore dans le siècle suivant (38); de nouvelles superstitions naquirent de la barbarie; les maladies les plus désastreuses ravagèrent l'Europe (39); on

---

ture du tombeau de Charles, une odeur de soufre jointe à l'apparition d'un épouvantable dragon, jeta l'effroi parmi tous les spectateurs. L'un d'eux alla même jusques à dire qu'il avait vu le sacrilège Charles brûler au milieu de l'enfer. *Fleury, Hist. ecclés. Paris.* 1722. *X.* 514.

(38) Loup de Ferrières écrivant à Eginhart, *Epist. I.*, se plaint de ce que l'amour de l'étude était fort refroidi depuis la mort de Charlemagne; que plusieurs regardaient l'application aux sciences, comme une sorte d'oisiveté qui tenait de la superstition; qu'au lieu de penser encore avec Ciceron, que l'honneur entretenait le goût des sciences et que la gloire animait à l'étude, on ne supportait qu'avec peine ceux qui cherchaient à être plus éclairés; que les ignorans avaient toujours les yeux ouverts sur ceux qui étaient instruits, et que si ces derniers faisaient quelque faux pas, et conservaient encore quelque vice, on l'attribuait, non à la faiblesse de la nature, mais à la science. Odoran, moine de Sens, nous apprend que ses confrères jaloux de son savoir, et du temps qu'il employait à l'étude, le taxèrent de l'hérésie des anthropomorphites. *Mabill. ann. ord. S. Bened. IV.* 285. Le X siècle, malgré tout ce qu'en a dit Leibnitz dans sa préface du *Codex juris diplomat. Gentium*, est à proprement parler, le siècle de fer des Latins, *Mabill. act. ord. S. Bened.*; et les auteurs de l'Histoire littéraire de la France ont amplement réfuté le paradoxe du savant Philosophe Allemand. Visselbeck, moine de Corbie, qui a été un des hommes les plus savans du moyen âge, est même allé plus loin, en disant: *Apices presbyterii psalmos deblatterare in templo, aut aliquid mussitare in stallo, seu in angulo missam legere etc. Si qui de vaccis et caballis bene discurrere valent, hi digni sunt ad regendas præposituras et familias ampliores. Ita puri idiotæ nascuntur in monasteriis. Paullini, Syntagm. Rer. et Antiq. Germ. II.* 17-18.

(39) *Villalba, Epidemiologia espannola o historia chronologica de las pestes, contagios, epidemias y epizootias que han acaecido en Espanna. Madrid.* 1802. 8.° *I.* 39 *et suiv.*

crut que ces calamités annonçaient la fin du monde. Ce n'était donc plus la peine de chercher à s'instruire; on ne sentait que le besoin des indulgences, et les croisades en offrirent.

En Orient une décadence plus lente suivait l'affaiblissement progressif de l'Empire, et l'ignorance de chaque siècle l'emportait toujours de quelques degrés sur l'ignorance du siècle précédent. Quoique la langue grecque eût perdu de sa pureté, elle conservait néanmoins ses formes, sa grammaire et une partie de ses richesses. Les Empereurs Byzantins aimaient généralement les lettres; quelques-uns même d'entr'eux les cultivaient avec un certain succès; et si l'on vit Michel-le-Bègue porter la haine pour toute espèce de connaissances, jusques au point de défendre que les jeunes gens reçussent aucune instruction (40), on vit aussi peu de temps après, Basile le Macédonien, Léon le philosophe (41), et sur-tout Constantin Porphyrogénètes (42) accorder une protection éclatante aux études, et attirer les hommes les plus savans auprès d'eux. Tous les efforts, il est vrai, paraissaient dirigés vers les disputes théologiques; de misérables arguties d'école étaient traitées comme des affaires d'état; les paisibles discussions du Portique et de l'Académie avaient cédé la place aux querelles sanglantes d'une multitude de sectes chrétiennes, qui menacèrent souvent l'Empire d'une totale destruction (43). Trop faibles pour opposer les armes à ces mouvemens, les Empereurs cherchaient à les combattre avec toutes les subtilités de la dialectique, subtilités que l'Occident trop grossier ne pouvait encore atteindre. On étudiait donc avec une espèce de fureur les ouvrages de quelques philosophes; et cette étude produisait une foule de sophistes

(40) Voyez note VI.

(41) *Continuator Constantini Porphyrog.* 151. *inter Histor. Byzant. scriptores post. Theophanem. Paris.* 1685. *Heerens Geschichte des studium der griechischen und roemischen Literatur. Gott.* 1797. *I.* 121.

(42) Voyez note VII.

(43) Mosheim, Hist. ecclésiast. Yverdun. 1776. 8.° II. *passim.*

qui, se flattant inutilement d'instruire dans l'art de raisonner, ne montraient au contraire que celui d'égarer la raison (44). On négligeait tous les autres genres de savoir (45); la médecine n'était guères dans un état plus brillant que celui où nous l'avons laissée dans l'Europe occidentale. Les prêtres grecs en étaient en possession, comme les prêtres latins (46); la pratique de notre art était réduite à l'empirisme le plus aveugle; les noms révérés d'Hippocrate et de Galien volaient encore sur toutes les bouches, mais leurs ouvrages étaient oubliés pour les compilations de Marcellus, de Théophanes, de Myrepsus, d'Actuarius et de tant d'autres. Alexandre de Tralles et Paul d'Ægine avaient été, dans le VI siècle, les derniers médecins grecs, véritablement dignes de ce nom (47). En vain les Empereurs avaient-ils ouvert le

---

(44) Voyez note VIII.

(45) *Græciam ut olim ditissimam, sic nunc omnis longe inopem disciplinæ.... cumque ex me sæpius audivisset aliquot graïa lingua doctissimos homines nostra ætate Calabriam habuisse, ... et quod desperat apud Græcos, non diffidit apud Calabros inveniri posse. Petrarchæ opera. Basil.* 1554. *Sen. XI.* 981. Et l'on veut cependant que, précisément à l'époque où vivait Pétrarque, les Grecs aient été nos instituteurs et les restaurateurs de tous les genres de connaissances!!!

(46) Voyez note IX.

(47) Les médecins qui leur ont succédé ne sont que des compilateurs et des abréviateurs de Galien; encore même leur nombre est-il extrêmement restreint; déjà dans le VI siècle, il ne s'était trouvé personne, parmi eux, qui pût décrire la peste dont Procope et Evagrius nous ont donné l'histoire. Le livre que Théophile Protospathaire publia, vers le VII siècle, sur l'usage des parties, est compilé de Galien et de Ruffus d'Éphèse; le dessein de cet auteur était même moins de faire un ouvrage de médecine, que de fournir de nouveaux moyens d'admirer la sagesse du Créateur, dans le plus beau de ses ouvrages. Étienne d'Athènes, Jean d'Alexandrie, Palladius Iatrosophiste ont écrit sur Hippocrate, des commentaires qui sont également extraits de Galien. Le manuel de médecine-pratique que Bernard et Gruner ont publié sous le nom de Nonnus Théophanes, et que d'autres manuscrits donnent à Michel Psellus, est copié souvent, mot à mot, d'Aëtius, d'Alexandre de Tralles et de Paul d'Ægine. Le traité des alimens

plus vaste champ à l'observation, en établissant d'immenses et de superbes hôpitaux; vainement ces souverains encourageaint-ils la médecine, en l'étudiant et en l'exerçant eux-mêmes (48); la Grèce

de Siméon Sethus n'est guères plus original, quoiqu'il y soit déjà question de quelques substances alimentaires ou médicamenteuses fournies par les Arabes. Les Grecs commençaient donc à s'apercevoir qu'il y avait quelque chose à acquérir chez ce peuple célèbre. Jean de Damas, le seul théologien savant qui ait paru dans les derniers siècles du bas empire, avait été élevé à la cour des Khalifes de Damas, auprès desquels son père, quoique chrétien, remplissait une charge importante. Sous le règne de Manuel Comnène, Synesius traduisit en grec le *viaticum* d'Abou Dschafar Achmed ben Ibrahim, que Constantin l'Africain reproduisit ensuite dans la langue latine, d'après l'original arabe. On vit paraître, dans le XIII siècle, Actuarius, l'un des compilateurs les plus laborieux de Galien; peu de temps après lui, Myrepsus rédigea un recueil de recettes empiriques et superstitieuses contre toutes les maladies, ouvrage plus mauvais encore que tout ce qui avait paru jusqu'alors. Quelque temps auparavant, Démétrius Pepagomenus avait cependant publié un ouvrage qui décèle un esprit véritablement observateur. La pratique de l'art était aussi peu avancée que sa théorie. Anne Comnène *Alexiad. Paris.* 1651. *l. XVI.* 496-505. nous montre les irrésolutions et les fausses manières de voir des plus célèbres médecins de son temps, dans la maladie qui termina les jours de l'Empereur Alexis. La confiance que l'on avait aux médecins grecs était si bornée, qu'Andronicus III, attaqué d'obstructions à la rate, abandonna ses médecins, pour en faire venir de la Perse. On connaît, au reste, tout ce que Pétrarque a dit sur l'ignorance des médecins grecs de cette époque, *Senil. V.* 881-887. *opera cit.*

(48) *Cinammi Hist. Paris.* 1670. 110. *Annæ Comnenæ Cæsarissæ Alexiad.* 164. Ce dernier ouvrage est aussi remarquable par la pureté du style, que par la grâce et la délicatesse des pensées. Anne Comnène avait fait de l'étude son occupation principale, et on peut la regarder avec raison comme l'un des meilleurs écrivains du bas empire. Apologiste zélée de la gloire de son père, modèle parfait de la piété filiale et de la foi conjugale, elle fournit l'un des argumens les plus forts, que l'on puisse opposer aux détracteurs de l'instruction chez les femmes. « Je doute, disait déjà Plutarque, » qu'on puisse faire aux femmes une injure plus marquée, et dont les » suites leur soient plus fatales, que de leur interdire l'étude des lettres.

ne conservait que de bien faibles souvenirs de sa gloire passée. Les chefs-d'œuvre de la plus belle langue que les hommes aient parlée, étaient remplacés par de froides homélies. La chaire grecque ne produisait plus aucun rival de la gloire des Chrysostôme et des Athanase. Les muses épiques et lyriques demeuraient muettes; et dans les vers politiques si communs alors, on avait oublié jusques aux premières règles de la prosodie. Un très-petit nombre de savans connaissaient encore les productions de leur ancienne littérature; ils publiaient des scholies et des commentaires pour les éclaircir; Photius rédigeait sa Bibliothèque, Suidas compilait son Lexique, Tzetzes écrivait ses Chiliades, Eusthate ses Commentaires. Mais l'esprit de tous ces écrivains qui furent cependant des hommes éclairés au milieu des ténèbres du moyen âge, paraissait hors d'état de penser et d'agir; toute énergie était détruite; et pendant une période de près de huit siècles, on ne retrouve chez les Grecs, aucun morceau d'histoire (49), de littérature ou de philosophie, qui, par l'originalité de l'invention, ou par la beauté du style, ait mérité d'échapper à l'oubli.

L'esprit humain rétrogradait rapidement, et cette révolution s'opérait en Grèce, en Italie, dans les lieux même qui avaient été les témoins de tant de grandes scènes, de tant d'efforts du génie et de l'activité des hommes. C'en était fait sans ressource

---

» L'ignorance dans laquelle on les élève, cause toutes leurs faiblesses, tous » leurs égaremens et toutes leurs superstitions; car il n'est pas à présumer » qu'une femme qui aura quelque teinture des mathématiques, mette à » danser la fureur que nous reprochons souvent aux personnes de son » sexe. Peut-on croire aussi que celle qui s'occupe de la lecture de Platon » ou de Xénophon, donnera dans toutes les petitesses où tombent chaque » jour ses compagnes; qu'elle mettra la même importance à l'arrangement » de sa toilette, et qu'elle écoutera, avec la même confiance, les discours » de ceux qui ne parlent que de prodiges, de génies, de sortiléges, d'en- » chantemens? » *Plutarchi conjugalia præcepta, inter opera ejusdem. Paris.* 1624. *II.* 138.

(49) Voyez note X.

du résultat de tous leurs travaux, si l'Asie, cet ancien berceau des connaissances humaines (50), n'en avait encore conservé le dépôt précieux. Dans une province de la Perse, Dschondisabour, que nous appelons ordinairement Gondisapor dans nos langues d'Europe, servait de retraite à quelques savans Nestoriens qui y avaient établi une École de médecine, célèbre déjà dans le septième siècle (51). Quelques descendans de ces Juifs que Nabuchodonosor avait autrefois transportés sur les rives de l'Euphrate, y partageaient avec les disciples de Nestorius, les soins de l'enseignement. Les uns et les autres s'occupaient à traduire en Syriaque, quelquefois même en Arabe, les ouvrages des médecins et des philosophes grecs. L'École de Dschondisabour avait un hôpital dans lequel ses jeunes disciples étaient initiés à la pratique de l'art; et quelques Arabes en suivaient les exercices conjointement avec les Chrétiens Syriens. Quoique les premiers cultivassent depuis long-temps la poésie (52), et qu'ils eussent déjà quelque idée de l'éloquence, le goût des sciences ne leur était pas encore venu. La fièvre du fanatisme religieux régnait dans toute sa force, et la soif de gloire militaire qui avait réuni les tribus arabes en corps de nation, ne paraissait pas éteinte par les conquêtes de la Syrie, de la Perse, d'une grande partie de l'Afrique, et de l'Espagne. Mais un siècle était à peine écoulé depuis l'incendie de la Bibliothèque et la dispersion des savans d'Alexandrie (53), que les Arabes commencèrent à désirer les

---

(50) *Arabia nimirum illa disciplinarum, senescente jam Græcia, mendicantium altrix, eadem Asiæ, Africæ, Europæ ipsius olim magistra. Casiri, Biblioth. Arabico-Hispanica. Matriti.* 1760. *I. præf.* 9.

(51) Voyez note XI.

(52) *Fuerunt carmina Arabibus olim Pandectæ, quorum beneficio genealogiarum series servata est, ut et rerum gestarum memoria; quinimo, sermonis arabici peritia inde hausta est. Assiuthæi, Anthol. Arab. Casiri l. c. II.* 17.

(53) On peut me reprocher avec raison d'adopter ici beaucoup trop légèrement, l'opinion commune qui attribue à Amrou, l'un des lieutenans d'Omar, l'incendie de la précieuse Bibliothèque d'Alexandrie. Elmacin et Eutychius

lumières, après leur avoir livré la plus terrible des guerres. La domination de ce peuple semblait affermie pour toujours; les Abassides avaient succédé aux Ommiades. Abou Giâfar, plus connu sous le nom d'Al-Manzor, fonda la ville de la Paix, cette Bagdad qui bientôt devint si puissante (54). Peu de temps après, ce Prince attaqué d'une maladie douloureuse, appela auprès de lui, Georges fils de Baktischwah, le premier médecin connu de la famille Nestorienne de ce nom, qui a été si célèbre dans les

surtout, qui ont donné tous les détails de la prise de cette ville, ne parlent point de ce fait qu'ils n'eussent certainement pas oublié; et le témoignage de ces historiens est bien d'un autre poids que celui d'Aboul-Pharaje qui écrivait sur les confins de la Médie, six cents ans après un évènement dont il devait être beaucoup moins instruit, que les deux écrivains dont nous venons de parler. On sait d'ailleurs que la Bibliothèque des Ptolémées avait été déjà détruite dans l'incendie du Bronchium, qui eut lieu sous Jules César. Celle de Cléopatre éprouva le même sort sous l'épiscopat de Théophile qui, après avoir renversé à Alexandrie, tous les édifices qui pouvaient rapeler le souvenir des Payens, n'épargna pas davantage les trésors littéraires que les Rois de Pergame avaient recueillis avec tant de peine, et dont Marc Antoine avait fait hommage à sa maîtresse. Vingt ans après la destruction de cette Bibliothèque, on voyait encore les cases qui avaient servi à contenir les livres, et ces cases étaient vides: *nos vidimus armaria librorum, quibus disreptis, exinanita ea a nostris hominibus, nostris temporibus, memorant. Orosii, histor. Lugd. Bat.*1738. *VI.* 421. Mais Alexandrie n'était pas la seule ville qui possédât une riche collection de livres. Constantinople avait une Bibliothèque qui, d'après Zonaras, *Ann. Paris.* 1686. *III.* 43. contenait plus de cent mille volumes, à l'époque où elle fut brûlée avec les savans qui en étaient chargés, par ordre de Léon l'Isaurien. On voit cependant par le *Myriobiblon* de Photius, que beaucoup d'ouvrages précieux avaient échappé à la fureur des Iconoclastes. Il nous a donné les extraits d'un grand nombre de livres qui n'existent plus pour nous, *Fabricii, Bibl. græc. ed. Harles. Hamb.* 1790. *X.* 686. *seq.* et qui paraissent avoir péri sans retour, à l'époque de la prise de la capitale des Empereurs Grecs, par les Croisés. Heeren, Essai sur l'influence des Croisades. Paris, 1808. 413. *Struvii introd. in notitiam rei litterariæ et usum bibliothecarum. Francofurti*, 1754. *Cap. de Bibl. deperditis.* 203 *et seq.*

(54) *Elmacini, hist. Saracenorum. Lugd. Bat.* 1625. 122.

annales de la médecine arabe (55). Le Khalife revint à la santé; il sentit alors de quel prix pouvaient être les sciences; et il en encouragea la culture, en faisant traduire les ouvrages qu'on lui désignait comme les meilleurs.

Ces travaux furent continués sous le règne de ses successeurs; et sur-tout sous son petit-fils, Haroun-Al-Rraschid, qui a laissé une si grande réputation dans l'Asie. Ce fut ce Khalife qui envoya à Charlemagne l'ambassade dont on a tant parlé, et cette horloge de laiton qui excita l'admiration de l'Europe barbare. Il établit dans sa capitale des hôpitaux et des pharmacies publiques; il protégea l'école de Dschondisabour, qui fut alors à l'apogée de sa splendeur (56); il fonda celle de Bagdad, appela pour y enseigner, les plus célèbres d'entre les médecins chrétiens et d'entre les médecins juifs, leur assigna un salaire convenable, et ordonna que ceux qui voudraient se livrer à l'exercice de la médecine, seraient examinés par ces Professeurs, comme cela avait lieu dans les écoles Nestoriennes, où l'on retrouve ainsi l'origine des degrés académiques (57).

Mais ce fut sur-tout sous Al-Mamoun, que Bagdad devint le centre des connaissances humaines; ce Prince avait eu pour précepteur, un savant médecin chrétien nommé Mesueh; il avait passé sa jeunesse au milieu des gens de lettres; et dans les fréquens voyages qu'il avait faits, les hommes les plus instruits que l'on eût pu trouver, tant chez les Grecs que chez les Persans, l'avaient toujours accompagné (58). Parvenu au Khalifât, il ne négligea aucun moyen pour répandre l'instruction autour de lui (59). Un si grand nombre de maîtres et d'élèves accourut alors

---

(55) *Abul-Pharajii*, *hist. compend. Dynastiarum*, *latin. vers. ab Ed. Pococke. Oxoniæ.* 1660. 143. Le véritable nom de cette famille est Bochtjesu.

(56) *Abul-Phar. hist. Dyn.* 175-176.

(57) *Abul-Phar. hist. Dyn.* 154-156. 172.

(58) *Andrès*, *dell' origine*, *progressi e stato attuale d'ogni Letteratura. Parma*, 1782. *I.* 119. *Eutychii*, *annales Alex. Oxon.* 1659. *II.* 407.

(59) *Abul-Pharaj. hist. Dyn.* 160.

à Bagdad, que les historiens du temps y ont compté plus de six mille savans (60). Cet illustre successeur du Prophète, faisait rechercher par tout les ouvrages des anciens; ses envoyés avaient ordre de les acquérir aux prix les plus élevés (61). Toutes les parties du monde connu, étaient mises à contribution, pour servir à l'instruction de ses peuples; tous les ouvrages qui pouvaient concourir à ce but, n'importe dans quelque langue qu'ils fussent écrits, étaient traduits aussitôt en Arabe (62). On vit plusieurs fois de nombreuses Karavanes, entrer dans Bagdad chargées uniquement des trésors littéraires de la Grèce, de l'Égypte, et même de l'Italie (63). L'éloquent Orateur qui m'a précédé dans cette chaire (64), vous a déjà dit comment Al-Mamoun déclara la guerre à l'Empereur Théophile, pour en obtenir le philosophe Léon (65), et comment ensuite il n'accorda la

---

(60) *Leon. Africani, vitæ medicorum et philosophorum quorumdam Arabum, apud Fabricium*, *Bibl. græc. Hamburgi.* 1718. *XIII.* 259-298.

(61) *Abul-Pharaj.*, *specim. Histor. Arabum. Oxon.* 1650. 166. *Nil habuit Græcia eximium*, dit ce savant Médecin, *quod Arabes suadente Al-Mamone, non suum fecerint.*

(62) *Abul-Pharaj. hist. Dyn.* 163. *Casiri l. c. I. præf.* 10. *J. Gravii præfat. ad Tabulas geographicas Abul-Fedæ. Lond.* 1650. *Renaudot de versionibus Arabibus et Syris apud Fabricii Bibliothec. græc.* 1718. *I.* 814. Renaudot a dit cependant d'une manière trop générale, que toutes les traductions que les Arabes ont données des auteurs grecs, sont extrêmement infidèles, et qu'elles n'ont été faites que sur des traductions syriaques qui existaient déjà. Ilhonain ben Jsaac, Costha ben Luca, Jsâh ben Jahia savaient le Grec aussi bien que l'Arabe. Hhonain assure, dans sa traduction des aphorismes d'Hippocrate, qu'il s'est religieusement interdit de faire des changemens au texte qu'il a tâché d'éclaircir, toutes les fois que le sens a paru douteux, tant en confrontant plusieurs Mss. qu'en consultant les hommes les plus versés dans la connaissance de la langue grecque. *Casiri. l. c. I.* 240.

(63) *Andrès. l. c. I.* 120.

(64) M. Dumas, Doyen de la Faculté de médecine.

(65) *Cedreni*, *Compendium Histor. Paris.* 1647-548. *Historiæ Byzantinæ Scriptores post Theophanem. Parisiis.* 1685. 118.

paix à l'Empereur Michel III, que sous la condition expresse que celui-ci lui enverrait tous les ouvrages des Philosophes Grecs (66). C'était pour la première fois, que l'on voyait un Conquérant, lever un semblable tribut de lumières sur les vaincus; c'était pour la première fois, que l'on voyait un Souverain, dont les vastes états s'étendaient depuis les colonnes d'Hercule jusqu'aux extrémités de l'Orient, présider aux travaux des savans qu'il avait rassemblés, prendre une part active à leurs discussions, les éclairer lui-même, et protéger à la fois, sans acception de religion ni de patrie, l'Historien et le Géomètre, le Théologien et le Philosophe, le Poète et le Médecin. Mais à une époque où chaque jour, où chaque instant qui s'écoulent, voient naître un prodige nouveau; dans un siècle où notre admiration épuisée ne suffit même plus aux moindres évènemens qui se passent autour de nous, Al-Mamoun rentre dans les rangs ordinaires; et son nom, comme tous ceux qui avaient rempli les pages de l'Histoire, s'efface devant celui du HÉROS de tous les siècles, et du DOMINATEUR des plus puissantes nations.

Cependant les Écoles se multipliaient dans toutes les contrées soumises aux Musulmans; les bons écrivains se formaient en foule; le peuple s'instruisait et avançait à grands pas vers la civilisation. Dans toutes les parties du monde, où les Arabes avaient étendu leurs domaines, les lettres et les sciences marchaient en triomphateurs, à côté du glaive de Mohammed. Alexandrie était redevenue, comme sous les Ptolémées, la patrie des arts et des

(66) *Abul-Pharaj. l. c.* 160. Les Souverains les plus instruits, sont aussi ceux qui ont montré le plus de générosité et de vertus de toute espèce. Les visirs d'Al-Mamoun le pressaient de punir un de ses parens qui s'était fait proclamer Khalife, et avait porté les armes contre lui; non-seulement Al-Mamoun ne voulut jamais y consentir, mais il leur répondit, les larmes aux yeux : « Ah! si l'on savait combien j'ai de plaisir à pardonner, » tous ceux qui m'ont offensé viendraient me faire l'aveu de leurs fautes. » *D'Herbelot, Biblioth. orientale.*

lettres (67). Le Kaire, Fez avaient des universités et des colléges de savans, qui ne cédaient nullement à ceux de Bassra, de Kuffa, d'Ispahan, de Sarmacande, de Damas, et de Bagdad même. A Marokk, Jahiah, le dernier souverain Édrisite, avait fait de sa cour une véritable Académie qu'il présidait (68). L'Espagne surtout était devenue le siége de la littérature arabe (69), depuis qu'Abdérame (70), proclamé Khalife d'Occident, eut fait de Cordoue le théâtre de sa nouvelle grandeur. Ce Prince chérissait les lettres; lui-même faisait des vers, et passait pour l'homme le plus éloquent de son temps (71); il commença la construction de la grande mosquée de Cordoue, édifice qui fait encore l'admiration de tous les amis des beaux-arts (72); il donna aux Maures le goût de ces fêtes superbes

(67) Voyages de Benjamin, fils de Jona de Tudèle, traduits par J. P. Baratier. Amst. 1734. 8.° 232.

(68) Cardonne, Histoire d'Afrique et d'Espagne, sous la domination des Sarrasins. I. 203.

(69) *J. F. de Masdeu, Istoria critica de Espanna y de la Cultura espannola en todo genero. Barcelona. 1787. II. passim.*

(70) *Abdelrahman ben Mavia ben Hescham ben Abdamalek ben Mervan:* tel est le nom véritable d'Abdérame. Cette multiplicité de noms que portaient les Arabes, la manière différente dont ils sont écrits par les Européens, entraînent chaque jour, dans un grand nombre d'erreurs, tous ceux qui parlent de ce peuple. Il m'a paru convenable, pour éviter toute équivoque, d'employer dans le corps du texte, le nom le plus généralement usité dans notre langue, et de citer ensuite le nom arabe, lorsque j'ai pu le connaître.

(71) *Abul-Hassem Ali Abi Mohamed Abdalla Algiazam, Lectoris Oblectamentum. Mss. Escurial. MDCXLIX apud Casiri l. c. II.* 30-31.

(72) Cet édifice dont les Espagnols n'ont conservé que la moitié dans la cathédrale de Cordoue, qui a cependant encore six cents pieds de long, sur deux cents cinquante de large, le palais de l'Alhambra, le jardin du Xéneralif à Grenade, l'Alkaçar de Séville, ainsi que les restes de tant de monumens arabes épars sur toute la surface des provinces, que ce peuple a possédées en Espagne, attestent la grandeur des Maures et la magnificence gigantesque de leur architecture. On ne doit pas s'attendre, il est vrai, à retrouver dans leurs édifices, cet ordre et cette symétrie admi-

où se déployait toute la pompe orientale, et dont les descriptions transmises jusques à nous, paraissent de véritables féeries. Sous Abdérame II (73), Cordoue devint le centre des lumières, et des plaisirs. Ce Monarque appelait à sa cour les artistes, les poètes et les savans; il s'entretenait familièrement avec eux, et cultivait de son côté, les talens qu'il encourageait dans les autres (74). Alors la férocité musulmane fit place à la galanterie dont le Khalife donnait l'exemple; celui-ci faisait tout pour l'entretenir, et dans cette intention il avait appelé d'Orient, le fameux musicien Ali Zériab, qui forma en Espagne l'école célèbre, dont les élèves ont fait ensuite les délices de toute l'Asie (75); école qui, sous le rapport de l'art, est certainement bien au-dessus de celles que la France voyait naître à la même époque, pour l'enseignement du plain-chant. Pourrait-on en effet, établir quelque rapport entre ces airs doux et tendres, que soupirait sur un simple accompagnement de luth, le peuple le plus sensible au charme des vers (76), et ces chants monotones que recommandent seulement l'importance et la grandeur de leur objet?

Le règne d'Abdérame III du nom (77), fut le siècle brillant de la

---

rables que les Grecs seuls ont possédés. Dans leur architecture, comme dans leurs ouvrages littéraires, les Arabes ont moins cherché à plaire, qu'à étonner par la grandeur des masses et par la hardiesse des constructions; chez eux, toutes les formes extérieures sont sacrifiées à la distribution et aux décors intérieurs. Nos Basiliques des XII, XIII et XIV siècles, produisent à l'œil du connaisseur, une partie des effets qu'excite l'aspect des édifices maures; elles forment dans l'histoire de l'art une époque saillante, à laquelle on pourrait donner le nom d'architecture Sarrasine.

(73) Abdelrahman Aboul-Mothreph ben Al-Hakkem.

(74) *Abul-Hassem, etc. Mss. cit. apud Casiri, l. c. II.* 38.

(75) Cardonne, l. c. II.

(76) *Poësis summè ab Arabibus amplectitur; versus describunt elegantissimos, quum eorum lingua sit castigatissima atque ornatissima. Leon. Afric. l. c.*

(77) Abdelrahman Al-Nasser Ledinalla.

littérature et des beaux arts chez les Sarrasins Espagnols (78). Les palais et les jardins qu'il construisait, les fêtes magnifiques qu'il donnait, attiraient les artistes de toutes parts. Allié des Empereurs Grecs, il leur avait demandé les plus habiles architectes, qui se formaient encore en Grèce à la vue des monumens superbes, sur lesquels les Croisés n'avaient pas alors assouvi leur rage (79). Ces architectes arrivèrent, et ce fut avec leur secours, qu'Abdérame fonda à deux milles de Cordoue, cette ville magnifique à laquelle il donna le nom de l'amie de son cœur, de l'objet éternel de ses amours, celui de la belle Zahâra; ville qui, pour parler le langage des Orientaux, fut comme celle à qui elle était consacrée, la fleur et l'ornement du monde (80). Son fils et son successeur Al-Hakkem (81) établit à Cordoue une

---

(78) *Abul-Hassem Mss. cit. ap. Casiri, l. c. II.* 37.

(79) Dans les premières années du XIII siècle, les Croisés prirent Constantinople d'assaut, et livrèrent cette ville aux flammes, à trois différentes reprises. Les édifices magnifiques qui la décoraient, furent changés rapidement en des monceaux de cendres et de décombres. Nicétas, témoin oculaire de ces évènemens, nous en a laissé l'horrible détail dans son Histoire. On vit alors fondre les bronzes sur lesquels s'était exercé l'art des plus habiles statuaires, pour les convertir en une misérable monnaie qui devait salarier les troupes Franques. On ne respecta pas davantage les marbres précieux avec lesquels Constantin avait embelli sa ville chérie, et qu'il avait mis tant de soins à rassembler. La statue colossale de Junon, celle de Pâris remettant la pomme d'or à Venus, le Bellerophon domptant la Chimère, l'Hercule pensif de Lysippe, la Louve qui allaitait Romulus et Remus, et cette Hélène enfin, dont les charmes eussent dû, selon Nicétas, appaiser ces guerriers féroces et les enflammer d'amour, sont avec une infinité d'autres ouvrages de l'art, autant de pertes que nous devons à la barbarie de nos ancêtres. Tant en Orient qu'en Occident, elle n'eût épargné aucun des chefs-d'œuvre de la sculpture ancienne, si les entrailles de la terre n'en eussent heureusement soustrait un certain nombre, à leur aveugle fureur.

(80) Cardonne. l. c. I. 330-339.

(81) Al-Hakkem ben Abdalrahman qu'il faut bien distinguer d'Al-Hakkem ben Hescham avec lequel Florian paraît avoir confondu le fils d'Abdé-

Académie qui a été pendant plusieurs siècles la plus célèbre de l'univers (82), et dans laquelle vinrent étudier pendant long-temps tous les Chrétiens occidentaux qui voulurent avoir de véritables connaissances (83). Cordoue devenue sous ce Khalife le centre de l'industrie et l'asile des sciences (84), les vit fleurir avec le même éclat, jusques à l'époque où elle tomba elle-même au pouvoir des Chrétiens Séville, Tolède, Malaga, Valence, Grenade, avaient des Académies, lorsque le reste de l'Europe offrait à peine, ainsi que nous l'avons déjà vu, des Écoles de lecture. En France, en Allemagne, en Italie même, nous ne possédions presque pas de livres; dans l'Espagne Maure, soixante et dix Bibliothèques étaient journellement ouvertes au public, et l'on ne comptait pas moins de vingt-cinq mille volumes, dans celle de Cordoue (85). Nous voyons aussi, que, tandis

---

rame III. Le précis sur l'Histoire des Maures d'Espagne, que cet agréable Romancier a publié, pour servir d'introduction à son Gonzalve de Cordoue, est, à part quelques erreurs et un assez grand nombre d'inexactitudes, l'un des ouvrages qui font le mieux connaître ce peuple spirituel et magnifique.

(82) *Abul-Hassem. Mss. cit. apud Casiri, l. c. II.* 38.

(83) *Mabillon, Acta Sanct. ord. S. Bened. Sæc. V.* 552-877. *Tiraboschi, l. c. III.* 333. *IV.* 151. *Wood, Histor. et Antiquit. Universitatis Oxoniensis. Oxon.* 1674. *I.* 56.

(84) *Abul-Hassem. Mss. cit. apud Casiri. II.* 38.

(85) Ce nombre montait, selon d'autres auteurs, à plus de six cent mille. *Abi Baker Mohamad ben Khair, de septuaginta Bibliothecis per urbes Hispaniæ ad usum publicum patentibus. Casiri, l. c. II.* 38. La rareté du parchemin empêchait de multiplier les exemplaires d'un même ouvrage chez les Chrétiens occidentaux, qui furent souvent obligés pour écrire une légende, de raturer un livre de Tite-Live, de Tacite ou de Pline. Les Arabes, au contraire, se servaient de papier depuis l'année 706 de l'ère vulgaire, et leur écriture était d'ailleurs infiniment plus cursive que celle des Latins et même des Grecs. Long-temps avant cette époque, Sarmacande avait reçu du papier de la Chine, d'après Ali ben Mohamed. *Casiri, l. c. II.* 9. Les Persans avaient déjà, dans ce temps, la réputation d'être d'excellens calligraphes. Leurs Mss. se sont tou-

que le nom des Maures rapellè la galanterie, les sciences et les beaux arts, ceux de nos Chevaliers et de nos lettrés du dixième siècle, réveillent seulement l'idée de la barbarie et de l'ignorance.

Les Arabes orientaux avaient traduit les ouvrages des Grecs (86). Ces traductions faites le plus souvent de cette langue en Syriaque, et ensuite du Syriaque en Arabe, ne représentaient que bien imparfaitement les originaux. On possédait de cette manière Hippocrate, Galien, Dioscoride, Ptolémée, Paul d'Œgine, quelques livres d'Aristote et de Platon, Alexandre d'Aphrodise en entier (87), ainsi que tous les philosophes d'Alexandrie, dont les Arabes avaient emprunté leur dialectique (88). Parmi les auteurs de ces traductions, Mesuch dont nous avons déjà parlé, Hhonain, son disciple, médecin du Khalife Motawakkel (89), et le juif Maserdschwaih de Bassra, ont montré surtout une

---

jours distingués par la qualité de l'encre, la beauté du papier qu'ils employaient, et par l'élégance des ornemens dont ils les décoraient. La richesse des Bibliothèques de l'Espagne Sarrasine n'a donc rien d'étonnant, chez un peuple qui cultivait les lettres avec une espèce de fureur. La littérature des Maures était même devenue si nombreuse, que la Bibliographie fut pour eux une étude importante. On avait écrit l'histoire des auteurs que chaque Royaume, que chaque Ville principale avaient produits. La philosophie, la médecine, et toutes les autres branches des connaissances humaines, avaient en outre leur histoire littéraire écrite séparément. La poésie seule était l'objet de plusieurs ouvrages de ce genre, parmi lesquels celui d'Alphat ben Mohamed ben Khanan Al-Kaisi, sur les poètes Espagnols les plus célèbres, tient un rang distingué. *Casiri*, *l. c. I.* 102. *et II.* 114.

(86) Voyez note XII.

(87) *Casiri*, *l. c. I.* 243., où l'on trouve l'indication de plusieurs ouvrages de ce philosophe, qui avaient été traduits en Arabe, et que nous ne possédons plus dans la langue originale.

(88) *Casiri*, *l. c. I.* 179. *et seq.*

(89) C'est ce même Hhonain à qui le Khalife demanda un jour un poison avec lequel il pût se défaire aisément de ses ennemis, et qui fut mis en prison pour l'avoir refusé. Ramené devant son Souverain un an après

connaissance approfondie de la langue grecque. Les autres ouvrages des Arabes du levant, si l'on en excepte ceux de Rhasès (90) sur la petite-vérole et sur la rougeole, ne sont à peu près que des répétitions de tout ce qu'avaient dit lés anciens. Il ne faut pas même excepter de ce nombre, le code médical d'Avicenne (91), qui est, après Aristote et Galien, l'homme qui a exercé dans les écoles, le despotisme le plus long et le plus absolu.

---

cette époque, et pressé de satisfaire, sous peine de mort, à la première demande qui lui avait été faite, le médecin persista dans son refus. « Rassure-toi, lui dit alors Motawakkel, je ne voulais que t'éprouver, afin de savoir jusqu'à quel point tu mérites ma confiance, mais quelles raisons ont donc pu t'empêcher, dans le principe, d'obéir à mes ordres ? » « Les plus puissantes de toutes, répondit Hhonain, ma religion qui commande de faire du bien à mes ennemis, et ma profession qui n'a été instituée que pour l'avantage du genre humain ». *Abul-Pharaj. Hist. dyn.* 172-173. Hhonain était devenu suspect au Khalife par son long séjour à Constantinople, où il était allé étudier la langue grecque. De retour à Bagdad, il fut pourvu de la charge de premier médecin de Motawakkel, à la place de Mesueh, son compatriote, sous lequel il avait fait ses premières études. Ce fut à cette époque qu'il s'occupa avec ardeur, de traduire les ouvrages des médecins et des philosophes grecs, conjointement avec ses fils Isaac ben Hhonain, David ben Hhonain, son neveu Hobaisch bar Hasam, Georges ben Bochtjesu, et Bochtjesu ben Gabriel. Cette association a produit cette foule de traductions qui portent toutes sous le nom d'Hhonain, dont quelques-unes furent, sans doute, écrites d'abord en syriaque, et sur lesquelles Thabel ben Corrah, Ebn Al-Batrick Abou Bascher Mata, Jahia ben Adi, Abraham Abdallah ont ensuite rédigé leurs versions arabes.

(90) Mohamed ben Zacharia Abu Beker Razis. Les ouvrages de ce médecin ont servi de texte aux leçons de la plupart de nos écoles, jusques vers le commencement du XVIII siècle; mais peut-on dire réellement que ce fut bien Rhasès que l'on expliquât alors, lorsqu'on voit Casiri, *l. c. I* 266., affirmer que toutes les traductions latines que nous en avons, représentent si peu l'original arabe, qu'on les croirait aussi bien, faites sur un autre auteur que sur Rhasès lui-même.

(91) Abou Ali Al-Hossain ben Abdallah ben Sina.

Chez les Arabes, de même que chez nous pendant le moyen âge, on n'était pas accoutumé à penser; la Religion eût regardé comme criminel quiconque aurait eu des idées nouvelles; et les Mahométans orientaux, naturellement paresseux, durent trouver fort commode de pouvoir s'en rapporter aveuglément, dans les sciences, aux décisions d'un écrivain que l'opinion générale regardait comme infaillible. C'était déjà beaucoup pour de vrais croyans, d'avoir souffert qu'on étudiât la médecine et la philosophie dans les livres des Payens, et d'avoir, dans cette vue, entretenu des liaisons avec des infidèles, qui jouissaient cependant de la plus haute faveur auprès de leurs Khalifes. On ne peut même expliquer ce fait, qu'en ce que la médecine est un si grand bien, qu'on est forcé d'aller la chercher par-tout où elle se trouve, et que les Musulmans zélés pensant, plusieurs siècles après Mohammed, voir l'Islamisme défiguré par des additions humaines, crurent ne pouvoir le ramener à sa première pureté, qu'en l'étayant de subtilités, qu'en le liant à la philosophie des Grecs.

Les Arabes occidentaux Espagnols, que l'on connaît plus ordinairement sous le nom de Maures (92), ne se sont pas contentés d'être simplement traducteurs ou répétiteurs. Avenzoar (93) est, parmi leurs médecins, un génie véritablement

(92) Ces mots *Maures*, *Maugrebins*, par lesquels on désigne encore les Arabes de l'Ouest, signifient à proprement parler *Occidentaux*. Ceux de l'Orient devaient porter, au contraire, le nom de Sarrasins, si l'étymologie que Pococke a donnée de ce mot, en le dérivant de *Schark*, *Orient*, était recevable. *Notæ ad Abul-Pharaj*. 38. Pococke n'a pas fait attention que les Arabes Espagnols se donnent indifféremment le nom de Sarrasins et celui de Maures, dans leurs ouvrages. Casiri, *l. c. II.* 18. 19., me paraît avoir proposé une étymologie plus analogue au sens véritable du mot, en le faisant venir du verbe *Scharak*, *communiquer*, *mêler*, qui exprime parfaitement la nature de la nation Arabe, qui se composait de la réunion des Idolâtres, des Chrétiens et des Musulmans.

(93) Abou Marvan ben Abdelmalek ben Zohr.

original et un observateur indépendant. Albukasis (94) professeur de Cordoue, a fait faire des progrès à la chirurgie. Averrhoës (95), qui était né dans la même ville, a été le plus grand des philosophes arabes, et le seul peut-être aussi qu'ils aient persécuté. La gloire et la faveur que ses talens lui avaient méritées, lui procurèrent un grand nombre d'envieux; ceux-ci se servirent pour le perdre, du même moyen qu'on avait employé déjà, pour enlever aux Athéniens leur citoyen le plus vertueux. Averrhoës fut donc, comme Socrate, accusé de sentimens peu conformes à la religion de son pays; comme Socrate il fut condamné; et si l'on admire le courage du philosophe grec buvant la cigüe, la résignation du médecin Espagnol fut-elle moins grande, lorsque faisant amende honorable devant la mosquée de Marokk, et recevant sur la face les crachats dont chaque fidèle se croyait obligé de le couvrir, il fit entendre ces paroles mémorables et si diversement interprétées : *Moriatur anima mea morte philosophorum;* que mon âme meure de la mort des philosophes (96)!

---

(94) Khalaff ben Abbas Aboul Kassem.

(95) Abou Abdalla Mohamed ben Omar ben Roschd.

(96) Averrhoës me paraît en cela avoir imité Balaam, qui avait dit en d'autres termes : « que je meure de la mort des justes, et que ma fin soit semblable à la leur. » Nombres, chap. XXIII. vers. 10., expressions qui donnent le véritable sens des paroles du Philosophe Arabe. Le trait de résignation stoïque que nous venons de citer, n'est pas le seul que l'on trouve dans la vie de cet homme célèbre. On sait que l'esclave d'un de ses ennemis étant venu lui donner un soufflet, au milieu même d'une de ses leçons, Averrhoës se retourna et se contenta de répondre: « fort bien ». L'esclave revint au même lieu le lendemain, pour avouer publiquement sa faute : « que Dieu te pardonne, lui répondit le Philosophe, je te remercie de m'avoir fourni l'occasion de montrer que je savais être patient. » Tous les Historiens, si l'on en excepte les auteurs du Dictionnaire Historique des Hommes illustres, qui ont parlé d'Averrhoës avec leur légéreté ordinaire, s'accordent à le représenter comme un homme pourvu de toutes les grandes qualités et doué des vertus les plus sublimes,

La langue arabe doit beaucoup aux travaux des Maures dont les grammairiens étaient devenus classiques dans les écoles d'Asie (97). Ce peuple ne négligeait même pas l'étude des langues étrangères, ainsi qu'on en acquiert la preuve dans les lexiques Arabes-Hébraïques, Arabes-Persans, Arabes-Chaldéens, Arabes-Grecs, Arabes-Latins, Arabes-Espagnols, qui existent encore dans la Bibliothèque de l'Escurial (98). Alfirouzabadi avait composé en soixante et dix volumes un ouvrage, par ordre alpha-

---

quoique dans sa jeunesse, il se fût montré passionné pour les plaisirs de toute espèce. Mais il faut convenir aussi, qu'il n'a pas été toujours un Musulman très-orthodoxe. Plusieurs de ses opinions ont fait une grande fortune dans les écoles chrétiennes; son autorité y a régné pendant long-temps à l'égal de celle de son maître Aristote, et a fait admettre des opinions peu conformes à l'esprit du Christianisme. Il n'est donc pas étonnant que Raymond Lulle, Scot, Louis Vives, etc., aient cherché à faire proscrire les ouvrages du Professeur de Cordoue. Les Jésuites du Collége de Coimbre en sont même venus jusques à dire, que sa doctrine est un monstre si effroyable, que jamais les forêts de l'Arabie n'en ont produit de plus grand; mais cela n'autorisait pas les auteurs du dictionnaire que nous venons de citer, à nous dépeindre Averrhoës ainsi qu'ils l'ont fait. Les personnes les moins tolérantes, ont toujours mis une grande différence entre un fripon et un hérétique, et l'on aurait dû voir qu'un Philosophe Mahométan ne pouvait raisonnablement pas avoir les mêmes opinions qu'un Théologien de la Compagnie de Jésus. *Leon. Afric. l. c. apud Fabric. Bib. gr. Bruckeri*, *Hist. critica Philosophiæ. Lips.* 1766. *III.* 97 *et seq. Ast. l. c.* 229. *Philips. Diss. Hist. de Atheismo. Lond.* 1735. 59 *et seq.*

(97) *Casiri. l. c. I.* 46-170.

(98) *Casiri. l. c. I.* 166 *et seq. Mss.* DXCIV. DXCV. DXCVI. DXCVII. DXCVIII. DCI. DCVII. DCVIII. DCIX. Les Mss. DXIV. et DXCIX, sont entièrement Arabes à la vérité; mais ils sont rédigés par ordre alphabétique, à la manière des dictionnaires Grecs et Latins; usage qui n'est pas celui des lexiques Arabes, dans lesquels on cherche les mots par la lettre qui les termine et non par celle qui les commence, ainsi que nous le faisons; ce qui fait de tous leurs glossaires, de véritables dictionnaires de rimes.

bétique, qui paraît avoir été une espèce d'Encyclopédie (99). La zoologie, la botanique, et presque toutes les branches des sciences possédaient en outre leurs dictionnaires particuliers (100). Les Maures n'avaient donc pas négligé l'étude de l'histoire naturelle, qui a fourni un si grand nombre de médicamens à leur matière médicale (101). Ebn Beithar de Malaga, le dernier de leurs médecins célèbres, avait voyagé en Orient et en Grèce pour étudier la botanique (102). Le même auteur nous a laissé un ouvrage de médecine vétérinaire, science que les Maures cultivaient comme une branche essentielle de l'agriculture, qui était la source constante de leurs richesses, et qui fut portée chez eux à un si haut degré de perfection (103).

---

(99) Magdeddin Mohamed ben Jacob. Ce dictionnaire portait le titre de Camus ou d'Océan. Alfirouzabadi le contracta ensuite, et nous n'en avons plus que l'abrégé, qui existe manuscrit dans plusieurs Bibliothèques, et qui a été traduit en Turk par Ahmed ben Marquez.

(100) *Casiri, l. c. I.* 267. 275. 282.

(101) *Casiri, l. c. I.* 275. 338. On voit avec quel soin la matière médicale et la pharmacie avaient été cultivées chez ce peuple, par le grand nombre de mots arabes que nous retrouvons dans la langue de ces deux branches de la médecine. Cette nation est la première qui ait eu une véritable police médicale. Ses magistrats exerçaient une inspection particulière sur les marchands de médicamens ; ils approuvaient les dispensaires rédigés par les médecins, usage que l'on avait au reste emprunté de l'école de Dschondisabour. C'est même un dispensaire arabe qui a servi de règle à toutes nos pharmacies, jusques vers les premières années du XVIII siècle. Cet ouvrage, composé par Aboul-Hassan Hebatallah ebn Thalmid, évêque chrétien et médecin des Khalifes de Bagdad, était regardé chez nous comme l'ouvrage de Nicolas de Salerne, dit *præpositus*, qui n'a cependant fait, à peu près autre chose, que le traduire.

(102) Abdallah ben Ahmad Dhiaeldin ebn Al-Beithar. Voyez *Abul-Fedæ Hist. universalis Mss. apud Casiri, l. c. I.* 276., *et Beithari Prologus ad Collectionem magnam simplicium medicamentorum. Casiri, l. c. I.* 278-279.

(103) L'Espagne n'a jamais obtenu sous les Souverains chrétiens, un degré de prospérité égal à celui dont elle a joui sous l'empire des Arabes. Les anciens Rois de Grenade, dans les guerres qu'ils eurent à soutenir

Malgré tant de travaux, les Arabes ne peuvent guère être regardés que comme les dépositaires des lumières qui existaient avant eux. Ils nous les ont transmises sans y ajouter beaucoup, et tel doit être le sort des peuples qui renouent le fil des connaissances, et à qui les destins n'accordent pas une longue durée sur la terre. L'Empire Maure qui subsista plus long-temps que celui de Bagdad, vit prospérer davantage les lettres. N'oublions pas cependant que la grande liberté d'opi-

---

contre les Chrétiens, mirent souvent sur pied plus de deux cent mille hommes; ils entretenaient habituellement cent mille chevaux pour leur usage particulier ou pour le service de leurs troupes, et je ne sais trop si les Souverains de toutes les Espagnes et des deux Indes ont jamais été capables de plus grands efforts. L'expulsion des Maûres, réunie à celle des Juifs, a fait sortir, d'après les calculs de Campomanez, les cent mille familles les plus industrieuses du royaume. Des villes qui renfermaient auparavant deux à trois cent mille habitans, sont réduites aujourd'hui à vingt et à trente mille; la même dépopulation se remarque dans les campagnes. Les Maures cultivaient en Andalousie tous les fruits et les plantes de l'Afrique; ils entendaient parfaitement les irrigations; et tous les travaux que ce genre de culture exige et qui existent encore dans l'Espagne méridionale, sont à peu près leur ouvrage. Quant à la théorie de l'agriculture, les Espagnols sont aujourd'hui en arrière à cet égard, comme sur tout le reste; les Maures avaient au contraire un grand nombre de bons ouvrages d'économie rurale. Ebn Beithar avait écrit sur la médecine vétérinaire, un ouvrage estimable; *Casiri*, *l. c. I.* 280. Abou Mohamed Abdallah Lakhamita avait composé un traité d'hippiatrique et d'équitation, sous le titre de théâtre équestre. *Casiri*, *l. c. I.* 321. Jsâh ben Ali Hassa Asadita est auteur d'un traité complet de chasse et de fauconnerie, qui est surtout remarquable par les connaissances d'histoire naturelle qu'il renferme. *Casiri*, *l. c. I.* 321. On trouve des extraits étendus de plusieurs vétérinaires Maures, dans le grand traité d'agriculture d'Abou Zacharia Jahia ben Mohamed ben Ahmad. Cet auteur, en réunissant dans son ouvrage tous les travaux des agricoles Arabes, Chaldéens, Grecs et Latins, et en discutant ceux de leurs préceptes qu'il était convenable ou non, d'appliquer au sol de l'Espagne, a formé un Cours d'agriculture qui serait peut-être encore aujourd'hui, selon Casiri, le meilleur que les Espagnols pussent avoir.

nions dont jouissaient les Sarrasins Espagnols (104), et la tolérance extrême dont les Khalifes d'Occident faisaient profession, durent nécessairement favoriser les études. Abdérame I comptait un grand nombre de Chrétiens parmi ses sujets; et loin de les persécuter, il encourageait leurs mariages avec les Mahométans. Les Espagnols asservis conservaient au milieu des États Maures, leur religion, leurs églises, leurs juges; ils redoutaient même si peu

(104) La nation espagnole qui était alors la plus éclairée de l'Europe, est aujourd'hui la plus arriérée de toutes, sous le rapport des connaissances. L'Inquisition établie pour la destruction des Maures, a ruiné le commerce et l'industrie de l'Espagne, et n'y a pas été moins efficace contre les sciences. Jamais l'homme n'est plus avili, que lorsque l'ignorance superstitieuse est armée du pouvoir; et l'on prévoit aisément où peuvent en être les lettres, lorsque l'on est obligé de demander à un Jacobin la permission de penser et de lire. On peut, au reste, se former une idée de la liberté d'opinions dont pouvaient jouir les Espagnols, avant la révolution actuelle, par le fait suivant. En 1784 et 1785, une maladie épidémique dévastait Carthagène et Barcelone; la Cour expédia aux médecins de ces deux villes, l'ordre d'administrer aux malades, pour unique remède, le fameux opiate de Masdeval, médicament composé de quinquina mêlé à une grande quantité de tartre stibié. Le Conseil du Roi ignorait sans doute, et n'était point assurément obligé de savoir que ce remède se réduisait, par la décomposition du tartre stibié, à n'être que du simple quinquina; mais le docteur Masdeval, Premier Médecin, devait pousser son instruction plus loin, ou laisser au moins à ceux de ses confrères qui en savaient plus que lui, le soin de traiter leurs malades, comme ils l'entendraient. Les médecins de Carthagène et de Barcelone firent de vives représentations sur l'inefficacité du remède *commandé*, et sur le danger de proscrire les autres; pour toute réponse ils reçurent un ordre du Roi qui les soumit à l'Intendant de l'arsenal, et leur ordonna, sous peine de l'emprisonnement, d'agir conformément à ses instructions. Ils se plaignirent vainement de cette mesure, et après avoir vu que la soumission était leur seule ressource, ils consentirent enfin à prescrire l'opiate; mais ce n'était pas encore tout, on exigea d'eux qu'ils signassent une déclaration par laquelle ils reconnaissaient ce remède comme le plus efficace de tous, et le plus convenable au caractère de la maladie régnante.

cette férocité musulmane dont nous parlent quelques écrivains, qu'ils s'unirent souvent avec les vainqueurs, et que les Chrétiens de Tolède en prirent le nom de Muzarabes (105). Les Souverains Castillans et Mahométans contractaient souvent entr'eux des alliances. La Reine Égilone, veuve d'un roi Rodrigue, épousa publiquement, de l'aveu des deux nations, Abdelazès fils de Moussah. Benabad, Roi de Séville, avait donné sa fille en mariage, à Alphonse VI Roi de Castille; tandis qu'Alphonse V, Roi de Léon, avait marié la sienne au Roi de Tolède, Abdallah. Deux Princes Chrétiens, dépossédés de leurs États par Sanche de Castille, cherchèrent un asile dans les Cours Maures. Sanche qui était leur frère, les poursuivait avec acharnement ; et les Monarques Sarrasins, leurs ennemis naturels, les accueillirent de la manière la plus empressée. Plus tard, un Roi de Marok oubliant ses haines particulières, et ne songeant qu'à rétablir dans ses droits la nature outragée, replaça un Roi de Castille sur le trône d'où son fils l'avait chassé. La différence de religion n'empêchait donc pas toute communication entre les Chrétiens et les Maures. Cette différence n'était même ordinairement que le prétexte de leurs guerres, puisqu'ils se liguaient mutuellement pour accabler d'autres Chrétiens ou d'autres Maures leurs ennemis. C'est ainsi que dans une bataille que se livrèrent en 1010, deux

---

(105) Les Chrétiens de l'Afrique et de l'Espagne s'étaient soumis à la circoncision ; ils s'abstenaient même du vin et de la chair de cochon. On leur donnait le nom de *Muzarabes* ou d'Arabes *adoptifs*, parce que leurs usages civils et religieux les rapprochaient beaucoup de ceux des Musulmans. Tout le monde connaît l'histoire de la Liturgie Muzarabe qui, après avoir été condamnée par les Papes, et exposée aux épreuves du glaive et du feu, est encore en usage dans une chapelle de la Cathédrale de Tolède. *Fleuri. Hist. ecclés. XII.* 91. La langue des Sarrasins était devenue si familière aux Chrétiens Espagnols, que l'on fut obligé, dans le X siècle, de faire une version Arabe des Canons ecclésiastiques, à l'usage du Clergé Catholique des Provinces soumises aux Maures. *Casiri, l. c. I.* 547.

Rois Sarrasins à Albacara, on trouva parmi les morts un Comte d'Urgel et trois Évêques de Catalogne (106).

Les rapports des Chrétiens avec les Maures devinrent encore plus nombreux à l'époque de la décadence de l'Empire de ces derniers. Les provinces qu'ils avaient occupées et qui retombaient au pouvoir des Espagnols, conservaient toujours une partie de leurs anciens habitans, malgré les persécutions dont on les accablait. Le commerce des Maures avait étendu leurs relations en France, en Italie, et dans les états des Empereurs Grecs qui furent toujours les alliés des Khalifes de Cordoue et de Grenade. Ce commerce était immense pour le temps (107); car alors l'Espagne

---

(106) Ces trois Évêques étaient Arnolphe, Évêque de Vic; Accio de Barcelone et Othon de Gironne. *Mariana, Istoria general de Espanna. Madrid.* 1617. *I. l.* 8. *c.* 10.

(107) Les marchandises de l'Orient étaient connues en France sous le règne des premiers Carlovingiens, où déjà l'on faisait usage de quelques épiceries et de quelques parfums. L'Europe occidentale n'offrait, pour les vêtemens des Seigneurs les plus riches, que des étoffes grossières de laine ou de chanvre. Les laines fines, le coton, la soie appartenaient à l'Asie, à la Sicile et à l'Espagne méridionale; et, selon Éginhart, on en faisait un grand usage à la cour de Charlemagne. Au XII siècle, la Grèce était le seul pays de la chrétienté, qui eut des vers-à-soie et des ouvriers habiles dans l'art de teindre et de fabriquer les étoffes; les Arabes étaient encore plus avancés, et les Grecs du Bas-Empire ne faisaient guères d'autre commerce que celui d'entrepôt. Almeria et Lisbonne étaient les villes les plus célèbres pour les manufactures de soieries. En 1248, Ferdinand III trouva à Séville seize mille métiers occupés de ce genre de fabrication, qui employait à lui seul cent trente mille individus. Il s'était établi, malgré toutes les défenses de l'Église, dans les IX et X siècles, un commerce assez réglé entre les Mahométans de Sicile et les Chrétiens d'Italie. Chez ces derniers, l'animosité religieuse cédait à l'appât du gain. Long-temps même avant les Croisades, les Marchands de Venise et d'Amalfi avaient des relations de commerce avec les Arabes. Ils vendaient des esclaves aux Sarrasins d'Espagne et de Sicile, et en recevaient en échange des marchandises qu'ils répandaient ensuite dans le reste de l'Occident. *Marini, Istoria civile et politica d'ell' commerçio de' Veneziani. Venezia,* 1789. *I,* 206. *et suiv.*

méridionale était peut-être le pays le plus riche et le plus populeux de l'univers. Les mines d'or, d'argent, de fer, d'antimoine qui y étaient communes, étaient presque aussi les seules qui fussent exploitées. L'Espagne produisait les soies les plus belles : on en tirait déjà ces laines, qui font aujourd'hui l'honneur des fabriques françaises ; on pêchait du corail sur les côtes de l'Andalousie, des perles sur celles de la Catalogne. Les Juifs répandaient ces marchandises dans toutes les parties du monde connu; les ports de l'occident et du midi de l'Espagne appelaient les vaisseaux d'Europe et d'Afrique, et devenaient l'entrepôt du commerce de deux mers. Les Maures avaient donc toutes les facilités possibles pour introduire chez les Chrétiens, des connaissances que ces derniers avaient perdues et qu'ils ne pouvaient pas avoir recouvrées, ainsi que nous l'avons suffisamment établi dans les premières pages de ce discours.

Cependant les victoires des Espagnols affaiblissaient de jour en jour les Sarrasins. Déjà la croix triomphante couronnait, à Cordoue, le faîte de la grande Mosquée. Tolède, Saragosse, Lisbonne, Valence étaient au pouvoir des Chrétiens. Grenade même qui, après Cordoue, était devenue en Occident le chef-lieu de la religion Musulmane ; Grenade qui était le dernier asile des sciences, des beaux arts et de la galanterie des Maures, devait elle-même leur être enlévée. Long-temps avant cette époque, les Académies Arabes de l'Orient avaient perdu leur ancienne splendeur ; l'Empire des Khalifes était tombé sous le cimeterre des Turks, qui n'estimaient ni ne connaissaient les sciences : celles-ci semblaient donc devoir, encore une fois, disparaître de dessus la terre, avec le seul peuple qui les ap-

précìàt ; mais heureusement que les Chrétiens pouvaient alors recueillir le dépôt précieux qui échappait aux Arabes (108). Depuis la fin du X siècle, un grand nombre d'étrangers fréquentaient les Écoles Maures; les Maures eux-mêmes portaient quelquefois leurs connaissances chez leurs voisins. Les Juifs surtout, qui avaient à Tolède, à Cordoue, à Grenade et dans toutes les villes principales de l'Espagne, des Écoles particulières où la médecine était enseignée avec soin, ne contribuèrent pas faiblement à propager le goût des sciences. Par suite de cette fraternité qui unissait les Israélites de tous les pays, ils étaient alors comme les courtiers et les uniques agens du commerce du monde.

Nous avons déjà vu que la différence de religion et la haine réciproque des Chrétiens et des Mahométans, ne formaient pas un obstacle invincible à ce qu'ils communiquassent souvent entr'eux. Leurs intérêts politiques les avaient unis plusieurs fois; les sciences les rapprochèrent plus souvent encore. Les Chrétiens Espagnols négligeaient l'étude de leur langue, celle même de leur religion, pour s'attacher uniquement à entendre les auteurs Arabes. Alphonse-le-Grand, Roi des Asturies, avait chargé deux savans Musulmans de l'éducation de son fils Ordogno. Sanche-le-Gros, Roi de Léon, attaqué d'une maladie grave, s'était rendu sans hésiter à Cordoue, pour se confier aux médecins d'Abdérame son ennemi; et Sanche guéri était revenu dans ses États. Les Maures, après la perte de Cordoue, se trouvaient encore si supérieurs aux Espagnols dans tout ce qui tenait aux sciences, qu'Alphonse X, Roi de Castille, avait eu recours à deux Arabes de Tolède, pour lui aider à rédiger ses tables astronomiques.

---

(108) *Litterarum a multis retrò sæculis in Europâ pœnè extinctarum instauratio, plurima præsertim in rebus medicis præclare inventa et accuratæ in disciplinis mathematicis observationes, Arabibus omninò debentur; unde tot inter illos Philosophi, Medici, Mathematici præstantissimi claruere. Casiri, l. c. I.* 239.

Quelque temps après, Roger, Roi de Sicile, désirant un ouvrage dans lequel on pût apprendre à la fois, la géographie ancienne et la géographie moderne, ne trouva, tant chez les Grecs que chez les Latins, personne en état de l'écrire; et ce fut Essouph Assakali qui s'en chargea. Dans le XI siècle, tout ce que la Chrétienté possédait d'hommes instruits, s'était formé dans les Écoles des Sarrasins (109). Herman Contractus y avait puisé les connaissances qui en firent une des lumières de l'Église vers le milieu de ce même siècle. Adélard, moine de Bath, Daniel Morley, Aiton, Évêque de Vic, Lupit de Barcelone, Campano de Novarre, qui ont publié divers ouvrages de mathématiques et d'astronomie, avaient étudié chez les Arabes. Gérard, de qui nous avons une traduction complète de Galien, avait quitté Crémone, sa ville natale, pour s'instruire auprès des Maures de Tolède, chez qui il passa ensuite presque toute sa vie. Constantin l'Africain, ce Moine qui rendit le Mont-Cassin si fameux, avait passé trente-neuf ans dans les Écoles Asiatiques, et lorsqu'il rapporta dans son pays les résultats de tant de travaux, il fut poursuivi comme magicien et obligé de prendre la fuite, pour échapper à la mort (110). C'était aussi des Sarrasins Espagnols (111) que Gerbert avait reçu les connaissances qui lui acquirent tant de célébrité, et qui l'élevèrent successivement aux Archevêchés de Rheims, de Ravenne, et enfin au trône pontifical qu'il occupa sous le nom de Sylvestre II. Mais tel était l'étrange aveuglement de ces temps! Le caractère sacerdotal, la dignité papale ne

(109) *Muratorii, Antiquit. ital. medii ævi. Mediol.* 1740. *III.* 932.

(110) Le savant auteur de l'histoire de l'anatomie, Paris. 1770. I. 170, s'est trompé, en disant que Constantin fut tiré de son couvent, pour être Pape, sous le nom de Victor III; car il n'est personne qui ne sache que ce dernier était l'Abbé Désiré du Mont-Cassin, l'un des hommes les plus savans de ce temps.

(111) *Trithemii, Chronicon Hirsaug. S. Gall.* 1690. *I.* 135. *Ademar. Chronicon, apud Labbe nov. Bibl. Mss. II.*

purent garantir Gerbert de l'accusation de magie, qui était alors encourue par tous ceux qui manifestaient quelque talent (112). A cette époque, les Chrétiens appliquaient, en général, ce nom de magie, à tout ce qu'enseignaient les Juifs et les Maures; on proscrivait donc comme magiciens, tous ceux à-peu-près qui savaient quelque chose.

Au milieu de ces persécutions livrées au savoir, il fallait donc des interêts bien puissans, pour qu'on osât encore se vouer à l'étude. Celle de la jurisprudence suppose des lois qui n'existaient point encore; aux yeux des peuples barbares, les sciences mathématiques ne présentent que des idées oiseuses, et les belles-lettres sont de nul intérêt; mais à toutes les époques de leur civilisation, les hommes sentent le prix de la médecine, et les secours qu'elle présente, ne durent jamais être mieux appréciés qu'à l'époque dont nous parlons, lorsque l'Europe était en proie aux maladies les plus cruelles. Depuis long-temps la renommée proclamait les succès des médecins Arabes dans le traitement des maladies. Les cures qu'ils opérèrent jusques dans les pays soumis au christianisme, annonçaient l'existence d'une médecine, autre que celle qui guérit avec des miracles; les Moines qui demeuraient toujours la partie la plus éclairée des nations, furent les premiers à reconnaître cette vérité. Les disciples de S. Benoît surtout, qui, à toutes les époques de leur existence, ont rendu de si

---

(112) Gerbert ouvrit à Rheims l'école la plus fameuse que l'on eut encore vue chez les Français. *Mabill. ann. ord. S. Bened. L. n.°* 71. De la place de scholastique de cette école, il parvint à la première dignité ecclésiastique, par son seul mérite et son profond savoir, *propter summam philosophiam. Labb. Conc. IX.* 755. L'évêque Othon qui vécut peu de temps après Gerbert, n'a pas craint cependant d'assurer que ce dernier n'obtint le pontificat que par des moyens affreux, et que n'étant que simple moine, il avait quitté son monastère pour se donner entièrement au diable, sous la condition d'en obtenir tout ce qu'il désirerait. *Hug. Flaviniacensis, chron. Virdun. Labb. nov. Bibl. Mss. librorum I.*

grands services aux lettres (113), s'occupèrent sérieusement de l'étude de notre art dans les XI et XII siècles (114). Dès l'instant même de leur institution, ces religieux s'étaient consacrés à la copie des manuscrits; et en transcrivant le petit nombre de ceux qu'ils pouvaient se procurer sur la médecine, ils devaient avoir pris déjà quelque teinture de cette science; l'esprit de leur règle était d'ailleurs, qu'ils soignassent les malades et qu'ils priassent pour leur guérison. Tout semblait donc se réunir chez les Bénédictins, pour les engager à l'étude de notre art salutaire; et le Mont-Cassin qui avait vu jusques alors tant de guérisons miraculeuses, eut à son tour les premiers médecins de la chré-

---

(113) Il faut être bien étranger aux lettres, pour ignorer ce qu'elles doivent à la célèbre congrégation de S. Maur. Les membres de cette société s'étaient emparé des branches les plus arides, j'oserai même dire les plus dégoûtantes de la philologie, de l'histoire, de tous les travaux, en un mot, qui exigent le plus de labeur, en promettant le moins de gloire. Nous devons, en effet aux Bénédictins, presque tout ce que nous savons sur les antiquités du moyen âge, et selon toutes les apparences, nous ne saurons point ce qu'ils n'ont pas eu le temps de nous apprendre. Si le voyageur qui parcourt les campagnes fertiles où se trouvaient naguères les Abbayes de l'ordre de S. Benoît, se rappelle que là même où il voit des moissons superbes et des prairies riantes, il n'y eut à une certaine époque que des rochers arides et des marécages infects, et que tous ces changemens sont dus aux disciples de cet homme célèbre; il leur vouera, sans doute, un juste tribut d'éloges, tout en reconnaissant que les progrès du commerce et de l'industrie ont nécessité la suppression des ordres monastiques; mais ce ne sera pas sans un respect mêlé de crainte, qu'il pénétrera dans les modestes cellules qui furent l'asile des Mabillon, des Dacher, des Ruinart, des Thuylier, des Clément, des Rivet, etc. etc., et si quelques regrets se présentent alors à sa pensée, la philosophie les pardonnera sans peine, en faveur de ce que tous ces illustres Religieux ont fait pour le progrès des lumières. On peut voir les idées qui ont été publiées sur cette matière, par un agriculteur aussi philosophe que savant. Géorgiques françaises. Paris. 1804. II. 71. et suiv.

(114) *Kurt Sprengel*, *l. c.* *II.* 464. 467.

tienté occidentale qui aient exercé leur profession d'une manière rationnelle (115).

Les cures opérées à Salerne par les reliques de S.te Suzanne, de S.te Thècle, de S.te Archelaïs, martyres, et surtout, par celles de S. Mathieu (116), n'avaient pas rendu cette ville moins fameuse, que le Mont-Cassin ne l'était lui-même depuis les miracles de S. Benoît. Les relations commerciales de Salerne, sa position avantageuse et le voisinage où elle était d'Amalfi, y attiraient en outre un grand nombre d'étrangers, et pendant le cours du X siècle, on y vit une affluence prodigieuse de malades. Rien ne fait cependant présumer que la médecine y fût déjà l'objet d'un enseignement régulier; et selon toute apparence, les moyens surnaturels y étaient encore à peu près les seuls, dont on fit usage dans la pratique. Ce n'est guères que vers les premières années du XI siècle, que l'on peut raisonnablement assigner l'établissement du Collége de médecine de Salerne, considéré comme corps enseignant (117). Quelques historiens, il est vrai, en font remonter l'origine beaucoup plus haut. L'Université de Salerne, comme celle de Paris et celle de l'ancienne capitale des Lombards, manifeste la prétention d'avoir été fondée par Charlemagne, qui dut cependant prendre toujours un assez mince intérêt à une ville située hors de son Empire. Mais l'opinion que ce grand Monarque avait laissée de lui, était telle dans le moyen âge, qu'on lui attribuait tout ce qui sortait un peu des voies ordinaires. Nos ancêtres faisaient ainsi à son égard, ce que les Orientaux font encore pour Alexandre,

---

(115) *Ugonii, de dignitate ac prœstant. Reipubl. Casinens. apud Grœv. et Burm. Thesaur. antiquit. IX. p. I.* 327. *Giannone, istoria del regno di Napoli. Venezia.* 1766. *II.* 91.

(116) *Romuald. chron. Salernitanum, apud Muratori Scriptores rerum Ital. VII.* 162. *Mazza, urbis Salerni hist. apud Grœvii et Burm. Thes. antiquit. IX. P. IV.* 17-18.

(117) *Ackermann, inst. hist. medic. Norimb.* 1792. 338. 339. *Ejusdem histor. studii medici Salernitani. Stendal.* 1790.

et ce que nous pratiquons nous-mêmes quelquefois envers les Romains.

La fondation de l'Université de Salerne, d'après une chronique très-ancienne, est due à quatre médecins, dont l'un était Sarrasin, l'autre Juif, le troisième Grec et le dernier Napolitain ; ces médecins se réunirent pour enseigner la médecine, et ils professèrent à la fois en Arabe, en Hébreu, en Grec et en Latin, pour s'accommoder aux besoins de leur auditoire (118). Si le témoignage de ce Chroniqueur n'est pas admissible dans toutes ses parties, il sert du moins à prouver, que dans les temps reculés, il y avait eu à Salerne, des médecins de ces différentes nations. Quoiqu'il en soit de ses premiers commencemens, cette École qui a été la première Université chrétienne, ne paraît avoir joui d'une réputation méritée que vers l'année 1050 (119), époque à laquelle parurent Gariopont et Constantin l'Africain. A peu près dans le même temps, Roger, Roi des deux Siciles, introduisit dans ses États les réglemens qui étaient en vigueur chez les Arabes pour l'exercice de la médecine (120).

(118) *Mazza. l. c.* 63.

(119) Les Arabes étaient, dans ce temps, maîtres de la Sicile et de l'Espagne ; ils avaient formé à différentes reprises, des établissemens dans la Pouille, sur le Mont-Gargano, à Bari, à Pozzuoli et à Salerne même ; *Muratori, annali d'Italia. Roma.* 1753. *VI.* 23 et suiv. Cette dernière Ville faisait un grand commerce avec les Sarrasins ; Amalfi qui était située à très-peu de distance dans l'O. de Salerne, répandait dans tout l'Occident, les denrées et les productions manufacturées de l'Orient. Au moyen de ces communications fréquentes, les connaissances des Arabes s'introduisirent peu à peu en Sicile et dans le Duché de Salerne. *Giannone. l. c.* 94. Les Chrétiens Latins apprirent alors des Musulmans tout ce que ceux-ci tenaient eux-mêmes des Grecs, c'est-à-dire, la philosophie d'Aristote, la médecine et les mathématiques ; car ils firent aussi peu de cas de la littérature des Arabes, que ceux-ci en avaient fait eux-mêmes des poètes et des historiens Grecs, pour lesquels les Orientaux professèrent toujours le plus profond mépris.

(120) Ackermann a donné l'histoire de ces réglemens, dans une dissertation importante, *Erlaeuterung der wichtigsten medicinal Gesetze*, qu'il

Ces réglemens augmentèrent la considération dont jouissaient déjà les médecins de Salerne, qui publièrent bientôt le fameux code hygiététique qui porte leur nom. Ils s'occupèrent aussi de traduire en latin les ouvrages des médecins Arabes, et les traductions même que ceux-ci avaient faites des médecins Grecs; versions qui ont été si long-temps en usage, et qui tout infidèles qu'elles sont, ont eu cependant l'avantage d'avoir donné le désir de rechercher et de connaître des originaux qui, sans ces traductions, eussent peut-être été perdus sans ressources.

Des circonstances analogues à celles qui avaient amené l'établissement de l'école de Salerne, firent naître un peu plus tard, celle de Montpellier. Ces deux villes, situées dans la position la plus riante (121), toutes deux environnées d'une plaine qui se termine au midi par la mer et au nord par un amphithéâtre de collines couvertes dans toutes les saisons d'herbes odoriférantes et de plantes médicinales, semblaient devoir être le patrimoine naturel de la médecine et le séjour éternel de la santé. D'un autre côté, l'Église de Notre-Dame des Tables de Montpellier, dont l'origine remonte à celle de la ville elle-même, jouissait depuis long-temps du privilège de faire des cures

---

a insérée dans le troisième volume du recueil publié par Pyl, sous le titre suivant: *Repertorium für die oeffentliche und gerichtliche Arzneywissenschaft. Berlin.* 1790. Mais Ackermann et le savant Sprengel lui-même, ont commis une erreur, en parlant des constitutions accordées à l'École de Salerne, par Frédéric II; car il est évident que cet Empereur ne pouvait pas donner des lois à des contrées dont il ne fut jamais le maître.

(121) On pourrait appliquer avec raison à l'une et à l'autre de ces Villes, les vers dans lesquels G. Apullus n'a voulu célébrer que Salerne:

Urbs. . . . . non est hâc delitiosior urbe,
Frugibus, Arboribus, vinoque redundat et unde
Non tibi poma, nuces, non pulchra palatia desunt;
Non species muliebris abest, probitasque virorum.

Polyc. Leyseri, Hist. Poëtarum. L. III. 267.

miraculeuses (122); fait qui, tout étranger qu'il paraisse au sujet dont nous nous occupons, put cependant contribuer à décider l'emplacement de l'Université la plus ancienne de la France. Cette cause ne peut cependant être regardée que comme très-accessoire; l'Occident se trouvait alors, bien plus que de nos jours, sous la dépendance commerciale de l'Orient, et cette dépendance devait assurer la civilisation de l'Europe, par les rapports qu'elle établissait avec des peuples plus éclairés, que nous ne pouvions l'être. C'est donc au commerce, dont il était au XI siècle un des centres principaux, que Montpellier a dû l'établissement de son École célèbre, commerce qui attirait de toutes parts les Juifs et les Sarrasins (123), les

---

(122) De l'église et des miracles de Notre-Dame des Tables. 1. et suiv., *imprimé à la suite* de Gariel, Idée de la ville de Montpellier. 1665.

(123) Les rapports des Sarrasins avec les habitans de Montpellier devaient être d'autant plus nombreux à l'origine de cette ville, qu'un grand nombre de ses habitans étaient des Espagnols qui avaient habité parmi les Maures, et que les privilèges de Louis-le-Pieux avaient attirés en France. *Duchesne Hist. Franc. script. II.* Au XI siècle, les Sarrasins occupaient encore une grande partie des provinces espagnoles les plus voisines de la France; ils n'avaient été chassés de leurs possessions en Provence, que vers l'année 973. Ils apportaient à Montpellier tous les objets de leur commerce, et surtout les laines dont on fabriquait les draps mentionnés dans le testament de Guillaume fils d'Ermengarde, sous le nom de *Panni de Montepessulano.* Malgré les croisades prêchées contre eux, ils continuèrent d'y aborder dans le XII siècle, ainsi que le prouve le traité conclu en 1185, entre le Seigneur de Montpellier et l'Évêque d'Agde, traité dans lequel celui-ci promet « à Guillaume et à toute la communauté de Montpellier, de recevoir tous » les marchands Chrétiens et Sarrasins qui viendront à Agde à raison du » commerce ». D'Aigrefeuille, Hist. de Montpellier, 1737. I. 44. Cette ville avait depuis long-temps des foires et des marchés fameux; elle faisait, par le port de Lattes, un grand commerce avec toutes les côtes de la Méditerranée. Benjamin de Tudèle, l. c. 7, rapporte que « les marchands » Iduméens et Ismaëlites (Chrétiens et Sarrasins) y venaient de toutes » parts pour le négoce, et qu'on y accourait d'Algarbe, de Lombardie, » du royaume de Rome la grande, de toute la terre d'Égypte, du pays

seuls, qui entendissent encore la médecine. Ces derniers, en se fixant dans notre ville, y devinrent assez accrédités, pour que les Souverains qui craignaient l'influence que pouvaient leur donner leurs richesses, aient défendu à plusieurs reprises de les élever à la Bailie, qui était la première magistrature (124). Cette défense eut également lieu à l'égard des Juifs qui, déjà très-nombreux dans la Gaule Narbonnaise depuis la proscription de Wamba (125), le devinrent bien davantage, lorsque les persécutions des Khalifes de l'Orient les eurent forcés de se réfugier dans les provinces méridionales de la France et de l'Espagne (126). Confondus depuis long-temps avec les

---

» d'Israël, de la Grèce, de France, d'Angleterre, et de toutes les langues » et nations qui se trouvent aux environs de Gènes et de Pise ». Le commerce maritime que Montpellier partageait alors avec Arles et Marseille, était donc considérable; Guillaume, à son retour de la terre sainte, avait établi pour en avoir la direction, des magistrats particuliers, connus sous le nom de Consuls de mer; et il avait ordonné de les choisir *de sapientioribus, legalibus et opulentioribus civibus*. D'Aigrefeuille, l. c. I. 13. Dans le XII siècle, les Négocians de Montpellier se trouvaient si nombreux dans le Levant, qu'ils furent en état de résister à ceux de Marseille, qui voulaient assujétir toutes les villes de France à leur consulat. Ruffi, Hist. de Marseille. 1696. 153. Vers le même temps, les richesses de la première de ces villes étaient passées en proverbe; Sordello de Mantoue, ce Troubadour qui, dans le VI chant du *Purgatorio*, apostrophe l'Italie avec tant de véhémence, dit en parlant de Pierre Vidal: « si j'attrappe ce mauvais dis» coureur, tout l'or de Montpellier ne le garantira pas de mes coups, en » eût-il autant de marcs, qu'il y a de cailloux à la Crau ». Millot, Hist. littér. des Troubadours. 1774. II. 90.

(124) *Gariel, series Prœsulum Magaloneus. 1665. in vitâ Ricuini II.*

(125) D'Aigrefeuille, l. c. II. 4.

(126) S. Grégoire, *Epist. XLVII. l. II*, nous apprend que les Juifs étaient en très-grand nombre à Marseille et à Arles, dans les premiers siècles de l'Église. Au XI, ils avaient des synagogues dans toutes les villes principales et dans plusieurs villages du Languedoc et de la Provence. Pitton, dans ses annales de l'Église d'Aix, Lyon. 1668., parle des synagogues de Tarascon, d'Arles, d'Aix, d'Apt, de Digne, de Forcalquier, de Draguignan,

Musulmans, les Juifs multiplièrent encore leurs rapports avec les Maures Espagnols, qui les employaient à l'approvisionnement de leurs armées et au débit de leurs marchandises. Cette époque fut réellement celle des lumières, pour la nation Israëlite; elle ne négligea dès-lors aucune des connaissances qui étaient enseignées dans les Écoles des Arabes. Plusieurs auteurs Hébreux ont écrit dans la langue de ces derniers; tous au moins en ont eu une connaissance parfaite (127). C'est-là que les Poètes Juifs Espagnols, depuis la perte de la poétique sacrée, ont pris la rime, la mesure de leurs vers et à peu près toutes les règles de leur poésie (128); plusieurs Rabbins de ce

---

d'Hyères, de Salon, de Chateaurenard, de Graveson, de Malaucène, de S. Remy, de S. Maximin, de Lambesc, de Pertuis, d'Istres, de Cadenet, de Tretz, etc.; et des tributs en poivre que les Juifs de ces synagogues étaient tenus de payer aux Evêques d'Aix, d'Arles et d'Avignon, pour jouir de certaines franchises. Marseille seule renfermait deux synagogues considérables et deux hôpitaux juifs connus sous les noms de *Sarrac* et de *Mahhor;* ces hôpitaux étaient entretenus par des aumônes et administrés par des recteurs que les anciens titres appellent *Probi Eleemosynæ Judæorum.* Ruffi, Hist. de Marseille, 307 - 308. La synagogue d'Arles était très-considérable; celle de Manosque était des plus riches, puisque Colomby, *de Rebus gestis Valentinorum et Diensium Episcoporum. Lugd.* 1638. 506., nous apprend que sur dix-huit parties du territoire de cette ville, les Juifs à eux seuls en possédaient dix. En Languedoc, les synagogues de Toulouse, de Carcassonne, de Narbonne, de Béziers, de Montpellier, de Lunel et de Beaucaire étaient les plus considérables. Benjamin de Tudèle qui les avait visitées en 1160, rend compte de l'état où elles se trouvaient à cette époque; il dit, en parlant des Juifs de Montpellier, « qu'il y en a parmi » eux d'extrêmement riches; » ils devaient l'être, à en juger du moins par les impositions que l'on levait sur eux et qui paraissent avoir fait l'une des meilleures portions du revenu des Seigneurs de cette ville. D'Aigrefeuille, l. c. I. 31-39. Dans tous les pays que Benjamin avait parcourus, la plupart des manufactures étaient entre les mains des Juifs qui jouissaient même dans quelques-uns, du privilége exclusif de teindre les étoffes. Benjamin, l. c. 86.

(127) Voyez note XIII.

(128) Voyez note XIV.

temps se sont même montrés savans dans la langue grecque. A cette époque, les descendans d'Israël ne pouvaient donc ressembler nullement à ces hommes avilis par une longue oppression, et dont le nom rappellera l'idée de la défiance, de la bassesse et de tous les gains illicites, tant que les institutions conçues par le GÉNIE qui préside à nos destinées, n'auront pas corrigé leurs habitudes anciennes, et changé entièrement leurs mœurs.

Dans les siècles dont nous venons de parler, les Juifs étudièrent particulièrement la médecine, qui était pour eux une source de considération, de richesses, et qui leur ouvrait d'ailleurs l'entrée de tous les pays où les attirait le négoce. Leurs médecins ont été pendant long-temps en honneur; la réputation dont ils ont joui, était même devenue si grande, que l'on a cru, à une certaine époque, que pour bien faire la médecine il fallait être d'extraction hébraïque (129); préjugé qui existait

---

(129) Huarte, dans son *Examen de ingenios para las sciencias*. 1593. 167 et suiv., cherche à expliquer par des théories galéniques, pourquoi les Juifs apportent plus de dispositions que les autres peuples, à l'étude de la Médecine. Mais ce fait est-il bien constaté, et peut-on raisonnablement inférer autre chose des expressions d'Huarte, sinon que les médecins Juifs avaient été célèbres et très-nombreux? Exclus de toute espèce d'emplois dans les États chrétiens, les Juifs se livrèrent à l'étude et à la pratique de la Médecine. Ils s'y rendirent si habiles, que bientôt on ne put se passer d'eux; on les appelait de toutes parts; ils acquéraient beaucoup d'autorité avec des richesses immenses; et l'on peut dire avec raison, qu'il a été une époque où ils ont eu, pour ainsi dire, entre leurs mains, la vie de tous les Chrétiens de quelque distinction. Malgré les défenses des Conciles, la plupart des Souverains des XIII et XIV siècles, n'avaient auprès d'eux que des médecins Juifs. Nostradamus rapporte dans son Hist. et Chroniq. de Provence, 1624. IV. 472. qu'il « y avait en 1369, dans la ville d'Arles, » un Hébrieu très-excellent, appelé Bendich Ahin, et parce qu'il faisait » profession ez sciences mathématiques, et qu'il était très-sçavant aux » langues Arabe, Grecque et Latine, il mérita d'être aux gages et à la » suite de la Reine Jeanne; et après avoir été reconnu prud'homme loyal » et de longue main expérimenté en l'art de Médecine, d'être retenu pour » un de ses médecins ordinaires, aux gages accoutumés, si bien que S. M.

encore, lorsque la nation Israëlite n'était plus distinguée que par son ignorance. Les Juifs du Languedoc, rapprochés des états Maures par de moindres distances et par des rapports multipliés d'intérêt, durent affluer dans leurs Écoles, quoiqu'ils eussent en France même, plusieurs Académies fameuses; mais ces Académies, dans lesquelles se sont formés tant de savans Rabbins, n'étaient sans doute consacrées qu'à s'instruire dans la Loi. Ceux de ces Rabbins qui cultivèrent les sciences, les avaient étudiées dans les Écoles d'Espagne, d'Afrique ou d'Asie; car si l'enseignement de la médecine, science dont les Juifs furent presque les seuls dépositaires chez les Chrétiens, depuis le IX jusqu'au XIII siècle, avait eu lieu dans les Académies de Narbonne (130)

» par patentes excellentes, exempta royalement lui et sa postérité, de toute » charge et imposition judaïques ». Le bon Roi René avait toujours auprès de sa personne, des médecins Juifs qui lui témoignaient beaucoup de fidélité, et avaient un grand pouvoir sur son esprit. « Il y avait, dit encore » le même Nostradamus, l. c. VI. 618., en la ville de S. Maximin, un homme » Hébrieu très-sçavant et renommé en la science de Médecine, grand et » célèbre philosophe, nommé Abraham Salomon, lequel, au moyen de son » haut sçavoir, quelque Juif qu'il fût, ne s'était pas peu acquis de crédit » envers les plus grands de son temps, singulièrement envers René qui n'en » faisait pas peu de cas. . . . et qui voulut que pour le mérite de sa doc- » trine et la longue et certaine expérience dont il était recommandé, l'Hébrieu » fut à l'avenir franc et déchargé de toute imposition judaïque ». Ce Souverain permit aux Juifs établis dans ses États, de pratiquer la Médecine, de faire le commerce, d'être péagers, *clavaires*, procureurs fiscaux des châteaux des Seigneurs et Gentils-hommes du pays, et d'exercer enfin toute espèce de métier ou de profession, de tenir leurs assemblées et de remplir tous les autres devoirs prescrits par leur religion, sans qu'ils pussent éprouver d'empêchement d'aucune espèce.

(130) « Narbonne, dit Benjamin de Tudèle, l. c. 5, est une des plus » célèbres villes par rapport à la Loi, et c'est de-là que celle-ci s'est ré- » pandue dans toutes ces contrées ». Benjamin veut dire par-là que la synagogue de Narbonne était célèbre par les Rabbins qui y avaient enseigné; on sait que le jugement de cette synagogue prévalut sur celui de toutes les autres assemblées juives de France, dans la dispute qui s'éleva au sujet des livres de Moyse fils de Maimon.

et de Lunel (131), qui tenaient alors le premier rang parmi celles des Hébreux, cet enseignement s'y serait perpétué. On le vit, au contraire, s'établir dans une ville où le voisinage de ces Écoles devait répandre le goût de l'instruction, et dans laquelle les marchands Juifs et Sarrasins étaient en grand nombre. Montpellier, sous le double rapport de son industrie et de ses richesses, offrait beaucoup d'avantages aux médecins des deux nations; car, s'il est vrai de dire que le commerce est toujours l'enfant des arts et des sciences, convenons aussi que souvent il en a été le soutien, parce qu'il élève et étend l'esprit, tant par l'aisance qu'il procure, que par les nouvelles idées qu'il fait naître (132).

Une même obscurité couvre les premiers temps des Universités de Montpellier et de Salerne. Ici du moins les voyages de plusieurs Princes Croisés qui venaient dans cette ville pour y rétablir leur santé, précisent l'existence de son École; mais pour nous, il n'existe aucun document de ce genre. Plusieurs auteurs du XII siècle, rapportent seulement que, de leur temps, les étrangers venaient en grand nombre à Montpellier, les uns

---

(131) « Il y a à Lunel une sainte congrégation d'Israëlites qui s'exercent » jour et nuit, dans la Loy. C'est là qu'a enseigné Messulan, notre maître, » ce grand Rabbin de glorieuse mémoire, qui y a cinq fils très-illustres » par leur sagesse, aussi bien que par leurs richesses. . . . Outre ceux-là, » on y voit encore R. Moyse Gisso, R. Samuel le chantre, aussi bien que » R. Salomon le sacrificateur et R. Judda le médecin, fils de Tibbon Es- » pagnol ; ils nourrissent et enseignent tous ceux qui viennent chez eux » des pays éloignés, pour s'instruire dans la Loy. On leur fournit gra- » tuitement tout ce qui leur est nécessaire pour la nourriture et pour le » vêtement, tant qu'ils vont au collége ». Benjamin de Tud., l. c. 8-13.

(132) Il est assez remarquable qu'à l'époque de la prise de Constantinople par les Turks, ce soit encore les négocians Vénitiens, Pisans, Toscans et Lombards, qui aient présidé à la renaissance des études classiques et du bon goût, en accueillant et appelant auprès d'eux les savans Grecs qui fuyaient devant le sabre Ottoman. *Heeren, Geschichte des Stud. der griesch. und. rœmisch. Literatur. I.* 297.

pour y trouver la santé qu'ils avaient perdue, les autres pour y puiser l'instruction dont ils étaient avides (133). On peut ainsi établir que, long-temps avant l'époque à laquelle ces écrivains ont vécu, cette ville possédait déjà de célèbres médecins ; car alors les communications étaient difficiles et rares, et la renommée des évènemens même les plus importans ne pouvait s'établir qu'à la longue. L'existence de notre École semble donc remonter vers le milieu du XI siècle, et cette présomption se confirme de plus en plus, par l'Histoire de la fondation de l'ordre hospitalier du S. Esprit. Les chevaliers de cet ordre ne prenaient point la prêtrise; ils s'occupaient uniquement de soigner les malades; et dans tous les pays où ils ont existé, ils ne se sont jamais éloignés du but de leur institution. Ils furent fondés à Montpellier vers l'année 1070, et l'hospice de malades-pauvres qu'ils ont eu dans cette ville, paraît avoir été le premier hôpital établi chez les Chrétiens occidentaux (134). Ils est même assez probable que ces chevaliers hospitaliers ont exercé la médecine, dans le principe de leur institution. Peut-être même que l'intention de leur Fondateur avait été qu'ils la pratiquassent, tant pour éloigner les Ecclésiastiques d'une occupation qui les détournait de leurs devoirs, que pour enlever aux Juifs et aux Maures, une profession qui leur assurait un trop grand crédit. Si tel a été le but de ces Religieux, leur conduite est du moins plus généreuse que celle de ceux qui, dans les siècles suivans, forcèrent des Princes faibles à persécuter les médecins Juifs, et extorquèrent auprès des Papes, des excommunications en forme

---

(133) *Bernardi*, *Epist. CCCVII*, *inter Opera. Paris.* 1690. 289. *Cœsarii*, *monachi*, *illustrium Miraculorum et Historiarum libri*, cités par Astruc, Histoire de la Faculté de Médecine de Montpellier, 1767. 10. *J. Saresburiensis Episc. Carnot. Epistolœ. Paris.* 1613. 4.

(134) Hélyot, Hist. des ordres monastiques, Paris, 1731. II. 195 et suiv. *Moehsen*, *Comment. de medicis equestri dignitate ornatis. Berol. sine anno.* 25 et suiv. Gaultier, Abrégé de l'Histoire des Frères hospitaliers de l'ordre du S. Esprit. Paris, 1653.

contre tous ceux qui les emploieraient (135). Les médecins de Montpellier ne furent pas à l'abri de ce genre de vexations ; il semble même qu'elles avaient produit de funestes effets, lorsque l'un des Seigneurs de cette ville crut devoir y remédier, en permettant l'exercice de la médecine à tous ceux qui en seraient capables, de quelque pays et de quelque religion qu'ils fussent (136).

Les Universités de Salerne et de Montpellier ont une origine commune dans les Académies Arabes. Ces deux Écoles n'ont d'abord enseigné que la médecine ; elles ont été les premières, et pendant long-temps les seules à le faire dans tous les états Chrétiens. Toutes deux ont conféré les degrés, d'après les formes usitées chez les Nestoriens et chez les Arabes ; dans l'une et dans l'autre, plusieurs idiomes différens paraissent avoir été

---

(135) *Judœi et Saraceni Christianis in publicis prœficiuntur officiis. . . . . universis Ecclesiarum Prœlatis, sub interminatione divini judicii, prœcipimus et mandamus ut Sanctorum Patrum statuta super hoc edita, per excommunicationis sententiam et aliarum pœnarum appositionem, faciant inviolabiliter observari. Conc. Palentinum, XXI. apud Hard. Concil. VII.* 1479. Le LXIX Canon du Concile d'Avignon, tenu en 1337, est encore plus précis à l'égard de cette défense, et nous le rapporterons ici, parce qu'il fournit une nouvelle preuve de la confiance dont jouissaient alors les médecins Juifs : *Item quia inter Christianos, non sine Catholicœ fidei opprobrio, adeo invaluit perniciosus abusus ut. . . . . . ad ipsos Judœos qui se Physicos vel Chirurgos asserunt, pro medicamentis, imo verius documentis indifferenter recurrant. . . . . Idcirco nos. . . . . . statuimus et etiam ordinamus ut nullus Christianus, cujusvis sexus, status, conditionis aut dignitatis existat, in infirmitate sua vel alias, Judœum quemquam Physicum vel Chirurgum, medicamen sive curam recipiendam ab eodem, adeat, requirat vel requiri faciat; nec etiam ipsius Judœi ad eum sponte venientis, percipere audeat per se vel alium. . . . . . Interdicentes pari modo Judœis utriusque sexus, ut in curandis infirmitatibus Christianorum, nullatenus se audeant immiscere. Conc. Hard. VII.* 1634.

(136) *Mando, volo, laudo atque concedo in perpetuum, quod omnes homines quicumque sint, et undecumque sint, sine aliquâ contradictione regant Scholas de Physicâ in Monte Pessulano.* Ordonn. de Guillaume, Seigneur de Montpellier, donnée en 1180. D'Aigrefeuille, l. c. II. 342.

employés à la fois dans l'enseignement. A Salerne, les Grecs avaient peut-être besoin d'un professeur qui parlât leur langue; à Montpellier ce professeur eût été rarement entendu (137). La langue ordinaire dans l'École de Salerne, qui était constituée davantage selon les Rits ecclésiastiques, devait être la latine. Les médecins de Montpellier qui par les Juifs, venaient directement des Arabes, durent se servir de l'Hébreu et surtout du Provençal, qui était déjà en usage dans les actes publics et dans des traductions d'auteurs Arabes, qui sont du XII siècle et peut-être de la fin du XI. Dans cette dernière ville, les besoins du commerce et l'affluence des Maures, rendaient leur langue très-répandue, et il serait possible qu'on s'en fut servi dans les leçons publiques. Au XIII siècle, elle devait y être encore d'un usage assez général, pour avoir décidé l'établissement du Monastère le plus ancien de l'ordre de S. Dominique (138). Ces moines qui, par leur institution, s'occupaient de convertir les Musulmans, apprenaient leur

(137) Les Grecs partageaient cependant encore à cette époque quelques-uns des bénéfices du commerce, avec les Juifs et les Sarrasins. On voit par les chartes manuscrites des Abbayes de S. Victor et de Montmayour, qui sont aujourd'hui déposées dans les superbes archives du département des Bouches-du-Rhône, que les Grecs établis à Marseille et à Arles, pendant les IX, X et XI siècles, payaient certains droits à ces deux Monastères. On avait même vu en 1044, une communauté de Moines Grecs s'établir à Auriol près de Marseille. Au milieu du XI siècle, les Grecs formaient, dans la ville d'Arles, un corps de nation distincte, sur lequel l'Abbaye de Montmayour levait un tribut. On a chanté pendant long-temps en Grec, dans l'Église de cette ville, les pseaumes, les hymnes et les antiennes. Le passage de Benjamin de Tudèle que nous avons rapporté dans la note 122, prouve que les marchands Grecs affluaient à Montpellier, comme dans toutes les villes commerçantes; mais rien ne nous autorise à en conclure que leur nombre y fût assez grand et leurs établissemens assez stables, pour qu'ils eussent besoin d'un enseignement particulier, comme à Salerne où le Grec avait été et était peut-être même alors, le langage ordinaire d'une partie des habitans.

(138) D'Aigrefeuille, l. c. II. 280.

langue ; ils eurent dans ce dessein une École à Murcie (139) ; et durent à cette circonstance tous les hommes célèbres qui ont honoré l'ordre des Frères Prêcheurs, dans les XIII et XIV siècles. Les obligations que les lettres contractèrent alors envers les disciples de S. Dominique, ne sont pas telles cependant qu'elles puissent faire oublier les maux de l'Inquisition.

Malgré la haute réputation dont les médecins de Montpellier ont joui dans les premiers temps de leur École, il nous reste à peine aujourd'hui quelque souvenir de tous ces grands succès de pratique, qui ont assuré leur renommée. Les noms même de la plupart d'entr'eux demeurent ignorés, et leurs travaux inconnus à la postérité, sont perdus pour les progrès de l'art. Mais l'influence que ces travaux ont exercée sur la civilisation de ces temps, n'est point équivoque. Les médecins formés dans les Écoles Maures et surtout dans celle de Montpellier, se répandirent en grand nombre dans le Midi de la France, que l'on connaissait alors sous le nom général de Provence, parce que la langne Provençale y était le langage ordinaire (140). Ces médecins avaient quelque teinture des lettres. L'étude seule de la médecine le suppose ; car les vrais médecins ont toujours été lettrés et savans, et c'est surtout dans les temps de barbarie, que tout ce qui subsiste de connaissances ou de goût ne se retrouve que chez eux. On ne peut donc attribuer qu'à la médecine elle seule, la révolution que les belles-lettres éprouvèrent dans le XII siècle. Alors parurent ces Troubadours dont on a tant parlé (141), que l'on connaît en général si peu, et qui furent

---

(139) Fleury, Hist. Eccl. XVI. 411. L'École des Dominicains à Murcie fut établie par Raymond de Pennafort. *Martenne et Durand, Thesaur. anecd. VI.* 406.

(140) Voyez note XV.

(141) C'est par cette raison que Montpellier et les contrées adjacentes ont produit tant de Troubadours, proportionnellement au nombre de ceux qui ont paru dans la Provence même. On peut regarder comme originaires de Montpellier, les Troubadours dont les noms suivent : Guillaume de Balun, châtelain du pays de Montpellier ; Pierre de Barjac, son com-

les dévanciers des poètes Siciliens et Calabrois, à l'origine des-

---

patriote; Rambaud, Prince d'Orange, de la maison d'Omelas; Deudes de Prades, chanoine de Maguelonne, qui a composé en vers un traité de la fauconnerie, dans lequel on trouve beaucoup de détails sur les maladies des oiseaux; Hugues Brunet de Rhodez; Arnaud de Marviel, loué par Pétrarque, et qui vivait à la cour de la Vicomtesse de Béziers; Folquet de Lunel; Garin d'Apchier du Gévaudan; Bernard Arnaud, Seigneur de Montaut en Rouergue; Azelaïs de Porcairagues de Montpellier, cette amante malheureuse de Rambaud de Montpellier, Prince d'Orange; Pierre Raimond de Toulouse, qui passa sa vie à la cour de Guillaume VIII, Seigneur de Montpellier; Perdigon du Gévaudan; Hugues de St. Cyr, de Montegra en Querci, qui vint étudier à Montpellier, et n'y apprit que l'art des Troubadours et l'histoire des hommes célèbres par leur vaillance; Raimond de Miraval; Bertrand de Paris, du Rouergue; Clara d'Anduze; Guillaume Adhémar de Marviel en Gévaudan; Raimond de Castelnau; Raimond Gaucelu de Béziers; Pons de la Garde, qui paraît être né à Nismes; Pons de Montlaur; Giraud Riquier de Narbonne; Estève de Béziers, etc. etc. Les Troubadours, formés à Montpellier, durent être des poètes savans. Deudes de Prades n'est pas le seul parmi eux qui ait composé des poésies didactiques. On doit mettre encore de ce nombre, le poète chimique, cité par Borel dans son Trésor des antiquités gauloises. 1655. 553, et qui a évidemment écrit en Provençal du XII siècle. Ce Troubadour devait être nécessairement un médecin de l'École de Montpellier, la seule de cette époque qui, par ses relations avec les Arabes, pût avoir quelques connaissances en chimie. J'avais avancé du reste, l'opinion que je professe ici sur la renaissance des lettres, dans une brochure publiée il y a long-temps, et à une époque où je ne connaissais point les beaux ouvrages d'Andrès, d'Arteaga, de Lampillas, de Rivet et de Tiraboschi, sur l'Histoire de la Littérature moderne. J'avais présenté cet écrit à l'École de Médecine de Montpellier, comme dissertation inaugurale: l'âge où je me trouvais alors, la précipitation que j'avais mise dans la composition de cet ouvrage, pouvaient à peine en excuser la faiblesse. Cela n'a point empêché cependant, qu'un écrivain, habitué depuis long-temps à compter la calomnie pour rien, lorsqu'elle peut servir ses passions ou ses intérêts, n'ait montré assez peu de discernement pour attribuer cette pitoyable production à un homme qui avait fait preuve de quelque talent dans l'art d'écrire, et qui, par la nature même de ses études, était demeuré tout aussi étranger à la médecine qu'à l'Histoire littéraire.

quels l'École de Salerne paraît avoir également présidé (142).

---

(142) On cite des poésies espagnoles de la fin du X siècle, qui sont conséquemment plus anciennes que toutes celles de nos langues modernes. Mais avant de composer des vers dans leur langue maternelle, les Chrétiens Espagnols en avaient produit en Arabe. Alvaro de Cordoue se plaint amèrement du goût que ses compatriotes avaient pour la langue et la littérature des Sarrasins, en disant: *linguam propriam non advertunt Latini; ita ut ex omni Christi collegio vix inveniatur unus ex milleno hominum numero, qui salutatorias fratri possit rationabiliter dirigere litteras. Et reperias absque numero multiplices turbas, qui erudite Chaldaicas (id est Arabum) verborum explicet pompas; ita ut metricè eruditiori ab ipsis gentibus carmine, et subli-miori pulchritudine, finales clausulas unius litteræ, coarctatione decorent, et juxta quod linguæ ipsius requirit idioma, quæ omnes vocales apices commata claudit, et cola rythmicè. Andres, l. c. I.* 274. Après avoir fait des vers arabes, rien n'était plus naturel que de voir les Espagnols transporter dans leur idiome vulgaire, les richesses de la poésie orientale; et il est impossible de ne pas reconnaître dans leurs anciennes poésies, quels en ont été les premiers modèles. Personne ne conteste cette antériorité aux Espagnols; mais celle des Troubadours ne jouit pas du même avantage. Quelques littérateurs s'appuient sur un passage très-équivoque de la préface que Pétrarque a mise au-devant de ses épîtres familières, pour soutenir que les poètes Siciliens sont plus anciens que ceux de la Provence. On étaie cette opinion également, et avec aussi peu de raison, par les vers suivans du *Trionfo d'amore:*

Ecco i due Guidi, che già furo in prezzo;
Onesto Bolognese e i Siciliani,
Che fur già primi e quivi eran dà sezzo.

Ce mot *primi* me paraît plutôt désigner la primauté du talent, que celle du temps. Le Dante, qui est un de ceux qui ont le plus exagéré l'ancienneté de la poésie italienne, ne cite aucun poète de cette nation, qui ait composé des vers véritablement italiens, avant le XIII siècle; et les poésies provençales de Guillaume de Poitiers sont de la fin du XI. On ne peut pas dire pour cela que l'Italie manquât de poètes à la même époque; mais ils écrivaient en Provençal et non en Italien qui n'était peut-être pas encore une langue très-distincte de la première. Les compositions de Ranieri, de Ruggieri de Palerme, de Stefano de Messine, qui ont été les premiers poètes regardés comme Italiens, sont pleines de provençalismes. *Tiraboschi, l. c. IV.* 423.

Vivant les uns et les autres sous le ciel le plus beau, et dans un climat assez chaud pour développer toutes les facultés qui tiennent aux arts d'imagination, ils devaient prendre aisément le goût de la poésie, et leurs productions furent plus nombreuses qu'elles ne l'eussent été partout ailleurs. D'abord en petit nombre, les Troubadours se multiplièrent extraordinairement dans le XIII siècle, époque à laquelle la poésie provençale fit les délices et l'admiration d'une grande partie de l'Europe (143). Les cours, et on en comptait alors presqu'autant que de châteaux, accueillirent à l'envi ces nouveaux poètes; les Souverains et les hauts Barons en devinrent les zélés protecteurs; mais, nulle part, ils ne furent mieux accueillis que chez les Rois d'Aragon et de Castille, et chez les Comtes de Barcelone et de Provence. Plusieurs Princes puissans, des Rois, des Empereurs même, tinrent à honneur d'entrer aussi dans la lice (144), et leur exemple excita

---

(143) *Era per il ponente la favella provenzale nei tempi ne' quali ella fiorì in prezzo e in istima e tra tutti gli altri idiomi di quelle parti, di grand lunga primiera; conciossiecosachè ciascuno o Francese, o Fiammingo, o Borgognone, o altramente di quelle nazioni che egli si fosse, il quale bene vivere e spezialmente verseggiar volesse, quantunque egli provençale non fosse, lo faceva provençalmente. Bembo, Prose. Vinegia.* 1525. *fol.* 8. On avait la même opinion de cette langue en Espagne: *es tant gratiosa, cortesana, sententiosa y dolça*, dit Escolano dans son Hist. de Valence, *que non ha llenga que ab mes breus parolas, diga mets alts y meillors, conceptos ten in en tot una viva semblança ab sa mare latina, etc. etc.*

(144) Les Troubadours ont à se glorifier de voir figurer parmi eux, l'Empereur Frédéric Barberousse, Richard, Cœur de Lion; Jacques-le-Conquérant, Alphonse II, Pierre III, et Jean I, Rois d'Aragon; Frédéric, Roi de Sicile; Guillaume IX, Comte de Poitou; Raimond Béranger V, Comte de Provence; Roger Bernard III, Comte de Foix; Bertrand, Vicomte de Marseille; Guillaume de Baux, Prince d'Orange; Boniface III, de Castellane; Arnaud, Comte de Comminges; Rudel, Prince de Blayes, le même qui, enflammé de l'amour le plus violent au seul récit qu'on lui faisait de la beauté de la Comtesse de Tripoli, partit pour la terre sainte, dans l'unique intention de la voir, et mourut en y arrivant, avant d'avoir pu se satisfaire, etc. etc.

l'émulation et enflamma la verve d'un grand nombre de leurs Gentils-hommes (145). Le rôle de Troubadour appartenait en quelque sorte à ceux-ci, par ses rapports avec l'état de Chevalier. Les uns et les autres se dévouaient au service et à la gloire de leurs Dames, ceux-ci en héros, ceux-là en beaux esprits. La poésie fut donc, tant chez les Provençaux que chez les Maures, comme l'apanage de la première classe de la société ; résultat assez naturel, dans un temps où le peuple était serf, le clergé fanatique, et où l'art des vers que ce dernier proscrivait, était pour les nobles pauvres le moyen le plus sûr d'arriver aux honneurs.

Les Troubadours prirent chez les Maures le goût des romans, des contes de féerie et des nouvelles (146), qui furent ensuite si

---

(145) Parmi tous les Troubadours dont nous avons conservé les ouvrages ou au moins les noms, on n'en trouve en effet qu'un très-petit nombre qui ne fussent pas nés Gentils-hommes. On peut en dire autant des premiers poètes Espagnols : *era il TROVARE eserzicio molto proprio de' cavalieri di que' secoli nella Spagna. Faria, Nobiliario.*

(146) On lit dans la vie d'un Troubadour, nommé Pierre d'Auvergne, que de son temps « il se tenait des assemblées aux flambeaux, où l'on » récitait des nouvelles ou fabliaux ». Arnaud d'Entrevennes, autre Troubadour, cite les romans de Bertalet, de Renard le Roux, de Belin le Mouton, d'Isangré le Rusé, de Floris amant, etc. Giraud de Calauson qui vivait en 1210, fait une longue énumération des contes et des romans dont un Jongleur doit être instruit pour être bien venu dans le monde, et il donne les noms de plus de trente de ces ouvrages, dont aucun ne nous est parvenu. Ces romans devaient être composés en Provençal, puisqu'on les destinait à faire l'amusement des cercles et des cours où l'on ne parlait et n'entendait que cette langue. C'était également en Provençal qu'était écrit le fameux roman de la conquête de Jérusalem, par Grégoire Béchade de *las Tours* en Limousin. Géoffroi, Abbé de Vigeois, le dit expressément dans sa chronique : *horum gesta prœliorum maternâ linguâ, rhythmo vulgari, ut populus pleniter intelligeret, ingens volumen decenter composuit. Labbe, l. c. II.* 299. On s'étonne qu'un historien aussi savant, qu'un critique aussi judicieux que le célèbre M. Heeren, ait cru que cette langue maternelle était la langue d'*oui* ou du Nord de la France. Ess. sur l'infl.

fort à la mode dans les commencemens de notre littérature. On sait que les Arabes ont toujours été et sont encore de grands conteurs. Dès nos jours même, au milieu des déserts brûlans de l'Afrique et de l'Asie, on les voit se rassembler chaque soir sous une tente de Bédouin, pour entendre le récit d'un haut fait ou de quelque histoire amoureuse. Le goût des contes semble tellement inné chez les peuples d'Asie, que ce sont eux qui l'ont transmis aux Grecs (147). Ce n'est pas cependant des Orientaux que nous avons immédiatement reçu nos premiers romans; ce ne sont pas, ainsi que quelques-uns l'ont dit, les Croisés qui nous les ont apportés; car ces soldats ignorans n'eurent avec les Musulmans d'autres relations, que celles que l'on conserve avec l'ennemi le plus cruel. Ils étaient tout-à-fait sans lettres et se faisaient même honneur de leur ignorance; les connaissances des Sarrasins ne pouvaient donc être d'aucun intérêt pour eux, et jamais la barbarie ne fut plus grande qu'à l'époque

---

des Crois. 447; car on sait positivement que Béchade était du Limousin, et que dans cette Province on ne parlait que la langue d'*oc*, qui porte même souvent le nom de langue Limousine. Béchade avait écrit en 1110, et on ne peut citer aucun roman Provençal ou Français, qui soit plus ancien que le milieu du XI siècle. Celui de Philomena, dont Rivet s'est servi pour établir l'opinion contraire, est beaucoup plus moderne, puisque l'auteur y fait mention de l'Évêché de S. Lisier, érigé seulement en 1150. Cette Histoire de Philomena qui contient les gestes des douze Pairs de France devant Narbonne, ne paraît d'ailleurs être elle-même qu'une imitation du roman Arabe des douze Preux, *Dovasdch Rokh.*

(147) Les anciens Perses célébraient les hauts faits d'arme de leur Roustan, comme nous avons chanté ceux des Roland et des Amadis. Le Bouhaloul de Arabes ressemble beaucoup, par ses amours et par ses exploits, à Tancrède et à Renaud. Ce fut des Perses que les Ioniens, après la défaite de leur Roi Crésus, reçurent le goût des romans; les Milesiens se distinguèrent autant dans l'art de les composer, que dans leur empressement à adopter les mœurs efféminées des vainqueurs; et c'est pour cette raison que les premiers contes connus en Grèce ont porté le nom de *Fables Milésiennes.*

des Croisades (148). Comment est-il donc possible d'avancer qu'elles ont introduit les sciences parmi nous, quand on sait qu'avant ce temps, les médecins de Salerne connaissaient les ouvrages des Arabes; que les médecins Juifs qui avaient étudié dans leurs écoles, étaient répandus dans presque toute la Chrétienté, et qu'enfin les Maures d'Espagne vivaient souvent en rapports intimes avec les Espagnols, les Catalans et les Français des Provinces méridionales ? La Littérature Maure fourmille d'ailleurs de romans de Chevalerie; les Espagnols y ont originairement puisé l'idée, quelquefois le sujet de ceux dont ils ont ensuite inondé l'Europe, peut-être même jusqu'à la supériorité qu'ils ont acquise en ce genre; supériorité qui devait être bien reconnue, pour que l'ouvrage qui proclamait la défaite

(148) L'orgueil, les préjugés nationaux, la différence de religion et de langue, mettaient de grands obstacles à la communication des idées entre les Croisés et les Sarrasins. On peut même avancer que les Croïsades ont fait aux lettres et aux beaux arts, un tort irréparable, en considérant toutes les dévastations commises en Orient, par les Latins. Voy. note 79. pag. 32. Le seul avantage qui soit résulté de ces expéditions pour les progrès de la littérature, se borne à avoir multiplié les romans à l'infini. Les voyages lointains, en exaltant les esprits, fournissaient une ample matière à l'imagination et à la verve des Romanciers. On ne remarque d'ailleurs, à l'époque des Croïsades ni dans celle qui lui a immédiatement succédé, aucun effort de l'esprit qui annonce l'étude des Classiques Grecs; et les philosophes de cette nation étaient connus avant ce temps chez les Latins, par des traductions Arabes. Les Croisades n'ont pas non plus ajouté beaucoup aux connaissances que l'on avait en médecine, quoiqu'elles aient fourni tant d'occasions de l'exercer. Plusieurs hôpitaux furent alors établis dans le Levant et sur les routes principales qui y conduisaient. La piété simple et peu expérimentée de quelques Confréries, y recueillait les Pélerins malades. Delà vinrent tous ces ordres hospitaliers, religieux et militaires, composés de chevaliers et de prêtres, qui étaient à la fois soldats, médecins et gardes-malades. L'habitude de voir les maladies et la tradition de quelques formules qu'ils appliquaient à l'aveugle, étaient leur seule science; car il n'est pas possible de penser qu'ils se fussent instruits dans les écoles ou dans les livres des médecins Arabes.

de Roland et des Paladins français à Roncevaux, ait joui chez nous d'une estime aussi générale (149). La plus grande partie de nos fabliaux du XII et du XIII siècles, où tant d'évènemens extraordinaires et invraisemblables sont racontés, tiennent évidemment aussi à la littérature arabe d'où les Troubadours les ont imités ou traduits les premiers (150). Il faut également dériver de

---

(149) Le Roman de la vie de Charlemagne, faussement attribué à Tilpin ou Turpin, Archevêque de Rheims, paraît avoir été le fondement de tous ceux qui ont été composés sur le même sujet, et ce roman est de l'invention des Espagnols du X siècle. Marca, Hist. de Béarn. 1640. l. II. c. VI. n.° 6. Le *Ketal Alsalan* ou l'Histoire des amans, les Soupirs d'un amant, le Jardin de l'amant, la Relation du voyage de Salam, et une foule d'autres ouvrages de ce genre, cités par Casiri et par d'Herbelot, paraissent être les prototypes des Romans chevaleresques et amoureux des Espagnols. L'histoire de leur littérature ne m'est point du reste assez connue, pour que je puisse précisément assigner l'époque à laquelle ces ouvrages ont commencé à paraître.

(150) Il ne nous est resté qu'un bien petit nombre de ces contes dans leur langue originale; mais la plus grande partie des fabliaux en langue d'*oïl*, publiés par Legrand d'Aussy, ne sont que des traductions du Provençal; encore même cette langue les a-t-elle imités, ou traduits de l'Arabe. Le goût oriental s'y décèle à chaque instant; ils sont remplis d'une certaine métaphysique d'amour, qui sûrement n'appartient point aux Trouvères, et cette métaphysique forme l'un des caractères essentiels des poésies des Troubadours. On reconnaît encore l'origine arabe des fabliaux, à la morale sage qu'ils contiennent, à la gravité du style dans lequel ils sont écrits, à la féerie et aux aventures extraordinaires dont elle est le mobile; tandis que ceux qui appartiennent réellement aux poètes français, se distinguent par leur grossiéreté et par leur manque d'invention. Plusieurs de ces fabliaux contiennent d'ailleurs des circonstances locales, qui désignent le pays d'où ils sont originairement venus, et qui indiquent toujours, l'Orient, l'Espagne ou l'Europe méridionale. On rencontre même dans les Mille et une nuits, quelques-uns de ces contes qui faisaient l'amusement des personnes les plus polies du XII et du XIII siècles. On en retrouverait sans doute un bien plus grand nombre, dans les recueils de nouvelles d'Abon Navas, d'Alschankari et de quelques autres romanciers arabes de la bibliothèque de l'Escurial. Il est surtout digne de remarque qu'Abi Ialj

la même source le grand nombre d'auteurs de nouvelles qui ont paru à l'aurore de la littérature Italienne. Boccace qui les a fait tous oublier, avait pris chez les Troubadours, les sujets de plusieurs de ses contes (151) ; mais ce qu'il n'a pu leur emprunter, ce qui n'appartient qu'à lui seul, c'est son exposition piquante, la conduite sage de ses pièces, l'élégance et la pureté de style, avec lesquelles elles sont rédigées.

Les compositions des poètes Provençaux se distinguent par un air tout-à-fait étranger ; elles forment dans l'histoire des

---

Mohamed Ebn Alhabarat ait écrit plusieurs nouvelles dialoguées, dont les interlocuteurs sont pour l'ordinaire un voleur, un moine et un marchand. Cette analogie des anciennes nouvelles françaises avec les contes arabes, est du reste tellement évidente, que Legrand d'Aussy lui-même a été forcé de la reconnaître ; mais cette opinion une fois admise, les Troubadours demeurent nécessairement les précepteurs des Trouvères, qui ne pouvaient avoir aucune connaissance de la langue et des ouvrages des Sarrasins.

(151) Il faut cependant bien se garder de penser avec Legrand d'Aussy, que Boccace « a copié le plus grand nombre de ses nouvelles, des fabliaux » françois, qu'il n'est riche que de leurs dépouilles, et qu'il doit à eux » seuls sa brillante renommée ». Fabliaux et Contes du XII et du XIII siècles. Paris, 1779. II. 288. Boccace, d'après le même littérateur, avait étudié dans l'Université de Paris, où il avait pu prendre connaissance de nos Fabliaux ; mais aucun ancien biographe ne parle de ce fait qui se trouve par-là même, destitué de toute vraisemblance. Manni a démontré d'ailleurs que les Nouvelles du Décaméron prenaient en partie leur source, dans des faits historiques. *Istoria del Decamerone. Firenze.* 1742. S'il s'en trouve environ une quinzaine dont les sujets paraissent tirés des fabliaux français, ce n'est que des Troubadours que l'écrivain Toscan a pu les imiter. Il fait même passer dans la langue italienne une foule de tours et d'expressions provençales, qui sont encore bien plus fréquens dans le *Novelliere antico* publié à Naples. C'est ainsi que Boccace a employé le mot d'*Intendimento* dans sa *Fiametta*, pour désigner une pensée amoureuse et l'amour lui-même : *mentre io fra loro alcuna volta il mio intendimento mirava.* Celui d'*intendenza* est employé dans le même sens dans le *Filostrato.*

Di poter riaver qual si vuol pria
La dolce sua ed unica intendenza.

belles-lettres une classe à part qui ne se lie en aucune manière, avec la littérature grecque et romaine. La caractère qui distingue ces compositions leur est absolument propre; il suffirait seul pour déceler leur origine, lors même que les faits historiques n'en donneraient pas la preuve. La poésie des langues modernes doit aux Troubadours l'usage de la rime, qui forme depuis un temps immémorial l'attribut essentiel des vers arabes (152). On trouve encore chez ce dernier peuple l'exemple

(152) Toutes les langues ayant des mots avec des désinences semblables, il est évident que dans toutes on a pu faire usage de la rime. Celles dont la poésie est métrique, ou constituée par la mesure du temps, n'ont employé la rime, que lorsque par l'oubli de la prosodie, la quantité syllabique ne s'est plus trouvée suffisante pour marquer la mesure des vers; et c'est ce qui est arrivé pour le Latin. Muratori, dans sa savante dissertation *de Rhythmica veterum poësi*, *Antiq. Ital. III.* 684 et suiv., a recueilli quelques pièces de vers latins rimés, antérieures au XII siècle, et il en conclut avec raison, que les vers léonins sont beaucoup plus anciens que le moine de St. Victor de Paris, dont on veut qu'ils aient pris leur nom. La plus ancienne de ces pièces est de St. Columban, fondateur du monastère de Bobbio; mais on trouve aussi des vers rimés dans les plus anciens poètes Grecs et Latins; il serait cependant ridicule de croire qu'Horace ait eu l'intention de faire un vers qui eût à la césure, la même désinence qu'à la dernière syllabe, en disant:

Fratrem mœrentis rapto de fratre dolentis.

Les vers latins rimés, léonins ou autres, n'eurent réellement un grand cours que dans le XII siècle. Tiraboschi dit avec raison, que ce fut la grande faveur dont jouissait alors la poésie provençale, qui rendit l'usage de la rime, habituel dans la poésie latine. Il continua cependant toujours, d'exister une grande différence entre cette poésie et celle des Troubadours qui était purement harmonique, sans avoir conservé aucun des caractères de la poésie métrique. Les vers italiens et espagnols sont harmoniques, comme ceux des anciens Provençaux; c'est-à-dire, qu'ils sont constitués par le nombre des syllabes, par la position des accens et nullement par la *quantité*, ou la prosodie de ces mêmes syllabes. La poésie arabe est à la fois harmonique, comme l'italienne, et métrique, comme la latine; celle des Rabbins est constituée de la même manière. Les règles de la poésie italienne et provençale sont donc absolument différentes de

des Jongleurs dont les Troubadours se servaient pour chanter leurs ouvrages, et les répandre par-tout où ils ne pouvaient les porter eux-mêmes (153). On sait aussi que chez les uns et les autres, la poésie était cultivée par les femmes, dont l'imagination vive et la sensibilité exquise se trouvaient encore exaltées par la chaleur du climat. Les noms d'Aixa de Cordoue, de Safia et de Labana de Séville, sont aussi célèbres parmi les poètes Arabes, que peuvent l'être ceux de la Comtesse de Die, de Donna Castelloza, de Béatrix de Savoie, d'Azalaïs de Porcairagues, et de Clara d'Anduze, dans la poésie provençale.

Plusieurs ouvrages des auteurs qui se sont distingués dans ce dernier genre, roulent sur les évènemens de leur siècle. Ces évènemens font la matière la plus ordinaire des *Sirventes*, compositions où la verve, et souvent aussi la licence des Troubadours, se donnent une libre carrière. C'est là qu'ils ont attaqué avec véhémence les vices du Clergé de leur temps, et

---

celles de la poésie latine, tandis que la poétique arabe a les plus grands rapports avec la poétique italienne, ainsi que l'ont suffisamment établi Philippe Guadagnoli et Agapito dalla Valle. Le dernier de ces Orientalistes a montré de plus, que les Italiens devaient aux Arabes, plusieurs espèces de compositions en vers. Les Espagnols les avaient prises chez les Maures; ils les transmirent aux Provençaux, de qui les Italiens les empruntèrent ensuite; et lorsqu'il est prouvé que les Troubadours doivent aux Arabes, le caractère, les sujets et la forme de leurs poésies; pourquoi ne leur devraient-ils pas aussi la rime que les poètes latins employaient si rarement avant eux. Huet, Quadrio, Massieu, Andrès, Assemani ont apporté à l'appui de cette opinion, une foule de preuves qu'il serait trop long d'énumérer ici, et qui ont été reproduites avec beaucoup de force dans le savant ouvrage de Barbieri, qui a pour titre: *Origine della poesia rimata*. Modena, 1790.

(153) Il faut remarquer, à la gloire des Jongleurs, qu'Homère l'a été avant eux, en allant réciter ses vers de ville en ville. Ceux qu'il fait chanter à Phémius et à Démodocus dans les cours de Pénélope et d'Alcinoüs, ceux que Virgile met dans la bouche de Jopas à la cour de Didon, font voir de quelle ancienneté est l'institution du *Gay Saber*.

qu'ils ont retracé les fraudes, les vexations, les crimes de tout genre qui déshonoraient alors les Ministres de la Religion, aux dépens de la Religion elle-même (154). On les vit sur-tout s'élever contre cette croisade qui précipita Raymond VI et Raymond VII du trône de Toulouse (155) ; guerre dans laquelle un Pontife qui

(154) Les désordres étaient poussés trop loin, pour que les esprits qui commençaient à avoir quelqu'élévation, ne se permissent pas des déclamations peu mesurées contre les Ecclésiastiques de leur temps. « Les gens » d'Église, dit Richard de Noves, Millot, l. c. II. 378, s'emparent de tout » ce qui est à leur convenance. » Bertrand de Marseille a composé deux *Sirventes* contre le Clergé « qui, selon lui, va toujours prêchant le bien, » en faisant tout le mal qu'il peut ». Millot, l. c. II. 439. « Que Dieu, » s'écrie Guillaume de Figuièras, te confonde, Rome qui règnes avec » tant de méchanceté ; par l'amorce de tes faux pardons, tu livres à la » persécution la noblessse française ; tu as éloigné de Paris le bon Roi » Louis VIII ; tu es cause de sa mort, » etc. etc. Millot, l. c. II. 450.

(155) Guillaume de Figueiras, dans le *Sirvente* que nous venons de citer, s'exprime ainsi, en apostrophant la cour de Rome, au sujet de la Croisade contre les Albigeois : « Que Dieu jamais ne te pardonne le pélerinage » que tu fis à Avignon ; sans sujet tu mis à mort un peuple innombrable ; » tu prends des routes tortueusss, et mal se conduit qui veut suivre tes » traces. . . . Tu te fais un jeu d'envoyer les Chrétiens au martyre ; mais » dans quel livre as-tu lu que tu doives exterminer les Chrétiens? » Millot, l. c. II. 451. Sordello, *ibid.* II. 91 ; Hugues de S. Cyr, *ibid.* II. 182 ; Pierre Vidal, *ibid.* II. 282 ; Durand de Paernas, *ibid.* II. 226 ; Raimond de Miravals, *ibid.* II. 410 ; Guillaume Rainols, Rive, Lett. philos. 1790. 171., et une infinité d'autres se sont tous élevés, plus ou moins fortement, contre le Pape et les Princes croisés, dans le but de dépouiller Raimond VI de ses États. Bernard de la Barthe, autre Troubadour, fut dépossédé de son Archevêché d'Auch, par les Légats du Pape, pour avoir défendu dans ses vers, le parti de son légitime Souverain. Il n'entre pas dans mon sujet d'examiner jusqu'à quel point les désordres des Ecclésiastiques et les superstitions du temps avaient pu favoriser les progrès de la secte des Albigeois ; mais je dois faire remarquer ici une nouvelle preuve de l'influence que les opinions des Orientaux exerçaient alors en Europe. Les Pauliciens ou Manichéens, proscrits par les Empereurs de Constantinople, vivaient en paix sous la domination des Musulmans d'Afrique et d'Asie ; plusieurs de ces

n'avait pas craint d'armer des sujets contre leur propre Prince; força ensuite le Prince lui-même à livrer à la mort ses plus fidèles serviteurs. Les Troubadours ne craignirent pas de dénoncer à leurs contemporains et à la postérité, le tribunal de sang qui fut établi pour juger les malheureux Albigeois, et qui devint ensuite si redoutable aux progrès des lumières et aux droits des Peuples et des Rois. Ils n'ont pas à la vérité montré le même zèle contre les expéditions qui entraînèrent alors en Orient, une si grande partie de l'Europe. Plusieurs même d'entre eux ont prêché les croisades et partagé à cet égard l'enthousiasme de leur siècle (156); enthousiasme pardonnable sans doute chez des âmes religieuses et timorées, qui ne voyaient dans ces expéditions lointaines, d'autre but que celui d'enlever aux Musulmans le berceau de la Religion chrétienne; mais l'histoire qui a cité les traits de bravoure et de générosité des Troubadours qui firent

---

sectaires durent alors passer en Espagne et de-là en Languedoc, où les Comtes de Toulouse leur donnèrent un asile. Le dogme des deux principes qui a de tout temps dominé l'Orient, et qui n'est pas étranger à la religion des Juifs, qui concoururent peut-être à le répandre parmi les Chrétiens, était adopté par les Albigeois. Plusieurs savans écrivains de l'Eglise réformée ont prétendu justifier ces derniers, du reproche qui leur est fait, d'avoir partagé les idées de Manès sur les deux principes et sur l'éternité de l'esprit et de la matière. Je reprocherai, à mon tour, à ces écrivains, de n'avoir pas assez remarqué que les détracteurs contemporains des Albigeois montrent, dans les reproches qu'ils leur ont faits, une philosophie orientale, trop subtile, pour qu'elle puisse être de leur invention. Voy. Millot, l. c. II. 46 et suiv., dans la vie du Troubadour Izarn, Dominicain et Inquisiteur.

(156) Les Troubadours qui ont été les plus chauds partisans des Croisades, sont à peu près les suivans: Gavaudan-le-vieux, Millot, l. c. I. 154; Folquet, évêque de Marseille, *ibid.* I. 187; Rambaud de Vaqueiras, *ibid.* I. 289; Gaulcelm Faidit, *ibid.* I. 357; Folquet de Romans en Viennois; Giraud de Borneil; Pierre d'Auvergne, et Lanfranc Cigala de Gènes. Je ne connais que le seul Austan d'Orlhac qui se soit montré l'antagoniste déclaré de ces expéditions. Millot, l. c. II. 430.

les campagnes sacrées, ne leur reproche aucun des excès dont les Croisés se souillèrent si souvent. Avouons ici que ce n'est pas l'un des moindres triomphes des lettres, que de les voir dans nos premiers essais poétiques, s'occuper d'épurer la Religion, en opposant les préceptes de la charité chrétienne, aux préjugés d'un sanguinaire fanatisme.

Cette poésie politique dont nous venons de parler, avait été en usage chez les Arabes qui cultivèrent encore avec bien plus de succès, le genre de la satyre dont nos Troubadours ont si souvent abusé. Les compositions favorites de ceux-ci paraissent avoir été les *Tençons* (157), espèce de dialogues rimés, ou de couplets alternatifs, dans lesquels ils s'attaquaient mutuellement et se répondaient en soutenant des opinions contradictoires. Chez les Maures, ces défis poétiques étaient tellement en vogue, qu'on trouve à peine un de leurs poètes, qui dans ces disputes littéraires, n'ait été le sujet de quelque aventure. Les Princes Sarrasins disputaient entr'eux en *Tençons*. Tous les amateurs de la littérature orientale connaissent celui dans lequel Almotemed, Roi de Cordoue, dispute avec le fils d'un Roi de Tolède sur l'empire de la poésie (158). On doit même avouer, à l'avantage des Maures, que ce genre de composition a constamment chez eux, un sujet agréable et délicat, et qu'on ne peut pas toujours en dire autant de ceux qui les ont ensuite imités.

Le goût particulier que les Maures avaient pour la musique, fit naître parmi eux cette foule de récits poétiques de guerre et d'amour, que l'on entend encore quelquefois en Espagne (159).

---

(157) Parfait, Histoire du Théâtre français. 1735. I. 5.

(158) *Abul-Hassem, l. c. apud Casiri, l. c. II.* 40.

(159) Les Arabes avaient alors en musique la même supériorité que nous leur avons reconnue en littérature. On voit par les Élémens de musique d'Al-Farabi, qu'ils connaissaient les accords de quarte, de quinte et d'octave; ceux de tierce leur étaient inconnus, de même que les tons en dièsis et en bémol. Al-Farabi, dans le premier livre de son ouvrage, traite lon-

Les *Canzoni* des Provençaux et des Italiens, nos romances françaises même, sont imitées de ces anciennes chansons. Presque uniquement réservées aux confidences de l'amour, les *Canzoni* font la plus grande richesse des Muses provençales; elles sont en quelque sorte l'apanage des Troubadours, dont les vers ne semblaient destinés qu'à célébrer la gloire de leurs Dames. Quels lieux, en effet, furent jamais plus favorables à les chanter, que ces contrées où toutes les femmes sont belles, et où la grâce et le piquant de leur conversation l'emportent peut-être encore sur tous leurs autres attraits!!

Les Maures Espagnols étaient célèbres par leur galanterie; on voyait chez eux les amans les plus passionnés et les plus soumis. Les habitans de nos contrées méridionales, leurs émules et leurs disciples en poésie, ne le furent pas moins dans les devoirs qu'ils rendirent aux Dames. C'était pour plaire à celles-ci, qu'ils cherchaient la gloire; c'était pour briller à leurs yeux, qu'ils prodiguaient leurs trésors et leurs vies; et lorsqu'ils faisaient tant d'efforts pour s'effacer mutuellement par

---

guement de la musique métrique, c'est-à-dire, de l'application de la musique à la poésie; art dont les Provençaux furent redevables aux Maures. Notre mot *couplet*, le *cobbola* des Italiens, le *copla* des Espagnols sont dérivés du *cobla* des Troubadours. Ceux-ci, à l'exemple des Lyriques grecs, que l'on connaissait sous le nom de *Méliques*, composaient eux-mêmes les airs de leurs chansons, ainsi qu'on le lit dans l'Histoire de leurs vies, et qu'Arnaud Daniel nous en fournit la preuve, dans deux *Canzoni* du manuscrit provençal de la bibliothèque de S. Laurent :

Ma Canzon prec qe non us sia en nois
Qar si volez grazir lo son, el moz
Pauc prez Arnaut, cui qe plaz o que tire.

Et ailleurs :

Gez per maltrag quem sofri
De ben amar non destoli.
Si tot me son en desert
Per lai faz lo son e rima.

leurs exploits et par les fêtes les plus magnifiques, c'était encore pour être remarqués d'elles. Ainsi l'on voyait dans les tournois, les Chevaliers combattre uniquement pour immortaliser la maîtresse de leurs pensées; la beauté distribuait, dans ces assemblées, des prix qui furent pour le moyen âge, ce que les Jeux Olympiques avaient été pour les temps heureux de la Grèce. Les Tournois étaient des réunions brillantes qui alimentaient l'esprit de bravoure et de galanterie; le vainqueur y recevait une couronne, des mains qui, en d'autres occasions, eussent étanché le sang de ses blessures; usage pieux qui rehausse si fort l'origine de notre chirurgie, en nous fournissant une nouvelle preuve de l'influence que la médecine avait exercée sur les mœurs de ce temps (160).

Dans toute l'étendue du territoire provençal (161), la galanterie devint donc l'un des principaux mobiles de la société. Mais cette galanterie était un sentiment noble, assujéti aux lois strictes de la bienséance et de l'honneur, qui animait les Chevaliers à la

---

(160) Dans les temps de l'ancienne chevalerie, il était d'usage que les Dames ou Demoiselles du plus haut rang, prissent quelques connaissances de chirurgie, afin de se rendre utiles à leurs époux ou à leurs chevaliers, qui couraient à tout moment le danger d'être blessés dans les combats, les tournois ou les joûtes.

(161) On donnait alors le nom de Provence à toute la partie méridionale de la France. D'après cela on ne doit plus être étonné de voir Pierre-le-Vénérable et son contemporain Geoffroi de Haute-Combe, placer Nismes en Provence. Cela explique aussi, pourquoi Robert, Abbé du Mont S. Michel, disait en parlant du voyage d'Alexandre III en France, « que ce Pape arriva à Montpellier, en Provence, l'an 1162. » Selon Raymond de Agillara, *Hist. Jerosolim.* 144, on donnait le nom de Provençaux aux peuples de Bourgogne, d'Auvergne, de Gothie, d'Aquitaine, de Gascogne, de Dauphiné et de Provence; les autres s'appelaient Français. Vaissette, Hist. du Languedoc. III. 282. 318. On voit en effet que, parmi tous les poëtes qui ont écrit en Provençal, il s'en trouve à peine dix ou douze qui appartiennent à la Provence proprement dite.

gloire, les Dames à la vertu (162). Celles-ci accourant en foule dans les tournois fixèrent l'attention des combattans ; chacun fit des efforts pour mériter leurs suffrages ; et de cette manière elles acquirent insensiblement dans la nation, l'empire qui les rendit arbitres du courage et des talens. Tout le monde s'empressa de leur plaire; les Chevaliers par leurs exploits, les Troubadours par leurs vers. C'est ainsi que l'amour fut le sujet de presque toutes les poésies du temps et de toutes les discussions de la société. Les Dames décidaient et jugaient sans appel, dans leurs assemblées, tout ce qui était du ressort de la galanterie (163).

---

(162) Le désir de la gloire était, chez les Troubadours et les Chevaliers de ce temps, le principe ou le prétexte de la galanterie, ainsi qu'on le voit par les vers suivans de Montagnagout.

Ben devon li amador,
De bon cor servir amor;
Car amor non es peccatz
Ans es vertus q'els malvatz
Fai bons, ell bons son meilhor.
E met home en via
De ben far tot dia.
E d'amour mou castitatz.
Car q'en amour ben s'enten
Nou pot far q' pueïs mal reinh.

« Amour, disait encore Montagnagout, porte aux plus belles actions. Il » engage à une conduite honnête; amour n'est qu'une même volonté avec » l'objet aimé, pour tout ce qui eût augmenté sa gloire. Désirer autre » chose, c'est démentir le nom d'amour ». Papon, Hist. de Provence. II. 215.

(163) Ces assemblées sont connues sous le nom de Cours d'amour, par allusion aux sujets que l'on y traitait. Elles étaient présidées par le Prince d'amour, qui était toujours un Souverain, ou tout au moins un très-grand Seigneur. Les Cours d'amour les mieux connues sont celles de Pierre-Feu, de Romanin, de Signes et d'Avignon ; J. Nostradamus, dans ses Vies des plus célèbres poëtes provençaux, donne même les noms des Dames qui en étaient membres; mais cet auteur est tellement ami des fables, que l'on ne peut guères s'en rapporter à lui. On n'a, du

Elles faisaient l'éducation des jeunes Chevaliers, en leur enseignant l'art d'aimer conjointement avec le catéchisme. On oubliait peu à peu la férocité chevaleresque introduite par les barbares habitans du Nord ; les mœurs prenaient plus d'élévation et de décence ; changement qui, s'il n'atteignait pas encore la masse du peuple, était au moins devenu général dans les Cours et dans les Châteaux, dès le milieu du XIII siècle. La galanterie poétique et militaire des Maures, passant dans les écrits des Troubadours et de leurs imitateurs (164),

---

reste, aucun jugement rendu par ces Tribunaux, quoiqu'il en soit fait souvent mention dans les vers des Troubadours ; ils n'existaient plus depuis long-temps, lorsque Martial d'Auvergne composa ses fameux *Arresta amorum*, qui furent ensuite commentés par Benoît-le-Court, avec autant d'érudition que de mauvais goût. L'Abbé Millot a eu tort d'avancer qu'aucun Troubadour n'a parlé de ces assises de galanterie. Hist. des Troub. I. 12. Car il fournit lui-même la preuve du contraire, en parlant d'un *Tençon* de Savary de Mauléon avec le Prévost, où celui-ci prend pour juges, les dames Guillemette de Benenguès, Marie de Ventadour et la Dame de Montferrand. Savary répond que ces Dames sont si savantes en amour, qu'il se soumet à tout ce qu'elles diront. Hist. des Troubadours. II. 105. On sait, au reste, que les *Tençons* formaient l'objet ordinaire des discussions des Cours d'amour, et l'on connaît celui qui fut décidé en faveur des Provençaux, par la Cour de Pierre-Feu, sur la question suivante : « Quelle des nations est la plus noble ou la plus excellente, ou la Provençale ou la Lombarde ? Et pour preuve, on apportait que la nation Provençale abonde beaucoup de bons poëtes, que l'on ne voit point en Lombardie ».

(164) C'est cette même galanterie qui, selon Dante, a été la cause de la formation de la poésie moderne, lorsque le Latin ne fut plus entendu par les femmes. *E non è molto numero d'anni passati che apparirono questi Poeti volgari ...... E se volemo guardare in lingua d'oco e in lingua di sì, noi non troviamo cose dette anzi il presente tempo centocinquanta anni. .... Ed il primo che cominciò a dire come Poeta volgare si mosse, perocchè volle fare intendere le sue parole a donna alla quale era malagevole ad intendere i versi Latini. E questo è contro a colore che rimano sopra altra materia, che amorosa ; conciossiacosachè cotal modo di parlare fosse dal principio trovato per dire d'amore.* Opere di Dante. *Venezia.* 1758. *IV. in vita nuova* 35.

prépara donc ainsi la révolution salutaire qui devait, trois siècles après, changer la face de l'esprit humain ; tant il est vrai que les évènemens qui ont le plus influencé les destinées du monde, tiennent souvent aux causes les plus faibles en apparence.

Aujourd'hui les poésies des Troubadours sont oubliées ; les vers des Siciliens ne sont guères lus davantage ; on ne peut nier cependant qu'à l'époque où ces poëtes parurent, le génie engourdi par l'ignorance, sembla se réveiller tout-à-coup aux premiers accens de leur lyre. En Espagne, en France, en Italie, en Angleterre (165), en Allemagne même, il parut se ranimer à la voix de ces nouveaux Amphions. Bientôt après avoir admiré leurs chants, il voulut les imiter à son tour, et les Muses étrangères prirent naissance sur le Parnasse provençal. Le Français commença dès-lors à sortir de la barbarie dans les écrits de Thibault et de tous les Trouvères qui, comme lui, s'étaient formés sur les Troubadours. Chaucer profita, pour embellir l'Anglais, des richesses de la langue Provençale ; et les Allemands eurent aussi leurs *Minnesœngers* (166). Mais à cette époque, aucune contrée ne fut, comme l'Italie, féconde en ouvrages de poésie. Nulle part les Troubadours n'avaient reçu plus d'accueil. Les plus illustres familles de ces heureuses contrées, en comptent au nombre de leurs aïeux. Florence, Venise, Mantoue, Gènes, Ferrare se vantent à l'envi d'en avoir

---

(165) Les Anglais ont emprunté de la langue provençale, beaucoup d'expressions qui ont enrichi la leur. Les Troubadours firent admirer leurs poésies à la cour du Roi d'Angleterre, Henri III, qui avait épousé Éléonore de Provence. Mais c'est surtout à l'époque où les habitans de la Grande-Bretagne étaient maîtres de la Guyenne, du Poitou et de la Saintonge, qu'ils firent passer dans leur idiome, les expressions provençales que Dryden et Rymer y ont reconnues.

(166) *Eichhorn, allg. Geschichte der Cultur und Literatur der neuen Europa.* 1796. *I.* 69 et suiv.

produit, ou tout au moins possédé quelques-uns(167). Lors même que la langue italienne fut formée, les écrivains les plus illustres ne dédaignèrent pas l'idiome des Provençaux (168), dans lequel ils trouvaient l'origine de leur poésie riche et harmonieuse. Qu'on ne vienne donc pas nous répéter encore que les lumières n'ont reparu en Occident, que lorsque quelques Grecs, chassés de Constantinople et attirés en Italie, y ont apporté les chefs-d'œuvre de leur ancienne littérature. Long-temps auparavant, Dante, Pétrarque, Boccace avaient écrit leurs sublimes ouvrages (169). Après le milieu du XV siècle, époque que l'on assi-

---

(167) Les Troubadours Italiens les plus connus, sont : Folchetto de Gênes, qui fut Évêque de Marseille et de Toulouse ; Nicoletto de Turin ; Giorgi de Venise ; Boniface Calvo, Luca Grimaldi, Percival et Simon Doria, tous les quatre de Gènes ; Pietro dalla Rovere, Piémontais ; Rugetto de Lucques ; Ferrari de Ferrara ; Ugo Catola ; Alberto, Marquis de Malaspina ; Pietro della Mula ; Sordello, dont nous avons déjà parlé, et qui était de l'illustre famille des Visconti. Plusieurs Princes Italiens, entr'autres les Marquis de la maison d'Este et ceux de Montferrat, cherchaient en outre à attirer auprès d'eux tous les Troubadours Provençaux qui jouissaient de quelque renommée ; l'un de ceux qui a paru avec le plus de distinction en Italie, est Ogier de Vienne, qui passa la plus grande partie de sa vie à la cour des Marquis de Montferrat. L'estime dont la langue provençale jouissait alors dans l'étranger, est une preuve évidente de la prééminence qu'elle conservait sur tous les autres idiomes, et de la primauté des écrivains qui s'en étaient servis. Dante lui-même est convenu de cette prééminence de la langue provençale, lorsqu'il dit, en parlant de Sordello, dans son livre *de vulgari eloquio. Qui tantus eloquentiœ vir existens non solum in poëtando, sed quo modo libet loquendo, patrium vulgare deseruit. Opere di Dante. Venezia.* 1758. *IV.* 271.

(168) Il suffit de dire que Dante a composé des poésies provençales, pour être dispensé de citer d'autres auteurs Italiens qui aient écrit dans cette langue.

(169) Dante était né en 1265 ; Pétrarque en 1302 ; Boccace en 1313. La *Divina Commedia* du premier, le *Canzoniere* du second, le *Decamerone* du troisième, sont les trois ouvrages qui ont exercé le plus d'influence sur la littérature moderne. Dante a créé la langue et la poésie de sa nation ;

gne à la renaissance des Lettres, où trouve-t-on un poète qui ait développé une éloquence plus mâle que le grand Allighieri (170)?

Pétrarque avec moins d'originalité a banni de l'italien la rudesse qui se remarque encore dans les écrits de son maître; Boccace a transporté dans la prose tout le charme et toute la vivacité de la poésie. On peut donc regarder ces trois hommes célèbres comme les pères de notre Littérature, puisqu'on ne peut leur refuser l'honneur d'avoir créé celle de leur nation, à laquelle personne ne conteste l'avantage d'être la première en date.

(170) Malatesta Porta et Fontanini, d'après lui, ont accusé Dante d'avoir pris l'idée du voyage mystérieux, qui fait le sujet de ses trois poèmes, dans le Guerrino de Durazzo, Roman provençal qu'Andrea di Barberino a ensuite traduit en Toscan. Comme cet ouvrage est demeuré inédit, et que le manuscrit en est peut-être égaré, il serait bien difficile aujourd'hui de savoir jusqu'à quel point l'imputation de Fontanini pourrait se trouver fondée. On aura toujours cependant de la peine à croire que Dante ait puisé, dans les ouvrages des Troubadours, la vigueur d'expression, les pensées hardies, et la variété d'épisodes qui caractérisent ses grands ouvrages. D'un autre côté, on ne peut nier que ses Sonnets, ses Ballades, ses Sestines, ses Sirventes, n'aient été composés à l'imitation des Poésies provençales de ce genre. Les médecins ne savent pas assez que ce poète qui, par la grandeur et par l'originalité de ses conceptions, marche peut-être à l'égal d'Homère, appartient à leur ordre. Les ouvrages de Dante ont opéré la révolution la plus étonnante qui existe dans l'histoire de l'esprit humain; l'Italie qui leur doit sa langue et sa poésie, y trouve encore la source de l'énergie de ses écrivains et de ses artistes. Depuis qu'ils existent, les XXXIV chants de l'*Inferno*, n'ont cessé d'échauffer et d'inspirer tous les hommes de génie dont se vantent les Italiens. C'est là, que l'École Florentine a puisé la touche mâle et vigoureuse de son dessin, ainsi que la teinte sombre et mélancolique de son coloris. L'Eglise de S. Maria Novella, à Florence, le Campo Santo, à Pise, doivent à Dante les fresques d'Andrea et de Bernardo Orgagna. Tout le monde reconnaît un *certain je ne sais quoi* de *Dantesque*, dans le faire *grandiose*, et dans la couleur de Fra Bartholomeo di San Marco, et de Daniel de Volterre. Michel-Ange surtout, dont Arioste a dit avec tant de raison :

Michel più che mortal Angiol divino,

s'est en tout modélé sur le poète son compatriote. Les vers du dernier

Où cite-t-on des vers à la fois plus harmonieux et plus châtiés, que ceux qui ont placé le chantre de Laure au rang le plus élevé du Parnasse (171)? Peut-on dire que Boccace a puisé ses Nouvelles

---

faisaient les délices du seul artiste que la sculpture grecque ait à nous envier. Ils donnèrent leur caractère à ses compositions vigoureuses ; ce qui est tellement reconnu, que Michel-Ange est appelé le Dante des beaux-arts. Il a, comme son modèle, négligé le genre gracieux et facile, pour ne s'attacher qu'à ce qui devait produire de grands effets, et présenter dans l'exécution plus de difficultés. Les ennemis de l'un et de l'autre, en reprochant à Dante une affectation de savoir qu'ils nomment pédantesque, ne pardonnent pas à Buonarotti, d'avoir sacrifié la rondeur des contours et la morbidesse des chairs, au désir de faire ressortir ses connaissances étendues dans l'anatomie pittoresque. De nos jours même, la lecture de Dante a développé le génie d'Alfieri et de Monti. Cependant nous rendons généralement en France, assez peu de justice à l'auteur de l'*Inferno*, parce que nous ne faisons point une étude approfondie de la langue dont il s'est servi, et des matières qu'il a traitées. Le seul écrivain français qui, à ma connaissance, ait apprécié le poète Florentin, comme il mérite de l'être, est M. Simonde Sismondi, dans son bel ouvrage sur les Républiques italiennes du moyen âge, imprimé à Zurich en 1807.

(171) C'est à cette belle Provençale que l'Italie doit son poète le plus gracieux, le perfectionnement de son langage et peut-être tous ses grands écrivains du XV siècle. Pétrarque, sans sa passion pour Laure, n'eût jamais composé ces vers qui feront encore l'admiration de tous les gens de goût, lors même que la langue italienne aura cessé d'être parlée. Ce poète, dit Voltaire, « serait moins connu, s'il n'avait point aimé »; mais ne peut-on pas ajouter, que sans cet amour qui l'obligea d'écrire en langue vulgaire, nous n'aurions de lui que des poésies latines assez médiocres; qu'il n'eût été autre chose qu'un philosophe obscur, que l'on confondrait aujourd'hui avec tous les pédans du moyen âge; et que l'on aurait même oublié que c'est réellement Pétrarque qui a ramené le goût des bonnes études en Europe, en faisant apprécier les auteurs anciens, dont il recherchait soigneusement les ouvrages, et dont il conserva un grand nombre en en faisant faire de bonnes copies? Amené en Provence dès ses plus jeunes années, *Francesco* y reçut son éducation première; il avait passé quatre ans à Montpellier pour y étudier le droit, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même; et c'est peut-être là, qu'il conçut pour la poésie, la même passion

charmantes dans ces fades romans grecs, qu'il s'est heureusement gardé d'imiter, et que peut-être il connaissait à peine? Osera-t-on avancer que c'est aussi dans la lecture des Grecs, qu'Arioste est allé chercher cette imagination et cet enthousiasme poétique, dont il est le seul à fournir l'exemple, et qu'il a exercés sur

---

que Hugues de S. Cyr dont nous avons parlé dans la note 141, y avait puisée quelque temps auparavant. Gariel assure de plus que Pétrarque, pendant son séjour dans cette ville, s'était occupé à revoir le roman de Pierre de Provence, composé vers 1178, par un Chanoine de Maguelonne. Ce grand poète doit donc être regardé comme l'élève des Troubadours. Ses poésies présentent, comme celles de ses maîtres, une uniformité qui à la fin deviendrait fatigante, si elle n'était rachetée à chaque instant par des traits pleins de sentiment, et par les images les plus gracieuses. La métaphysique d'amour qui règne dans le poète italien, est empruntée des Provençaux; il n'est même pas exempt des défauts de ces derniers; et c'est à eux qu'il doit les allusions froides, les pensées plus ingénieuses que vraies, et la foule de *concetti* qu'on lui reproche avec raison. C'est seulement sous ce rapport, que le savant Tiraboschi a eu raison de dire: *se Petrarca ha imitato i Provenzali, ciò non è stato che a suo e a nostro gran danno.* Pétrarque était loin de témoigner le même mépris pour les Troubadours, qu'il cite toujours d'une manière honorable. La plus grande preuve d'estime qu'il ait pu leur donner, c'est d'avoir inséré dans ses ouvrages plusieurs de leurs idées, que souvent il traduit mot pour mot; tels sont, entr'autres, ces fameux vers de Giordi:

E non he pau, e non tinc quim'guerrieg:
Vol sobre el cel, e nom movi de terra;
E non estrech res, et tot lo mon abràs;
Oy he de mi, e vull a altri gran be:
Si non es amor, donchs aco que sera?

que l'on retrouve en entier dans le beau sonnet qui commence ainsi:

S'amor non è, che dunque è quel ch'io sento?

On doit lire, au reste, pour se former une idée juste de Pétrarque, la vie que M. Baldelli a donnée de cet écrivain, sous le titre suivant: *dell' Petrarca e' delle sue opere, Libri IV. Firenz.* 1797. Ouvrage écrit avec l'élégance, la pureté d'un *Cinquecentisto*, et la critique d'un savant du XVIII siècle.

l'histoire la plus fameuse des temps de la Chevalerie? Convenons cependant que l'Homère Ferrarois a sur ses devanciers le grand avantage d'avoir connu les auteurs Grecs dont Chrysoloras, Lascaris, Théodore Gaza, apportèrent les manuscrits en Occident vers le milieu du XV siècle (172). Différant en ceci des Italiens, les grands Poètes Français se sont formés à l'exemple des anciens; ils ont en conséquence peu emprunté des Troubadours. Mais ne suffit-il pas à la gloire de ces derniers, d'avoir été les créateurs de la littérature italienne (173), et

---

(172) Cette opinion sur l'époque de la renaissance des lettres paraîtra moins extraordinaire, quand on se rappellera que Voltaire a dit, dans son Essai sur les mœurs et l'esprit des nations, que « les Toscans firent » tout renaître par leur seul génie, avant que le peu de science qui était » resté à Constantinople, refluât en Italie avec la langue Grecque, par » les conquêtes des Ottomans. »

(173) La poésie Italienne est mesurée comme la Provençale, et nullement comme celle des Grecs et des Latins. Cette poésie qui prit naissance en Sicile, à une époque où les chants des Troubadours charmaient depuis long-temps les provinces méridionales de la France, ne fut employée d'abord qu'à exprimer les mouvemens de l'amour. Le règne de Charles d'Anjou fut l'époque brillante de la poésie Sicilienne, à cause des rapports multipliés qui s'établirent alors entre la Sicile et la Provence. C'est aux poètes de cette dernière contrée, que les Italiens ont emprunté les vers de onze syllabes, dont Arnauld Daniel avait donné l'exemple dans le milieu du XI siècle. Les Troubadours ont également composé des vers de trois, de quatre, de cinq, de six, de sept, de huit et de neuf syllabes, qui sont d'un usage fréquent en Italien. Cavalcanti, Bembo, Speroni, Equicola, Varchi, Dolce et une infinité d'autres Savans écrivains, conviennent eux-mêmes que leur langue doit sa poésie au Provençal. *Non sarà dà dubitare*, dit Bembo l. c. 8., *che la Fiorentina lingua dà provenzali poeti più che dà altri le rime pigliate s'habbia, ed essi havuti per maestri.... Molte cose i Thoscani hanno prese dà questi, si come sogliono far sempre i discepoli dà loro maestri.... Tra le quali sono primieramente molte maniere di canzoni che hanno i Fiorentini dalla Provenza pigliandole recate in Thoscano.* Dante professe la même opinion que Bembo sur l'origine des *Canzoni : De vulgari eloquio. op. cit. IV.* 282. Les chansons qui ont un refrain à chaque couplet,

d'avoir produit, de cette manière, les ouvrages les plus beaux dont la poésie des modernes puisse s'enorgueillir ?

Messieurs, en daignant parcourir avec moi l'histoire de ces temps d'ignorance, et celle des premiers efforts par lesquels nos ancêtres sont parvenus à les faire oublier, une vérité bien consolante, sans doute, s'est présentée à tous les esprits; c'est que ces temps malheureux ne peuvent plus se reproduire. Des incendies consu-

---

ne sont qu'une imitation des *Retrouanges* des Troubadours. Arnauld Daniel est regardé comme l'inventeur des Sestines; on doit à Giraud Bornel la *Canzone* à stances continues; les Troubadours ont également employé les premiers, celle à stances séparées sur les mêmes rimes, qui a été adoptée ensuite par Pétrarque. On doit leur rapporter, à bien plus forte raison, une autre espèce de *Canzone* que les anciens poètes Italiens ont souvent composée, et que l'on appelle *rimata alla provenzale*. Les Sirventes italiens sont dus incontestablement à la Provence; et ce sont eux, selon toute apparence, qui ont fourni à Cecco d'Ascoli, à Cino da Pistoia et à Dante, l'idée de la *terza rima*. Doni, dans son traité *de' modi della musica*, regarde aussi le madrigal comme d'origine provençale. Les *Cobbole*, les *Motteti*, les *Frottole* sont autant d'espèces de poésies que l'Italien a adoptées de cette dernière langue. On peut même dire que l'on y retrouve le Sonnet, quoique les Provençaux n'aient point connu la pièce de vers de ce nom, qui est composée de quatorze vers de onze syllabes. Redi, dans les savantes remarques qu'il a ajoutées à son *Bacco in Toscana*, pense que les Troubadours donnaient le nom de Sonnet à toute espèce de poésie, destinée à être mise en musique. Mais il ne faut pas croire, cependant, que le Sonnet italien ait toujours été assujetti aux règles que nous lui connaissons aujourd'hui. Les *Raccolte* d'Allaeci, de Bernard Giunti sont remplies de Sonnets, dans lesquels le nombre, la mesure des vers, et le placement des rimes varient à l'infini. Les *Sonnetti doppj* et *rinterzati* n'ont que de faibles rapports avec le Sonnet actuel. Dante, dans sa *Vita nuova*, appelle Sonnet, celle de ses *Canzoni* qui commence par les vers suivans:

O voi che per la via d' amor passate,
Attendete e gaudete.

et qui est, en effet, un Sonnet *rinterzato*, tel que la Comtesse de Die, Géoffroi de Toulouse, et Arnauld Daniel en offrent des exemples en Provençal.

meront encore nos Bibliothèques, aucun ouvrage important ne sera perdu. Des peuples barbares pourront à l'avenir se présenter à nos frontières; les derniers de nos neveux ne les verront jamais marcher en triomphateurs dans le sein de notre patrie. Le progrès des lumières a irrévocablement asservi le peuple ignorant au peuple civilisé. Maintenant si les sciences pouvaient cesser un instant d'être cultivées, la guerre même qui leur a fait jusqu'à ce jour tant de mal, en ferait désormais renaître l'étude. C'est ainsi, que dans ces jours d'erreur où le fanatisme de la liberté avait juré la perte de tous les hommes éclairés, et consommé la destruction des établissemens qui pouvaient les reproduire, le besoin de nous défendre, ramena parmi nous l'étude des sciences; et ce fut encore la Médecine qui préluda glorieusement à leur résurrection (174). Alors des armées innombrables se formaient d'un instant à l'autre; des maladies terribles les dissipaient avec la même promptitude; presque tous les médecins militaires, ces uniques consolateurs du guerrier souffrant, avaient succombé; il leur fallait des successeurs; depuis plusieurs années les Universités étaient détruites, et les élèves qu'elles eussent formés, se trouvaient dans les rangs de nos soldats. Trois Écoles de Médecine furent alors établies; vous connaissez les services qu'elles ont rendus. Celui qui par la suite s'occupera de leur histoire, ne manquera pas de remarquer que jamais celle de Montpellier ne reçut autant d'encouragemens, autant de moyens d'instruction; il rappellera qu'il fut un moment où le Gouvernement sembla nous abandonner à nos seules ressources, et que ce moment fut de courte durée; car l'Orient toujours prodigue de ses bienfaits, rendant aux vœux de la France l'Espoir et le Sauveur de la patrie. Nous ne fumes pas des derniers à ressentir la douce influence de son administration protectrice. A cette époque, les hommes qui s'étaient le plus illustrés comme savans, furent portés aux premiers

(174) Éloge de Lassus, par M. Cuvier.

emplois de l'État; et l'on vit dans ce nombre, élever un de nos collègues (175) à l'un des postes les plus éminens. Lorsque notre voix, celle de Nous tous, qui avons été ses élèves ou ses amis, ne pourra plus redire l'enthousiasme que sa bouche éloquente inspirait naguères sous ces voûtes; lorsque nos cœurs réduits en poussière, ne conserveront plus l'impression de son souvenir; tout ce qui s'offre maintenant autour de nous, tout ce qui tient de quelque manière à notre établissement, le rendront sans cesse présent à la pensée. Par ses soins, un vaste amphithéâtre s'est élevé pour servir à nos leçons; plus loin une orangerie superbe, flatte à la fois l'œil de l'ami des arts, et le zèle empressé du Botaniste; ailleurs une Bibliothèque nombreuse offre à l'étude, des ressources auparavant inconnues dans ces contrées; près de là, se présente un musée anatomique qui devait rivaliser avec les plus célèbres de l'Europe; ce jardin même, qui fut le modèle de celui de la capitale de l'Empire; ce jardin, qui rappelle si naturellement le règne paternel du bon Henri, reçoit par la même influence, des accroissemens qui vont le mettre de pair avec tout ce que nous connaissons de mieux en ce genre. Ces accroissemens sont dus, il est vrai, à la munificence de nos Concitoyens (176), aux vues éclairées et bienfaisantes d'un Ministre, dont le dernier acte d'autorité envers Nous, fut un service nouveau; mais si la riche collection de plantes dont nous tirons vanité, subsiste encore et s'augmente chaque jour, n'oublions pas que c'est encore la main généreuse qui ne nous abandonna jamais, qui pourvoit en partie aux frais de leur culture (177). Ici même, Messieurs, dans

---

(175) M. Chaptal, Professeur de chimie.

(176) Le Conseil municipal de la ville de Montpellier vient d'augmenter considérablement notre Jardin de Botanique, en faisant l'acquisition d'un vaste terrain adjacent.

(177) M. le Sénateur Comte Chaptal a consacré à l'entretien du Jardin des Plantes, le traitement qu'il reçoit comme Professeur-honoraire de la Faculté de Médecine.

le lieu où ma faible voix se fait entendre, la statue d'Hygie, celle du fils d'Apollon, la tête antique et vénérable du plus grand des médecins, attestent d'une manière éclatante, la protection du Gouvernement, et l'estime de notre ancien collègue. Mais, parmi tant de bienfaits, il en est un plus remarquable et qui fait à jamais notre gloire et notre orgueil, c'est d'avoir attiré quelquefois sur nous, les regards de celui dont la voix toute-puissante décide seule des renommées, et fait naître ou tomber à sa volonté, les Empires les plus florissans ; c'est d'avoir obtenu de l'invincible NAPOLÉON, que son effigie sacrée fût placée dans cette enceinte, pour y être à la fois, la plus noble récompense des travaux de nos prédécesseurs, l'encouragement le plus actif des nôtres, et le gage assuré des succès de nos descendans.

Messieurs les Étudians, vous recevrez désormais, devant le marbre qui retrace les traits glorieux de notre puissant EMPEREUR, la palme qui couronne ordinairement vos études. De quel prix nouveau cette palme ne s'embellit-elle pas aujourd'hui, qu'elle sera délivrée, pour ainsi dire, en présence du Chef suprême de la nation ! ! ! C'est maintenant surtout qu'il faut redoubler vos efforts et multiplier vos facultés, pour mériter le titre honorable que chacun de vous ambitionne. Vos Maîtres reçoivent une faveur que les travaux de la plus longue vie seraient loin de pouvoir acquitter. Cette faveur, Messieurs, c'est à vous qu'il appartient de la justifier ; c'est vous qui apprendrez au monde, que la seule École que le Souverain ait décorée de son image, n'était pas indigne de ce témoignage éclatant de protection, et qu'elle saura conserver, parmi ses rivales, le rang que lui ont acquis tant de noms illustres formés dans son sein.

NOTES.

1. Le silence des écrivains du temps suffit pour démontrer la fausseté de l'opinion qui reconnaît Charlemagne pour fondateur de l'Université de Paris. On ne prétend pas, il est vrai, que ce prince l'ait établie avec toutes ses attributions et ses priviléges, mais bien plus, il n'est pas possible de lui rapporter sérieusement la création des Écoles publiques qui ont ensuite donné naissance au corps de l'Université. Ce serait même rabaisser la gloire de ce grand Monarque, que de lui faire un titre d'honneur de la fondation d'une simple École, tandis que, depuis les bords de l'Ebre jusqu'aux extrémités de la Transilvanie, son vaste génie organisait, dans tous les points de ses états, les seuls établissemens d'instruction qui fussent possibles à cette époque. Alors, sans doute, Paris eut aussi son École comme les autres villes et les monastères principaux de l'Empire; mais cette École n'était guères connue, puisqu'elle ne se trouve mentionnée nulle part, tandis que nous en voyons un grand nombre d'autres qui, dans le même temps, ont joui d'une grande réputation. Outre celles dont nous avons déjà parlé page 10, on cite encore les écoles de Ste. Croix d'Orléans, de S. Lifart de Meun, de Fleury ou de S. Benoît-sur-Loire, de Corbie, de S. Gall en Suisse, de S. Michel en Lorraine, de S. Wandrille ou de Fontenelle près de Rouen, de S. Riquier en Ponthieu, d'Aniane en Languedoc, de Trèves, d'Utrecht, de Mayence, de Weissembourg, et d'Auxerre. L'une des plus célèbres fut sans contredit celle de S. Martin de Tours, dont Alcuin était le modérateur, et qui compte parmi ses élèves Sigulfe, Fridugise, Raganard, Waldramne, Adalbert, Aldric, Amalaire, Raban, Halton, Haimon, Samuël, et la plupart de ceux qui se distinguèrent par leur savoir, tant sous le règne de Charles que sous celui de ses fils et petit-fils. L'enseignement de l'abbaye de S. Germain-des-Prés n'avait point encore acquis la réputation à laquelle il parvint dans la suite; celui de l'abbaye de S. Denys jetait déjà un certain éclat, à en juger du moins par les louanges que le pape Adrien donne aux lumières de ce monastère. Ces deux Écoles sont les plus anciennes

qui aient existé aux environs ou dans l'intérieur de la capitale, et cependant ce n'est dans aucune d'elles que l'on est allé chercher l'origine de l'Université de Paris; on a mieux aimé la retrouver dans l'École du palais impérial qui coexistait avec l'Académie dont nous avons parlé, et dans laquelle se faisait l'éducation de la jeune noblesse attachée à la personne des souverains. C'est là que Pierre de Pise et Alcuin donnèrent leurs leçons sous Charlemagne, et que Claude de Turin et Aldric sous Louis-le-Débonnaire, Jean Scot et Mannon sous Charles-le-Chauve, se firent des noms fameux dans l'enseignement. Mais cette École, uniquement destinée à l'instruction des personnes attachées à la cour, changeait continuellement de place avec celle-ci, et se trouvait en conséquence tantôt à Thionville, à Worms, à Ratisbonne, à Würtzbourg, à Mayence, à Francfort, à Compiègne, et surtout à Aix-la-Chapelle, résidence ordinaire des rois de la seconde race, qui n'habitèrent que très-rarement la ville de Paris. Alcuin, qui était le modérateur de l'École palatine, se plaint souvent dans ses lettres, de l'obstacle que ces déplacemens réitérés apportaient à ses études; l'empereur exigeait même qu'il le suivît à l'armée, et le savant théologien ne fut dispensé de ce service que lorsqu'il se fut retiré dans son abbaye de S. Martin de Tours. L'École du Palais était donc nécessairement ambulante, et si elle se fût fixée quelque part, on ne la trouverait certainement point à Paris, mais bien à Aix-la-Chapelle, résidence ordinaire de Charlemagne. La lettre de Nicolas I à Charles-le-Chauve, que du Boullay cite, *Hist. Univ. Paris.* 1665. *I.* 184, pour prouver l'établissement de l'École palatine dans la capitale, ne témoigne rien en faveur de cette opinion, puisque la partie de cette lettre sur laquelle s'appuie du Boullay, a été évidemment fabriquée après coup par G. Naudé, ou par quelque autre faussaire, ainsi que Crévier lui-même est obligé d'en convenir, *Hist. de l'Univers. de Paris.* 1761. *I.* 49. On ne peut contester néanmoins, que l'Université de Paris, *Studium Parisiense,* n'ait dans quelques circonstances pris le titre d'École palatine qui lui venait sans doute de son voisinage avec le palais de Julien, ou peut-être même des Écoles établies dans ce palais par les moines de Cluny qui en étaient les propriétaires. Au reste, les Écoles du palais ou de la cour déchurent considérablement sous Louis-le-Débonnaire, pour se relever un peu sous Charles-le-Chauve, et disparaître enfin tout-à-fait sous les règnes suivans. *Mabill. act. sanct. ord. S. Bened. sæc. II.* 281. Depuis le milieu du IXe siècle une grande partie de la noblesse du royaume faisait ses études à S. Benoît-sur-Loire. *Hist. littéraire de la France. IV.* 241. L'École du monastère de S. Riquier comptait dans le

même temps parmi ses élèves plusieurs fils de Rois, de Ducs ou de Comtes. *Mabill. ann. ord. S. Ben. XXVI. n.*os 66. 67. *XXVIII. n.*° 84. Le prince Lothaire avait étudié à S. Germain d'Auxerre, sous le célèbre Héric. *Mab. act. ord. S. Ben. sæc. V. n.*° 193. Remi y enseignait dans le même temps, avant de venir à Paris, où son arrivée peut être regardée comme l'époque des premières études réglées qui aient existé dans la capitale. Quelle que fût cependant l'affluence des écoliers de Remi, il ne paraît pas que les écoles qu'il avait établies se soient soutenues après sa mort, puisque Robert, fils de Hugues Capet, avait étudié à Rheims sous le fameux Gerbert. Cette dernière École partagea, dans le dixième siècle, la célébrité de celles de S. Germain d'Auxerre, de S. Benoît-sur-Loire, de Chartres, et de l'Abbaye du Bec. C'est là que se formèrent les hommes les plus savans du temps. Les études, il est vrai, n'étaient peut-être pas totalement abandonnées à Paris; mais elles s'y trouvaient au moins dans un degré bien inférieur de ce qu'elles étaient partout ailleurs. *Crevier, l. c. I.* 111. L'École de cette ville ne parut réellement avec quelque distinction, que dans le XIIe siècle, époque à laquelle Guillaume de Champeaux et Abélard son disciple, lui acquirent une renommée qu'aucune École chrétienne n'avait encore obtenue. Cependant l'Université n'existait point encore; les Écoles du Cloître Notre-Dame, de S. Victor, et de Ste. Geneviève étaient ouvertes à la fois, et demeuraient parfaitement distinctes les unes des autres; l'enseignement y était le même que celui qui avait été réglé par Charlemagne. Long-temps même après son institution, l'Université de Paris n'a été composée que de la Faculté des Arts et de celle de Théologie. L'étude de cette science, et celle de la philosophie scholastique, avaient même conservé, jusqu'à la destruction de ce corps célèbre, une prééminence déclarée. La Faculté de Théologie commença, dans le même siècle, à conférer des degrés, usage qu'elle avait emprunté des Nestoriens et des Arabes, et qui avait été introduit dans l'Occident chrétien par les Écoles de Médecine de Salerne et de Montpellier.

II. Chez les Visigoths, le même homme était à la fois médecin, chirurgien, apothicaire; avant d'entreprendre le traitement d'une maladie, il convenait d'un certain salaire, et n'était payé qu'après la guérison; il ne touchait rien, lorsque les malades mouraient. Si ceux-ci étant de condition libre, succombaient à la maladie peu de temps après une saignée, le médecin perdait la liberté. Les Visigoths étaient donc assez grossiers pour croire qu'il dépendait uniquement des médecins de guérir, ou assez injustes pour les regarder comme

des charlatans. Il faut convenir aussi qu'ils ne méritaient guères d'en avoir d'autres, avec des lois telles que celles dont on va lire des extraits : *Nullus medicus sine præsentia patris vel cujuscumque propinqui mulierem ingenuam phlebotomare præsumat... Quod si aliter præsumpserit, decem solidos propinquis aut marito coactus exsolvat. Quia difficillimum non est, ut sub tali occasione ludibrium interdum adhærescat.* 1. *Tit. I. Si quis medicum ad placitum pro infirmo visitando, aut vulnere curando poposcerit : ut viderit vulnus medicus, aut dolores agnoverit, statim sub certo placito, cautione emissâ, infirmum suscipiat.* 2. *Tit. I. Si quis medicus infirmum ad placitum susceperit, cautionis emisso vinculo, infirmum restituat sanitati. Certè si periculum contigerit mortis, mercedem placiti penitus non requirat, nec ulla inde utrique parti calumnia moveatur.* 3. *Tit. I. Si quis medicus dum phlebotomum exercet, et ingenuum debilitaverit, centum solidos coactus exsolvat. Si vero mortuus fuerit, continuò propinquis tradendus est, ut quod de eo facere voluerint, habeant potestatem. Si verò servum debilitaverit aut occiderit, hujusmodi servum restituat.* 4. *Tit. I. lib. XI. Legum Wisigoth. apud Lindinbrog. Codex Legum antiq. Francof.* 1612. 204-205. Théodoric avait cherché cependant à donner quelque considération à la médecine, par toutes les prérogatives qu'il avait attachées à la charge de comte des Archiatres. Cassiodore qui nous en a conservé la formule, *Epist. XIX,* relève beaucoup la dignité de la profession de médecin, ainsi qu'on peut le voir dans l'ouvrage que Meibomius a publié sous le titre suivant : *Magni Aurelii Cassiodori formula comitis Archiatrorum commentariis illustrata à J. H. Meibomio. Helmestadii.* 1668. 4. Mais ces assertions ne peuvent guères s'accorder avec les passages que nous avons extraits plus haut du code Théodoric.

III. Dans les siècles d'ignorance, l'usage de pratiquer la médecine a été général chez les prêtres de toutes les religions, qui ont naturellement été regardés comme le canal ordinaire des influences que le ciel fait passer à la terre. Du temps même de Joubert, on pensait encore qu'en recourant aux secours de la médecine, on contrevenait à la volonté de Dieu, et qu'on devait s'en reposer uniquement, pour tous les soins de la guérison, sur l'intercession des Saints et des Saintes. *Erreurs populaires. Paris.* 1575. *II. c.* 4. On voit encore de nos jours, quelques personnes peu éclairées employer dans leurs maladies, des pratiques superstitieuses que la religion et le bon sens se réunissent à désavouer. Richerand dit avoir connu un bon curé de campagne qui croyait

posséder un remède infaillible contre la rage, dans une énorme clef de fer, que l'on disait descendue du ciel, et qu'il faisait rougir jusqu'à l'incandescence, pour en cautériser ensuite les parties blessées. *Des Erreurs populaires relatives à la médecine. Paris.* 1810. 152. Ici du moins tout le monde est d'accord sur les bons effets du remède, les avis ne sont différens que sur la manière d'en expliquer les effets ; mais dans les temps obscurs du moyen âge, on n'était pas encore assez instruit pour opérer des guérisons miraculeuses avec des moyens naturels. Les cendres du S. *Deus dedit* de Bénévent, étaient un spécifique assuré contre toutes les fièvres intermittentes ; *Erchempert, Hist. Longob. apud Eccard, Corp. Hist. medii ævi. I.* 56. Les reliques de sainte Ida, de S. Martin de Tours opéraient les cures les plus désespérées. *Leibnitz, Script. Brunsw. I.* 175. *Martenne collect. ampl. I.* 206. Une des plus remarquables est celle de l'empereur Henri II, qui vint en 1014 chercher au Mont-Cassin le soulagement des douleurs horribles que lui faisait éprouver la pierre ; on le fit coucher dans une chapelle ; S. Benoît lui apparut en songe, pratiqua lui-même la taille, et mit la pierre extraite dans la main du malade, qui trouva guérie, à son réveil, la plaie qui avait été faite pour pénétrer dans la vessie. *Vita S. Meinwerci, apud Leibnitz, Script. Brunsw. I.* 525. Le désir de voir des prodiges partout, était tel que, si l'on trouvait une source minérale douée d'une propriété salutaire, on la plaçait sur le champ sous l'invocation de quelque Saint ; et ce n'était plus l'eau minérale, c'était le Saint lui-même qui possédait les vertus apéritives, diurétiques, etc. Les moines abandonnaient à l'envi leurs monastères pour se livrer à l'exercice de la médecine, qui leur fut à la fin expressément interdit par les décrets de la plupart des Conciles du XIIe siècle. Toutes nos légendes étaient remplies de relations de cures merveilleuses, avant que Mabillon et les savans auteurs des Actes des Saints eussent dévoilé les mensonges, dont une piété mal entendue les avait surchargées. La fraude était même allée si loin, relativement aux guérisons opérées par ceux que l'on voulait faire placer au rang des Saints, que les Papes déclarèrent qu'ils n'admettraient plus aucun miracle de cette espèce, dans les actes d'enquête pour la canonisation. Il ne reste donc plus, relativement à toutes ces histoires miraculeuses, qu'à dire avec le célèbre Bacon de Verulam : *My judgement is, that they ought all to be despised, and ought to serve but for winter-talk by the fire-side. Though when I say despised, I mean it as for belief : for otherwise, the spreading or publishing of them, is in no sort to be despised ; for they have done much mischief. Essays civil and moral, Bacon's Works. Lond.* 1803. *II.* 343.

IV. Ce serait cependant aller directement contre les faits, que de prétendre que le Grec fût complètement ignoré en Occident, dans les trois siècles dont nous parlons. Duchesne, *Hist. Franc. scriptores*, *III.* 355, parle de la discussion que Louis-le-Bègue eut avec Basile, empereur d'Orient, qui voulait que Louis prît le titre de πρωτοσύμβουλος, au lieu de βασιλεὺς que le souverain de Constantinople voulait retenir pour lui ; discussion dans laquelle le monarque Français montra quelque connaissance de la langue grecque. A peu près dans le même temps, quelques Évêques mêlaient du grec dans leur signature à la suite des actes des Conciles. *Mabill. de Re dipl. Tab. LVII.* On sait, au reste, que Charles-le-Chauve mettait une grande affectation à imiter les usages des Grecs. Il voulait faire de Compiègne une nouvelle Constantinople, à laquelle il donna le nom de Carlopolis ; il appela *Alpha* un monastère qu'il avait fondé en Bourgogne, sous l'invocation de J. C. Sauveur. *Ann. ord. S. Bened. III.* 244. Un Mss. de S. Martial de Limoges, aujourd'hui de la bibliothèque impériale de France, sous le n.° 4458, prouve que dans ce monastère l'on chantait dans le Xe siècle, à la messe du jour de la Pentecôte, plusieurs choses en grec, telles que le *Gloria*, le *Sanctus*, l'*Agnus*. Mabillon, *Ann. ord. S. Bened. IV.* 68, rapporte qu'Ekkehard, moine de S. Gall, était, en 990, un homme *latinæ linguæ græcæque peritus ;* et il ajoute, *quod illis temporibus perrarum.* Je suis d'autant plus porté à adopter ce dernier sentiment, que Remi d'Auxerre, qui fut l'un des hommes les plus savans de cette même époque, prouve son ignorance dans la langue grecque en en dérivant le mot *Pascha ;* et qu'il a fait une foule d'erreurs du même genre dans ses commentaires sur Donat, sur Priscien, et sur Martianus-Capella. Ce qui prouve de plus en plus combien il était rare à cette époque de savoir le grec, c'est que Notker, moine de S. Gall, qui l'entendait et qui faisait un cas tout particulier des commentaires d'Origène sur le Cantique des Cantiques, recommande à son disciple Salomon de les faire traduire, s'il trouve jamais quelqu'un qui sache à la fois le latin et le grec. *Pezii*, *Thes. anecd. noviss. I.* 4. La connaissance que Notker avait de cette dernière langue, aurait même pu dans ce temps être regardée comme contraire au véritable esprit du Christianisme, pour peu que les opinions des moines qui vivaient à la cour de l'empereur Henri, eussent été généralement adoptées. *Brunonis vita, inter Leibnitz, Script. Brunsw. I.* 275.

V. Avant la découverte de Gui d'Arezzo, la manière de noter la musique consistait à mettre sur les paroles quelques points et petits quarrés isolés, ou

accompagnés d'une queue qui s'étendait de haut en bas. Souvent ces signes étaient placés perpendiculairement l'un sur l'autre ; d'autres fois ils paraissaient monter ou descendre par échelons jusqu'au nombre de trois ou de quatre réunis entre eux par des crochets. Ces figures désignaient ainsi trois ou quatre sons conjoints, à exécuter consécutivement sur une même syllabe ; mais comme elles n'étaient pas imposées sur des lignes à intervalles réglés, on ne pouvait deviner la place des semi-tons, ni en quel endroit il fallait faire les tierces mineures ou majeures. On ne chantait donc à peu près que par routine, et l'on ne pouvait pas chanter autrement. Selon Alcuin, on faisait remarquer aux élèves le nombre des syllabes ; ils y appliquaient ensuite les sons qu'ils entendaient proférer à leurs maîtres : Bertrand, moine de Charroux, a donc eu raison de dire dans son poëme sur la musique, que c'était une science difficile, et qu'à moins que les sons ne fussent appris de mémoire, ils périssaient, parce qu'on ne pouvait pas les écrire. La musique de ce temps consistait, comme celle des Grecs, à faire l'octave inférieure ou supérieure, selon la portée des voix ou selon la nature de l'instrument ; car tout semble indiquer que l'on n'avait pas encore les premières notions du contre-point. Cette musique, toute informe qu'elle était, ne s'était conservée, depuis la suppression des théâtres, qu'à la faveur des cérémonies du culte chrétien, dans lesquelles elle avait été introduite par les soins de Grégoire le Grand. Les Francs ne l'avaient jamais adoptée, et ils répugnaient, ainsi que leurs descendans, à reconnaître la supériorité du chant italien. Charlemagne combattit leurs préventions par des menaces et même par des peines corporelles, moyens qui ne seraient peut-être pas inutiles de nos jours, pour garantir nos oreilles des cris entrecoupés et des mugissemens de la plupart de nos chanteurs actuels. Les successeurs de Charlemagne conservèrent le même goût pour le chant. Les personnages les plus savans composaient alors de la musique, et l'on compte au nombre de ces compositeurs, Remi d'Auxerre, S. Odon de Cluni, Hucband de Rheims, qui trouva une nouvelle manière de noter avec les lettres de l'alphabet ; Rasbode, évêque d'Utrecht ; Guy, évêque d'Auxerre ; Fulbert, évêque de Chartres, et le pape Sylvestre II lui-même. Le chant reçut quelques perfectionnemens par le jeu de l'orgue, instrument introduit en France en 754, par l'empereur Constantin Copronyme qui en fit présent au roi Pepin. Ces orgues furent d'abord placées dans la chapelle du Roi, d'où elles passèrent ensuite dans les autres églises. *Mabill. ann. l. XXIII. n.*os 28-29. Les moines de S. Gall furent les plus fameux musiciens du IXe et du Xe siècle, et c'est à eux que l'on doit les séquen-

ces de la Messe, dans lesquelles on porta le chant à toute l'étendue que peuvent avoir les voix humaines. *Mabill. ann. ord. S. Bened. III.* 173. *Le Beuf, Recueil de divers écrits pour servir d'éclaircissemens à l'Histoire de France. Paris.* 1738. *II.* 103.

VI. Καὶ ὡς Ἑλληνικὴν τάχα παίδευσιν διαπτύων τὴν ἡμετέραν καὶ θείαν παίδευσιν τοσοῦτον ἀποστρεφόμενος, ὡς μηδὲ τοὺς νεοὺς παιδοτριβεῖσθαί που συγχωρεῖν, ἵνα μήτε τῇ αὐτοῦ ἀλογίᾳ ἀντιστῆναί τις ἔχῃ ποτὲ, καὶ διελέγξαι· μήτε πάλιν τῷ τάχει τῶν ὀφθαλμῶν καὶ τῇ τῆς γλώττης ῥύμῃ φερόμενος διὰ τῆς παιδεύσεως, τὰ δευτερεῖα τοῦτον φέρειν καταναγκάσειε. Γεοργίου τοῦ Κεδρήνου Σύνοψις ἱστορίων. *Paris.* 1647. 499.

VII. Constantin Porphyrogénète était savant lui-même, et il écrivit plusieurs ouvrages dans lesquels il s'est plutôt montré rhéteur qu'écrivain élégant. Zonaras rapporte que cet Empereur fit renaître l'étude de la philosophie, qui était presque oubliée à cette époque. Ἦν δὲ Κωνσταντῖνος τὰ πρὸς θεὸν εὐσεβὴς καὶ λόγοις προσκείμενος ὡς ἔστι καταμαθεῖν ἐκ συγγραμμάτων αὐτοῦ, ἀλλὰ μέντοι καὶ ἐξ ἐπιστολῶν, ἃ κἂν μὴ πρὸς τέχνην ἠκρίβωντο τὴν ῥηθορικὴν, ἀλλά γε σχήμασι ταύτης καί τισιν ἰδέαις ποικιλλῶνται. Ἐδίδου δὲ καὶ ῥυθμοῖς ἑαυτὸν, καὶ μέτροις παντοδαποῖς.... Ἐπεμελήθη δὲ καὶ τῆς φιλοσοφίας αὐτῆς, ἐπιλελησμένης ἤδη σχεδὸν, ἀλλὰ μέντοι καὶ τῶν ἐπιστημῶν διδασκάλους ἐπιστήσας, καὶ ἀναζωπυρήσας ἐκλειπούσας αὐτάς. Τοῦ Ζώναρα Χρόνικον. *Paris.* 1687. II. 193. Ce passage confirme jusqu'à un certain point ce que nous avons avancé sur la décadence de la littérature grecque; il nous montre de plus que Constantin l'avait cultivée par raison de piété. Charlemagne avait eu le même motif, et les établissemens d'instruction qu'il forma ont une grande analogie avec ceux de l'empereur Grec. Il paraît même, à entendre les auteurs Byzantins, que l'enseignement des écoles d'Orient fut à peu près sous Constantin, ce qu'il avait été en Occident, sous le célèbre fils de Pepin. Τὰς γὰρ ἐπιστήμας, ἀριθμητικὴν, μουσικὴν, ἀστρονομίαν, γεωμετρίαν, καὶ τὴν ἐν πᾶσιν ἔποχον φιλοσοφίαν, ἐκ μακροῦ χρόνου ἀμελείᾳ καὶ ἀμαθίᾳ τῶν κρατούντων ἀπολωλύιας, οἰκείᾳ σπουδῇ ἀνεκτήσατο, τοῦς ἐφ' ἑκάστῃ τούτων ἀρίστους τε καὶ δοκίμους ἀναζητήσας καὶ εὑρὼν, καὶ διδασχάλους ἐπιστήσας, καὶ τοὺς σπουδαίους ἀποδεχόμενός τε καὶ συγκροτῶν.

συΓκροτῶν. Διὰ καὶ τὴν ἀλογίαν ἀπελάσας ὀυκ ἐν μακρῷ τῷ χρόνῳ ἐπὶ τὸ λογικώτερων μετεῤῥύθμισε τὸ πολίτευμα. Γεωργίου τοῦ Κεδρήνου Σύνοψις ἱςορίων. 635. Ἐπεὶ γὰρ ἠπίςατο, πρᾶξιν καὶ θεωρίαν πρὸς θεὸν ἡμᾶς οἰκειοῦντα, καὶ τὴν μὲν πρᾶξιν πολιτικοῖς προσαρμόζουσαν πράγμασιν, τὴν θεωρίαν δὲ τοῖς λογικοῖς, ἀλλήλοις δι' ἀμφοτέρων βοηθεῖ· τὸ μὲν πρακτικὸν, διὰ ῥηθορικῆς τέχνης ἀσκεῖσθαι, παρασκευάζων· τὸ δὲ θεωρητικὸν, διὰ φιλοσοφίας καὶ φυσικῆς τῶν ὄντων διαγνώσεως. Παιδευτὰς δὲ ἀρίςους προκέκρικεν· ἐις Κωνςαντῖνον Πρωτοσπαθάριον τὸν τηνικαῦτα Μυςικὸν, τὸ τῶν φιλοσόφων παιδοτρίβειον δέδωκεν· ἐις δὲ τὸ τῶν Ῥητόρων, Ἀλέξανδρον Μητροπολίτην Νικαίας· ἐις δὲ τὸ τῆς Γεωμετρίας, Νικηφόρον Πατρίκιον τὸν γαμβρὸν Θεοφίλου Ἐπάρχου τοῦ Ἐρωτικοῦ· ἐις δὲ τὸ τῶν Ἀςρονόμων, Γρηγόριον Ἀσηκρῆτιν. *Constantin. continuator. edit. inter Hist. Byzant. Scriptores post Theophanem. Paris.* 1685. 277-78.

VIII. La princesse Anne Comnène nous fournit un exemple remarquable de cette méthode de philosopher, dans le portrait qu'elle fait d'un certain Italus, qui enseignait la philosophie avec éclat à Constantinople, et qui était regardé comme le plus grand philosophe du temps, ὁ ὕπατος τῶν φιλοσόφων. Il possédait toutes les subtilités de la dialectique, disputait avec la plus grande véhémence, et trouvait toujours le moyen de réduire ses adversaires au silence : ὅυτως ἐμπείρως εἶχε τῆς διαλεκτικῆς ὁ ἀνὴρ, καὶ ταῖς ἐπαλλήλαις ἐπερωτήσεσι κατέπνιγε τοὺς διαλεγομένους, συΓχέων ἀυτῶν, καὶ συνταράττων τὸν νοῦν. Les leçons d'Italus étaient suivies avec une espèce de fureur, et on ne voit pas qu'il attirât un grand nombre d'auditeurs par les charmes de son éloquence; car il savait à peine la grammaire : περὶ τὴν γραμματικὴν ἐχώλευε τέχνην· καὶ τοῦ ῥητορικοῦ νέκταρος ὀυκ ἐγέυσατο. ὀυδὲ ἐκεῖθεν ὁ λόγος τούτου ἐφήρμοςο καὶ ἐις κάλλος ἀπέξεςο. Le stile de ses ouvrages était encore plus mauvais que son élocution ; ils étaient, il est vrai, hérissés de lieux communs de dialectique, mais en même temps remplis de solécismes : ἔνθεν τοι καὶ τὰ συγγράμματα τούτου, συνέσφικτο μὲν ἀπανταχόθεν τοῖς διαλεκτικοῖς τόποις, ἀσυνταξίας δὲ, καὶ κακίαν, καὶ σολοικισμὸν σποράδην διεῤῥίμενον παντάπασιν ὀυκ ἐξέφευγεν. Ἄννης τῆς Κομνήνης Πορφυρογεννήτου Καισαρίσσας Ἀλεξίας. *Paris.* 1651. 145-146.

IX. Ουδὲ ἀρχιάτρους παρεχώρει γίνεσθαι τοὺς διακόνους ἢ τοὺς ἱερεῖς, λέγων,

ἀνένδεκτον ἔιναι τοὺς μετὰ φαινολίων καὶ ςιχαρίων μεταχειριζομένους, κοσμικὰς ςολὰς ἐνδιδύσκεισθαι, καὶ μετὰ λαικῶν ἀνδρῶν, τῶν ἰατρῶν δηλαδὴ, προπομπεύειν. *Bonefidii Jus Orientale. Paris.* 1573. 78.

X. L'immense collection des Historiens Byzantins est l'un des plus beaux monumens littéraires de tout le bas Empire. La plupart de ces Ecrivains n'ont eu cependant aucune idée du véritable esprit de l'Histoire ; ils sont presque toujours dans une ignorance complète de tout ce qui se passait chez les peuples avec lesquels ils étaient même dans les rapports les plus directs, et ils se distinguent surtout par une crédulité excessive. On en trouve un exemple remarquable dans ce que Théophanes a dit de la chevelure qui croissait dans le milieu du dos des Rois Francs, à moins que l'on n'aime mieux adopter la correction que j'avais proposée de ce passage dans la lettre suivante adressée à mon savant ami M. Hase, employé aux Mss. de la Bibliothèque impériale de Paris.

Ad te, Hasii mî, recurro, ad te quondam in rebus Byzantinis indagandis Villoisonii nostri heu τοῦ διδασκάλου *nunquam satis lugendi æmulum, nunc ejusdem omniscientiæ hæredem, quod tuis in edendo Leone laboribus, mox patebit. Singularem Theophanis locum de priorum Franciæ Regum cæsarie jam pridèm miratus, de te sententiam quæro. Haud levis enim est ad me momenti, locus rei medicæ et anatomicæ conferens. Dixit autem Theophanes Chronographiæ pag.* 337. ἐλέγοντο δὲ ἐκ τοῦ γένους ἐκείνου λεγόμενοι (*seu potius ut habent alii codices* καταγόμενοι) ΚΡΙΣΤΑΤΑΙ, ὁ ἑρμηνεύεται ΤΡΙΧΟΡΑΚΑΤΑΙ· τρίχας γὰρ εἶχον κατὰ τῆς ῥάχης ἐκφυομένας ὡς χοίρῳ, *vel potius* ὡς χοῖροι. *Hoc Cedrenus iisdem fere verbis exscripsit Hist.* 453, *quod Goarus meritò* monstrum esse *dixit* Francis ipsis et Græcis incognitum. *Hujus autem haud meminit Agathias de Francorum Regum cæsarie dicens; testatur enim Histor. I.* 14: θεμιτὸν γὰρ τοῖς βασιλεῦσι τῶν Φράγγων ὀυ πώποτε κείρεσθαι, ἀλλ' ἀκειροκόμαι τε εἰσὶν ἐκ παίδων ἀεὶ, καὶ παρηώρηνται ἀυτοῖς ἅπαντες ἔυ μάλα ἐπὶ τῶν ὤμων οἱ πλόκαμοι· ἐπεὶ καὶ οἱ ἐμπρόσθιοι ἐκ τοῦ μετώπου σχιζόμενοι, ἐφ' ἑκάτερα φέρονται. Ὀυ μὲν ὥσπερ οἱ τῶν Τούρκων τε καὶ Βαρβάρων ἀπέκτητοι, καὶ ἀυχμηροὶ, καὶ ῥυπῶντες, καὶ ἐνέρσει ἀπρεπῶς ἀναπεπλεγμένοι, ἀλλὰ ῥύματα γὰρ ἐπιβάλλουσιν ἑαυτοῖς ποικίλα, καὶ ἐς τὸ ἀκριβὲς διαιξαίνουσι. Τοῦτο δὲ ὥσπερ τι γνώρισμα, καὶ γέρας ἐξαίρετον τῷ

βασιλείῳ γένει ἀνεῖσθαι νενόμισται. *Plures alii Agathiæ consentiunt ; sufficiat hîc notasse quod merito, Petavius Ration. Tempor.* 496. *Theophanis et Cedreni narrationem* ineptissimam fabulam *dixerit.* Fabulam *pariter Cangius accusans et græculos interpretari conatus, eos* τριχοραχάται *pro* τριχάραται *quod non intelligebant, scripsisse suspicatus est; sed minimè credendum. Melius autem, ut censeo, locum vexatum illustrant varia ex Gregorio Turonensi, æque ac monumenta inferius allata; audiendus ergo* ὁ *Francorum* πρωτοσυγγραφεύς, *Hist. VI. c.* 24. *sic locutus :* Hic cum natus esset in Galliâ et diligenti curâ nutritus, (ut Regum istorum mos est) crinium flagellis per terga demissis, etc. *Et alibi VIII. c.* 10 *:* Una tantum pars capillorum quæ subterfuerat, jam defluxerat; alia vero cum ipsis crinium flagellis intacta durabat. *Et apud eundem, de Vitis Patrum cap. ult.* Nec ille, ut quidam, dimissis capillorum flagellis, aut barbarum dimissione plaudebat, sed certo tempore capillum tondebat et barbam. *Childerici annulus in imperiali Bibliothecâ Parisiis asservatus, juvenem exprimit imberbem, crinibus super humeros involitantibus. Olim etiam ad ecclesiam S. Germani à Pratis apparebant Clodovæi et quatuor ejusdem filiorum statuæ, quorum juniores duo crines habebant humeris involitantes. Criniti enim erant Francorum Reges et nobilitatis Principes, iisque solis crines promittere licebat, quem cæsariei naturam Gregorius Turonensis dixit,* crinium flagella. *Martialis ipsemet tales crines flagella vocavit. Epigr. IV.* 42.

Mollesque flagellant
Collo comæ. Tortas non amo, Flacce, comas.

Sydonius quoque Apollinaris Epist. I. 2. *refert de Theodorico Gothorum rege :* aurium legulæ, crinium superjacentium flagellis operiuntur. *Vitium autem flagella et* τὸ *vocabulum* ῥαχὴ *idem sonant. Quid mirum igitur si Byzantini isti ambiguitate vocis* ῥαχη *decepti, quæ cum accentu in penultimâ spinam dorsi significat, et in ultimâ vitium ramulos qui flagella etiam vocantur,* τριχοραχατοι *à* ῥάχη *non a* ῥαχὴ *deduxerint; quod facilius eo magis quod Theophanes et Cedrenus Gallicarum rerum haud dubio parum essent periti; quod et verisimillimum : Reges enim Francorum comâ flagellanti erant inter suos insignes, ut exprimitur in voce* τριχοραχάται. *Haud contemnenda igitur, ut fit sæpius in græcis studiis, accentuum consideratio. Locum Theophanis desperatum jam tentaverat Hotomannus in*

Franco-Galliâ. Cap. XI. Quid autem valeat mea hæc qualiscumque emendatio, in medio relinquens, epistolam amici bono animo accipias, precor, καὶ τοῦ φιλεῖν μοῦ ὀυ πάυῃς. *Dabam Altissiodori die 6 mensis messidoris anno XII Reip. Franc.*

XI. La doctrine de Nestorius qui fit tant de bruit en Orient dans le V[e] siècle, était enseignée dans la fameuse École d'Édesse en Mésopotamie, conjointement avec la médecine et la philosophie grecque. Mais l'orthodoxie sévère de quelques Empereurs ayant amené une vive persécution contre les antagonistes de S. Cyrille, les professeurs d'Édesse furent forcés d'abandonner cette ville et de se retirer en Perse. Un même sort attendait les Platoniciens qui professaient encore à Athènes les opinions du plus éloquent des philosophes. Justinien les proscrivit; il enleva à ceux qui étaient chargés dans chaque ville des soins de l'instruction, le salaire que leur accordait l'État pour ces pénibles fonctions; et de cette manière les progrès de la barbarie redoublèrent. Τὰς τυπωθείσας ἀνέκαθεν ἐν ἑκάστῃ τῶν πόλεων δίδοσθαι σιτήσεις τοῖς ἐν ἀυτοῖς διδασκάλοις τῶν λογικῶν τεχνῶν, καὶ ἐπιστημῶν...... ἐξέκοψε, καὶ ὅυτω τῶν ἐν ταῖς πόλεσι διδασκαλείων ἐσχολακότων, ἀγροίκια τῶν ἐν ἀυταῖς κατεκράτησε. Τοῦ Ζωνάρα Χρον. ιδ´ 63. Ce fut dans ces circonstances, que Damascius de Syrie, Simplicius de Cilicie, Eulalius de Phrygie, Priscien de Lydie, Diogènes et Hermeïas de Phénicie, Isidore de Gaza qui enseignaient à Athènes, furent contraints, par la cupidité et par l'intolérance de Justinien, de se retirer en Perse, où leur imagination leur faisait entrevoir une prospérité sans bornes. Ces espérances ne se trouvèrent pas tout à fait réalisées, malgré tout l'accueil qu'ils reçurent du Roi Kosroès, à la cour duquel ils prirent un si grand crédit, que ce fut ensuite à la seule considération du médecin Grec Tribunus, que Kosroès accorda une suspension d'armes à Justinien. L'émigration de ces savans Grecs ne dut pas peu contribuer à répandre les connaissances chez les Persans. Les Nestoriens, qui s'étaient fixés parmi eux depuis les persécutions de Théodose et de Zénon, n'adoptèrent pas cependant les opinions de ces Platoniciens; ils aimèrent mieux étudier Aristote avec ses nombreux commentateurs, qui leur fournissaient toutes les subtilités par lesquelles ils s'efforçaient d'accabler les partisans des Conciles d'Éphèse et de Chalcédoine. Ils eurent plusieurs Écoles, parmi lesquelles celle de Nisibe fut la plus fameuse; on en comptait quatre dans la seule enceinte de Bagdad; mais

la seule où il paraisse qu'on ait enseigné la médecine, après la persécution d'Édesse, fut celle de Dschondisabour, sur l'origine de laquelle les opinions ont tant varié. C'est là que se formèrent presque tous les médecins Chrétiens qui ont joui d'une grande réputation chez les Arabes, et même plusieurs médecins de cette dernière nation. Car quoiqu'il fût nécessaire d'avoir lu les psaumes de David pour être admis à profiter de l'enseignement clinique de l'Hôpital de Dschondisabour, il ne paraît pas que cette condition fût de rigueur pour les Musulmans. Le médecin mahométan Hareht ben Calda avait formé son instruction dans cet Hôpital; et puisque l'on admettait indistinctement les Chrétiens et les Payens dans l'École d'Edesse, il n'est pas vraisemblable que l'on fût plus difficile dans celle de Dschondisabour, pour admettre les Musulmans qui tenaient les Nestoriens sous leur domination, et qui accordaient les plus grands avantages à leur secte, dans le temps même où ils persécutaient les Chrétiens adhérens au Concile d'Éphèse, parce qu'ils les regardaient comme des espions des Empereurs Grecs. Le savant Assemani, que l'on peut appeler à bon droit ὁ πάνυ pour tout ce qui tient à la langue et à l'Histoire des Syriens nestoriens, a donné beaucoup de détails sur leurs Ecoles dans sa *Bibliotheca orientalis Clementino-Vaticana. Romæ* 1728. *III. P. II.* 919 *et suiv.*

XII. C'est, en histoire littéraire, une question fort curieuse que celle qui s'occuperait à rechercher de quelle manière l'Arabe s'est approprié une grande partie des richesses de la littérature grecque. Les Nestoriens, qui étaient le moyen naturel d'union entre les deux peuples, devaient avoir peu de communications avec les sujets de l'Empire, depuis les persécutions qu'ils avaient éprouvées. Les Jacobites d'Egypte, également maltraités par les Empereurs de Constantinople, entendaient difficilement la langue de leurs maîtres, et n'employaient encore, soit dans leur culte soit dans l'usage commun, que la langue Copte, ainsi que l'a prouvé mon savant ami M. Etien. Quatremère, dans son bel ouvrage intitulé : Recherches critiques et historiques sur la langue et la littérature de l'Égypte. Paris. 1808. 39 et suiv. Les Grecs orthodoxes, que l'on appelait Melkites à cause de leur attachement à la doctrine de l'Empereur, conservaient dans leurs liturgies la langue de Démosthène et d'Homère; mais en Syrie cette langue devait s'oublier de jour en jour, et selon toute apparence elle n'y était plus entendue que par les hommes véritablement savans. On s'occupa dès-lors à faire des versions syriaques; Agathias, *l. c.* 141. parle

d'un médecin Sergius qui avait traduit quelques ouvrages d'Hippocrate. Dans la suite, les médecins Syriens établis à Bagdad, firent vraisemblablement leurs premières traductions dans leur langue naturelle, qui était généralement entendue dans la capitale des Kalifes, où les Arabes ne pouvaient guères encore s'occuper de l'étude des sciences. Tout changea sous Al-Manzor, qui encouragea les travaux des traducteurs par de grandes récompenses. *Abul-Phar. Hist. Dyn.* 99. Mais il paraît que ce ne fut réellement que sous les règnes d'Al-Mamoun et de Motawakkel que parurent les premières traductions faites directement du Grec en Arabe. Hhonain, Hobaisch, Etienne fils de Basile, Abraham ben AlSalat, Isâhk ben Jahia, Jahia ben AlBathrik, Thomas, Thabet Schamli ont traduit complètement Galien en Arabe d'après les originaux grecs. *Casiri, l. c. I.* 253. Souvent on donnait à la fois le même ouvrage en Syriaque et en Arabe ; c'est ce qui était arrivé pour les ouvrages d'Aristote, *Casiri, l. c. I.* 308. et c'est ce qui eut encore lieu pour les commentaires de Galien sur les Épidémiques, qui furent traduits dans le même temps en Syriaque par Job, et en Arabe par Hhonain ben Isâhk, et par Abou-Giâfar Mohammed ben Musa. L'auteur de la Bibliothèque des Philosophes arabes, rapporte que Théodore avait fait dans cette langue une traduction des *Analytica priora* d'Aristote, qui fut mise ensuite en Syriaque par Isâhk. L'abrégé qu'avait fait Nicolas de l'Histoire des animaux du savant précepteur d'Alexandre, fut traduit directement du Grec par Ali ben Zaâra, *Casiri, l. c. I.* 306. Isâhk avait mis en Arabe les Commentaires d'Ammonius et d'Alexandre d'Aphrodise sur Aristote, ouvrages qui n'ont jamais paru en Syriaque. Plusieurs savans orientalistes ont même affirmé qu'en comparant le texte grec et les versions latines d'Hippocrate avec la traduction arabe d'Hhonain ben Isâhk, on voit qu'il a souvent mieux entendu le médecin Grec, que ne l'ont fait les auteurs des versions latines. Il suffit au reste de parcourir le savant ouvrage de Casiri, pour se convaincre que le plus grand nombre des traductions arabes des ouvrages grecs ont été faites sur les originaux eux-mêmes. Hhonain avait enseigné le Grec à Bagdad, *Casiri, l. c. I.* 286 ; ce qui prouve sans réplique que les Arabes étudiaient cette langue. Renaudot, *l. c.* et Buhle, *Comment. Soc. reg. Gœtt. XI.* 1793. *Class. Hist.* 216 *et suiv.* en avançant une opinion contraire à la mienne, ne réfutent point les faits sur lesquels je me fonde. J'accorderais même au savant Professeur de Gœttingen qu'Averrhoës n'ait pas su le Grec, que cela ne prouverait rien contre le reste de la nation Maure qui avait un besoin indispensable de cette langue pour ses relations avec l'Empire

de Constantinople. Je me hasarderais même à croire que M. Buhle est dans l'erreur, lorsqu'il dit que sous la domination des Sarrasins les ouvrages originaux des Grecs n'étaient pas connus en Sicile ; car des écrivains qui sont à peu près de ce temps, disent précisément le contraire. Je conviens du reste avec ce savant critique que les versions latines d'Aristote, dont on s'est servi pendant le règne si long de la Philosophie scolastique, sont d'un faible secours pour l'interprétation de cet auteur ; mais il faut bien remarquer que ces versions ne nous sont pas venues directement des traductions arabes, qui avaient passé en Hébreu avant que les Rabbins s'occupassent de les mettre en latin.

XIII. On se fait généralement une idée si fausse de la littérature Hébraïque, que l'on est tout étonné d'entendre dire qu'il a été une époque où les Juifs ont su quelque chose. Il suffit cependant, pour faire cesser cette surprise, de parcourir les catalogues des manuscrits orientaux de nos grandes Bibliothèques, ainsi que les savans ouvrages de Bartolocci, de Wolf, de Castro, et de J. B. de Rossi. Dans le moyen âge, les Juifs avaient en Perse six Écoles célèbres, qui étaient placées à Nisibe, à Sora, à Nahardeh, à Pumbedit, à Narèsc, à Machuz, et à Peruz-Schialbar. Nous avons parlé de celles qui existaient tant en Espagne que dans la France méridionale ; et pour savoir jusqu'à quel point elles furent florissantes, il suffira de parcourir les noms de quelques-uns des savans qu'elles ont produits depuis le Xe jusques au XIVe siècle. Dans le XIe, l'un des plus remarquables est le chronologiste Mosè Aben Ezra de Grenade, qui, selon Abram David, était consommé dans les lettres grecques ; Charizi, dans son Tachchmoni, regarde Aben Ezra comme l'un des grands poètes Hébreux ; à la même époque vivaient Gavirol de Malaga, astronome, poète et médecin, qui a composé plusieurs de ses ouvrages en Arabe ; Isâhk ben Baruch de Cordoue, qui avait été le précepteur d'un Roi de Grenade, et qui savait la langue grecque ; Isâhk ben Giath de Lucène en Espagne, qui entendait aussi le Grec, et qui passait pour l'un des hommes les plus savans de son temps ; Juda ben Barzili de Barcelone, qui a écrit sur les devoirs des femmes ; Abram bar Casdai, qui a traduit d'Arabe en Hébreu le plus grand nombre des ouvrages d'Aristote, ainsi que la Balance de justice d'Al-Gazali ; Isâhk Crispino, qui est regardé comme l'un des poètes les plus anciens de l'Espagne ; Mosè Addarscan de Narbonne, qui a été le maître du fameux Jarchi ; Samuël Naghid de Cordoue, grammairien et poète, qui remplit la charge de secrétaire et de conseiller auprès d'un Roi de Grenade ;

Samuël ben Cosni de Cordoue, théologien célèbre ; Todros Rabbin de Narbonne, célèbre commentateur. Le XIIe siècle vit naître à Tolède un autre Aben Ezra, surnommé Abram, qui a été l'un des plus beaux génies et des écrivains les plus célèbres de sa nation. Théologien, poète, médecin, géomètre, astronome, philologue, Aben Ezra possédait l'Hébreu, l'Arabe, le Syriaque, le Persan et le Grec, et il a composé des ouvrages estimés sur toutes les branches de ses vastes connaissances. Aussi dans les écrivains Hébreux porte-t-il par antonomasie le surnom de Sage, qui lui est donné même par le grand Maimonide, qui recommandait expressément à son fils de n'étudier d'autres livres que ceux d'Aben Ezra. Les Juifs Espagnols et Languedociens du même siècle, comptent encore parmi leurs savans : Abram bar Chija, astronome ; Abram ben David, historien qui a rédigé en Arabe son livre de la tradition ; Juda Tibbon et son fils Samuël, tous les deux de Grenade, qui se sont fait une grande réputation en traduisant en Hébreu des ouvrages Arabes ; Abram ben Isâhk de Montpellier, qui a écrit sur les mœurs et sur les rits hébraïques ; Béchan ben Joseph, auteur de plusieurs ouvrages arabes sur la morale, qui ont été mis en Hébreu par Juda ben Tibbon ; Jona ben Ganach, médecin de Cordoue, dont on possède un dictionnaire Arabe-Hébreu ; Joseph ben Eliezer, médecin et astronome ; Isâhk bar Abba de Marseille ; Joseph Kimchi de Narbonne, David et Mosè ses fils qui sont encore consultés avec fruit comme grammairiens. Les savans Juifs furent encore en plus grand nombre dans le XIIIe siècle que dans celui dont nous venons de parler ; ce fut alors que vécurent Isâhk ben Sid, astronome, qui concourut à la rédaction des Tables Alphonsines, que Mosè de Kirial traduisit ensuite en Hébreu ; Isâhk ben Joseph de Tolède, également astronome ; Lévi Gersonide de Bagnols en Languedoc, qui a commenté Aristote et traduit en Hébreu plusieurs livres d'Averrhoës ; Jacob ben Machir ben Tibbon, qui a traduit en Hébreu les élémens d'Euclide, quelques traités d'Averrhoës, et le livre de la Sphère de Costha ben Luca ; Israël ben Samuël, médecin de Grenade ; Alguadès Mair, médecin d'un Roi de Castille, qui a traduit en Hébreu l'éthique d'Aristote ; Natan Amati, qui a donné dans sa langue naturelle une version du Cantique d'Avicenne et des Aphorismes d'Hippocrate ; Jacob Antoli, traducteur de l'Almageste de Ptolémée, et des élémens d'Astronomie d'Alphergan ; Abram Badresei de Béziers, et Jedaja Apennini son fils, qui sont regardés comme des écrivains élégans ; Samuël Benbenaste, qui a donné une traduction hébraïque de la consolation de Boèce ; Bonet de Lates, médecin et astronomes

nome ; Bonfòs Ménachem de Perpignan , qui a été vraisemblablement la souche de la famille célèbre des médecins de ce nom qui existe depuis long-temps dans cette ville ; Juda Charizi , l'un des plus grands poètes Rabbiniques, qui a vécu long-temps à Marseille; David Coën de Séville, auteur d'un dictionnaire Arabe-Hébreu-Grec , qui se voit dans la Bibliothèque de l'Escurial ; Juda Coën de Tolède, auteur de plusieurs ouvrages d'astronomie et de philosophie ; Meir ben Simon de Narbonne , célèbre par la dispute qu'il eut en 1245 avec l'Évêque de cette ville ; Mosè ben Scem Tov de Léon ; Nachmanide Mosè de Gironne , médecin philosophe et traducteur , ainsi que le précédent ; Nysim ben Ruben , médecin et Rabbin de Barcelone ; Mosè Tibbonide ben Samuël de Grenade , qui a traduit en Hébreu les Elémens d'Euclide , la Logique de Maimonide , les Aphorismes d'Hippocrate , les Tables astronomiques d'Alphergan , et plusieurs ouvrages d'Aristote et d'Averrhoës. Mais l'homme le plus savant que les Juifs aient produit dans le XIIIe siècle , est sans contredit le célèbre Mosè Maimonide de Cordoue , que ses compatriotes ont appelé la lumière de l'Occident et la gloire de l'Orient , et qui ne jouit guères d'une considération moins grande chez les Chrétiens. Maimonide a été le plus savant médecin de la nation Juive ; l'exercice de sa profession l'occupait tellement , que dans une de ses lettres à Samuël ben Tibbon , il se plaint de n'avoir pas un instant de repos à cause des visites journalières qu'il est obligé de faire en qualité de médecin , tant à la Cour que chez les personnes de tout rang. On doit aussi rapporter au XIIIe siècle les Tables astronomiques composées en Hébreu par un Juif de Tarascon , et accommodées à la longitude et à la latitude de cette ville. On sait que ces Tables furent données à Peiresc par Salomon Azubius , Rabbin de Carpentras , et que le premier les traduisit pour les faire passer au savant Guillaume Schickard ; *Gassendi in vitâ Peirescii. ed. Hag.* 166. Les persécutions qu'éprouvèrent les Juifs dans le XIVe siècle , ralentirent leur ardeur pour l'étude ; ce fut cependant à cette époque que fleurirent les Vidal de Toulouse et de Tolède , le médecin Verga , et une infinité d'autres dont il est inutile de rappeler les noms. D'ailleurs à cette époque , l'ignorance des Chrétiens occidentaux n'était plus la même , et les Juifs commençaient à les estimer assez pour traduire leurs ouvrages en Hébreu , ainsi que le fit Jekutiel ben Salomon de Narbonne , qui donna une traduction hébraïque du *Lilium medicinæ* de Gordon , professeur de Montpellier. En Espagne et en Orient plusieurs Juifs écrivaient en Arabe ; c'est dans cette langue qu'Abou Marvan ben Zohar avait composé ses ouvrages. La médecine pratique

14

royale de Castille, qui avait pour auteur un Juif de Tolède, médecin du Roi Ferdinand fils de Sanche, est également en Arabe. *Casiri, l. c. I.* 314. Il paraît cependant que les Juifs, tout en employant la langue Arabe, continuaient à se servir des caractères Hébraïques.

XIV. La mode est assez généralement répandue en France depuis quelques années, de professer une admiration exagérée pour la poésie de l'Écriture sainte. On aurait pu cependant, avant que d'embrasser une opinion semblable, se rappeler qu'elle est peu conforme au véritable esprit du Christianisme, et que S. Paul a dit expressément dans sa première Épître aux Corinthiens : καὶ ὁ λόγος μου καὶ τὸ κήρυγμά μου ὀυκ ἐν πειθοῖς ἀνθρωπίνης σοφίας λόγοις, ἀλλ' ἐν ἀποδείξει Πνεύματος καὶ δυνάμεως. Il me paraît d'ailleurs peu convenable de renouveler vis-à-vis de la Bible, le raisonnement des Mahométans qui, depuis long-temps, prétendent démontrer l'origine divine du Koran par les talens poétiques de leur Prophète. Nos Livres sacrés n'ont pas besoin d'ornemens étrangers pour exciter le respect et l'admiration des hommes ; et avant d'exalter ainsi le mérite de la poésie sacrée, il eût fallu, je pense, nous apprendre ce que c'est que cette poésie, dont nous ne connaissons encore ni le mètre ni le rhythme. Quelques auteurs prétendent qu'elle n'a ni l'un ni l'autre, et qu'elle est seulement déterminée par l'accentuation ; d'autres ont cru que l'élévation, ou pour parler plus exactement, la boursouflure du style en forme le caractère. Enfin, quelques philologues ont prétendu que les anciens vers hébraïques étaient rimés, tandis que d'autres savans ont soutenu l'opinion contraire avec un avantage au moins égal. Il semblerait cependant que la rime existe dans les vers suivans que l'on trouve au livre I des Rois, chap. 18, vers. 7.

הכה שאול באלפיו
ודוד ברבבתיו

Il paraît aussi que l'on trouve un assez grand nombre de vers rimés dans le Cantique des Cantiques ; mais la prononciation de l'Hébreu est si peu connue, que l'on ne peut rien assurer de positif à cet égard. Quelle que soit du reste l'opinion que l'on adopte, il n'en demeure pas moins vrai que les Rabbins du moyen âge se sont modelés sur les Arabes pour leur poésie comme pour toutes leurs autres connaissances. Ils en conviennent eux-mêmes, et Cusari leur a vivement reproché cette imitation servile. Elle est telle que

la mesure des vers, la rime, et toutes les règles de la poésie rabbinique, sont absolument les mêmes que dans la poésie arabe. Dans l'une et dans l'autre, on a emprunté de l'architecture tous les termes techniques, ainsi qu'il est facile de s'en assurer en comparant les traités de poétique des deux langues ; pour en citer des exemples, le mot *vers, carmen* porte le nom de maison בית en Hébreu, *b'ït* en Arabe ; le premier hémistiche du verset est la porte, דלת en Hébreu, *m'srâh* en Arabe. La poésie rabbinique ne remonte pas plus haut que le milieu du XIᵉ siècle, et Salomon ben Cabirol de Cordoue passe pour en avoir été l'inventeur. Elle se répandit promptement en Asie, en Afrique et dans le reste de l'Europe ; Isâhk, Aben Ezra, Maimonide lui donnèrent surtout une grande faveur en l'employant dans leurs compositions. Parmi les poètes rabbiniques, les Catalans et les Provençaux sont les plus distingués, à en croire du moins ce que dit Mosè ben Chabib de Lisbonne, dans sa poétique intitulée, le Chemin du plaisir. Aben Ezra a composé un poëme fameux sur le jeu des Echecs ; mais le plus fécond et le plus élégant de leurs poètes est le Rabbin Emmanuël qui vivait dans le XIIᵉ siècle, et qui a composé un grand nombre de madrigaux, d'odes et de *canzoni*, où il traite divers points de physique et de morale, et où il chante tour-à-tour le paradis et l'enfer, le vin et les femmes ; la poésie rabbinique ne s'est donc pas bornée aux prières et aux cantiques sacrés. Mais quels que soient le genre et le sujet qu'elle traite, on y remarque toujours, comme dans l'Arabe, le même goût pour les antithèses, les équivoques, les jeux de mots de toute espèce, les métaphores outrées, les comparaisons hardies et les expressions gigantesques. L'illustre William Jones a dit que l'usage immodéré de l'allégorie forme la différence essentielle du style oriental au style européen. Les Rabbins, il est vrai, sont quelquefois plus sobres dans l'emploi de cette figure ; leurs rapports continuels avec les Européens leur ont donné un peu plus de simplicité et de naturel : ils ont même traduit Ovide et quelques autres poëtes latins ; ce qui est sans exemple chez les Arabes qui, dans le temps même où ils transportaient dans leur langue les ouvrages des philosophes et des médecins Grecs, affectaient le mépris le plus profond pour leurs historiens et pour leurs poètes.

XV. La Monarchie se trouvait divisée à la fin du IXᵉ siècle, en France latine et en France tudesque, relativement aux langues différentes qui y étaient parlées. Dans le siècle suivant, nos Rois se servaient encore du Théotisque ou Tudesque, qui paraît avoir été l'idiome propre au royaume de Neustrie,

tandis que le Romant était la langue du royaume d'Aquitaine et de toute la partie méridionale de celui de Bourgogne. Charlemagne parlait et écrivait le Tudesque : *inchoavit et grammaticam patrii sermonis*, dit Eginhart, dans la vie de cet Empereur. L'évêque de la Ravalière a eu tort d'entendre par ces mots, *patrius sermo, lingua patria* qui se retrouvent souvent dans l'Historien de Charlemagne, la langue française qui n'existait point encore. Lors même que le sens des mots latins précités, ne serait pas suffisamment déterminé par le lieu de naissance de Charlemagne, qu'on sait avoir été Aix-la-Chapelle, il n'y aurait besoin, pour ruiner de fond en comble le système de la Ravalière, que d'entendre Frédegaire dire : *Pepinus genuit filium, vocavitque nomen ejus linguâ patriâ Karlum.* En 813, les Pères du Concile de Tours ordonnaient aux Évêques d'avoir un recueil d'Homélies latines qui contînt tout ce qu'il y avait de plus nécessaire pour l'instruction des fidèles ; et ils ajoutaient : *Ut easdem Homilias quisque aperte transferre in rusticam romanam linguam aut theotiscam, quo facilius cuncti possint intelligere quæ dicuntur. Hard. Conc. IV.* 1025. Ce canon ne se retrouve point dans le VIe Concile d'Arles, qui eut lieu la même année pour les mêmes motifs, et également d'après l'ordre de Charlemagne ; ce qui montre à la fois que le Tudesque était parlé dans le Nord de la France, et que le Latin était généralement entendu dans le Midi. La langue romaine rustique ou romance, n'y étant point mêlée comme dans le Nord avec cette grande quantité de mots barbares, conservait plus de rapports avec le Latin ; elle donna naissance au Provençal ou à la langue d'*Oc*, tandis que la Romance septentrionale produisit la langue d'*Oil* ou d'*Oui*, qui est ensuite devenue le Français. Cette division de la langue Romance en langue d'*Oc* et en langue d'*Oui*, ne paraît avoir été employée que dans le XIIe siècle, quoiqu'elle existât réellement avant cette époque. On la trouve indiquée dans un morceau d'ancienne poésie provençale, conservé parmi les Mss. de Lacurne de Ste. Palaye :

Monge, causetz segon vostra siensa
Qual valon mais Catalan o Francès.
Et met sai Guascuenha et Proensa
Et Lemosi, Alvernh e Vianès,
E de lai met la terra dels dos Reis.

« Moines, dites-moi lesquels valent mieux à votre avis, des Catalans ou des » Français ; je placerai du premier côté la Gascogne, la Provence, le Limou-

» sin , l'Auvergne et le Viennois (Dauphiné), et du second la terre des deux » Rois » ; c'est-à-dire, la France proprement dite, et le Poitou soumis à la domination des Rois de France et d'Angleterre. Le Troubadour Bernard d'Alamanon distingue les Français en Catalans et en Français proprement dits. D'après cela, il n'est pas extraordinaire que le Catalan ne formât à cette époque qu'une seule et même langue avec le Provençal. On parlait ce dernier idiome dans les îles de Majorque et de Minorque, en Catalogne, en Aragon, et dans le royaume de Valence, ainsi qu'en font foi les Mémoires que Jacques I. Roi d'Aragon a laissés dans cette langue, et par l'Histoire de ce même Royaume composé à Valence, en 1310, par Raimond Muntaner. Escolano, cité par Bastero dans sa *Crusca Provenzale,* dit en parlant des langues usitées en Espagne: *la terza ed ultima lingua maestra di quelle di Spagna è la Limosina e più generale di tutte le altre.* Les coutumes de la ville de Montpellier données en 1213 dans la langue du pays, et dont le Mss. original existe à la Bibliothèque de notre Faculté, semblent écrites dans le Catalan de nos jours. On pourrait en dire autant de la traduction manuscrite de la Chirurgie d'Albucasis que j'ai procurée à la même Bibliothèque, et qui par l'ancienneté de l'écriture, me paraît antérieure à toutes les versions latines. Ces faits montrent que l'ancien Provençal s'est conservé assez pur dans le patois Catalan, tandis que dans les divers idiomes du midi de la France, il s'est considérablement éloigné de sa première origine. Bembo disait déjà que de son temps la langue provençale se perdait et se corrompait chaque jour : *Intanto*, ajoute-t-il, *che hora non che Poeti si trovino che scrivano provenzalmente, ma la lingua medesima è poco meno che sparita e dileguata dalla contrada. l. c.* 12. Cette langue provençale ou Catalano-provençale, ainsi que la nomme Andrès, est la même que la langue d'*Oc* dont nous avons déjà parlé dans la Note. On sait que l'on était alors dans l'usage de désigner les langues par la particule affirmative de chacune d'elles ; l'Italien, était la langue de *Si ;* le Tudesque, la langue de *Io* ou de *Ia;* le Français, la langue d'*Oil,* d'*Ouil* ou de *Oui ;* le Provençal enfin, portait le nom de langue d'*Oc.* Varchi, dans son *Ercolano* , répond au Comte Baldass. Castiglione qui lui demande ce que c'est que la langue de *Si :* *Seguiterebbe una larghissima divisione che si fa delle lingue , nominandole dà quella particella , colla quale affermano , come è la lingua d'*HOC, *chiamata dà volgari lingua d'*OCA ; *perciocchè* HOC *in quella lingua significa quanto* NAÌ *nella Greca* , e ETIAM *o* ITA *nella Latina , e nella nostra* SI ; *e perciò Dante disse :*

Ah Pisa vituperio delle genti
Del bel paese là, dove 'l Si *suona.*

Si l'on en excepte la Tudesque, toutes les langues que nous venons de citer avaient entre elles une grande analogie; elles employaient à peu près les mêmes phrases, les mêmes tours. Les mots eux-mêmes ne semblaient différer que par leurs terminaisons, ainsi qu'on peut s'en convaincre en lisant le *Descort* ou Complainte de Rambaud de Vaqueiras, où le Poète parle alternativement Provençal dans la première strophe, Italien dans la seconde, Français dans la troisième, Gascon dans la quatrième, et Espagnol dans la cinquième. Lacurne de Ste. Palaye, qui transcrit cette pièce dans le tome XX des Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, me paraît avoir eu tort de distinguer le Gascon du Provençal; l'exemple au moins qu'il fournit ne donne pas la raison de la différence qu'il établit. Tous les autres idiomes ont entre eux des rapports infinis; mais le Provençal est celui qui paraît le plus perfectionné. En France, en Italie, en Espagne, il devint la langue des poètes, de tous les gens instruits, et fut le modèle sur lequel les autres nations épurèrent leur langage. Fontanini rapporte sur l'autorité de Brunetto Latini, que la langue Provençale était encore en 1260 *la più dilettevole e la più commune di tutti gli altri linguaggj*. Le même auteur ajoute ensuite: *Che la lingua provenzale in realtà fù madre in gran parte dell' italiana dopo il secolo undecimo*. Cette assertion de Fontanini s'étend cependant trop loin; car l'Italien, ainsi que le Provençal, ont dans le Latin une mère commune. A la vérité Bembo cite dans ses *Proses* beaucoup de mots italiens qui sont d'origine purement provençale; Bastero, dans sa *Crusca*, en rapporte encore un nombre bien plus grand; les poésies de G. Cavalcanti, de M. Honesto, de M. Cigno, de Bonagiunta, et en un mot de tous les auteurs du XIIIe siècle en sont remplies. Boccace même a adopté quantité d'expressions provençales, ainsi que le remarque Alunno, dans les *Richezze della lingua volgare. Vinegia.* 1583. *fol.* Dante et Pétrarque ont même souvent retenu des termes provençaux sans leur donner la tournure italienne; Pétrarque a fait plus encore en employant dans plusieurs endroits des mots italiens avec l'acception provençale; et c'est ainsi qu'il a dit:

A la man OND' *io scrivo è fatta amica.*

Passage où ONDE répond à l'ON des Provençaux, et est employé au lieu de *colla quale*.

FIN.

Fautes essentielles à corriger.

Page 7, ligne 29, plein-chant, *lisez* plain-chant.
p. 8, l. 8, Charlemage, *lisez* Charlemagne.
p. 11, l. 8, jusques, *lisez* jusque.
p. 15, l. 8, pseaumes, *lisez* psaumes.
p. 20, l. 20, quelque, *lisez* quelques.
p. 24, l. 5, Chrysostome, *lisez* Chrysostôme.
p. 27, l. 27, accourut, *lisez* accoururent.
p. 28, l. 3, par tout, *lisez* partout.
p. 28, l. 36, *Theophenem*, lisez *Theophanem*.
p. 32, l. 25, Paris, *lisez* Pâris.
p. 37, l. 12, bûvant la cigüe, *lisez* buvant la ciguë.
p. 45, l. 27, à lui seul, *lisez* seul.
p. 48, l. 29, Thuylier, *lisez* Thuillier.
p. 49, l. 4, S. Mathieu, *lisez* S. Matthieu.
p. 53, l. 29, *Magaloneus*, lisez *Magalonens*.
p. 54, l. 30, que l'on, *lisez* qu'on.
p. 63, l. 14, *rythmicè*, lisez *rhythmicè*.
p. 71, l. 15, out, *lisez* ont.
p. 72, l. 17, Figuéiras, *lisez* Figuièras.
p. 74, l. 9, satyre, *lisez* satire.
p. 80, l. 34, *comedia*, lisez *commedia*.

